Vladimir Nabokov

# La défense Loujine

Kirchner : « Erich Heckel et Otto Müller jouant aux échecs » (détail) Brücke-Museum. Berlin.
Photo du Musée © S.P.A.D.E.M., 1991
et Dr Wolfgang & Ingeborg Henze, Campione d'Italia.

ISBN 2-07-038318-0

Vladimir Nabokov

# La défense Loujine

TRADUCTION DU RUSSE
PAR GENIA ET RENÉ CANNAC
REVUE PAR BERNARD KREISE

*Préface de l'auteur*
*traduite de l'anglais par Christine Bouvart*

Gallimard

Titre original russe *Zachtchita Loujina*
Titre original anglais *The Defense*
*© 1964 by Vladimir Nabokov*
*© 1964 by Vladimir Nabokov*
*pour la préface de l'édition américaine (Putnam's)*
*© Éditions Gallimard 1964*
*pour la traduction française*
*© 1974 by Vladimir Nabokov*
*pour l'édition « Folio »*
*© 1991 by Article 3 C*
*Trust Under the Will of Vladimir Nabokov*
*pour la reprise de la préface*
*© Éditions Gallimard 1991 pour la traduction de la préface*

Vladimir Nabokov est né le 23 avril 1899 à Saint-Pétersbourg, au 47 rue Morskaïa (actuellement rue Herzen), dans un milieu aristocratique libéral et anglophile. Fils aîné d'une famille de cinq enfants, Vladimir Nabokov bénéficie, avec ses frères et sœurs, d'une éducation trilingue. Ce trilinguisme de l'enfance sera déterminant pour son œuvre d'écrivain russe puis américain. L'auteur voyage au tout début du siècle en Europe avec ses parents, découvre la passion des lépidoptères et des échecs, le bonheur de vivre à proximité d'une « bibliothèque de dix mille ouvrages ». Entre 1911 et 1917, il suit les cours de l'Institut Ténichev à Saint-Pétersbourg, et sa première œuvre, un recueil de poèmes imprimé à cinq cents exemplaires, paraît à titre privé en 1916.

La Révolution de 1917 interrompt brutalement cette enfance idyllique. Le père de l'auteur, Vladimir Dmitriévitch Nabokov, éminent juriste et fils d'un ancien ministre de la Justice, était membre du Parti constitutionnel démocrate et de la première Douma de 1906 (le premier et éphémère parlement russe). Opposant déterminé au despotisme du tsar, il avait connu la prison en 1908. Au début de 1917, il fait partie du Gouvernement provisoire de Kérenski et de la nouvelle Assemblée constituante. La révolution d'Octobre contraint les Nabokov à se réfugier d'abord en Crimée. Le 15 avril 1919, la famille quitte définitivement la Russie à destination de Londres.

Entre 1919 et 1922, Vladimir Nabokov étudie les littératures russe et française à Cambridge (Trinity College). Son père, qui s'est installé à Berlin avec le reste de sa famille pour diriger avec Hessen le journal émigré *Roul',* est assassiné par des fascistes russes en mars 1922. C'est dans ce journal de Berlin, ainsi que dans les journaux russes émigrés de Paris, que Nabokov fait paraître des poèmes, des articles critiques, des

traductions du français ou de l'anglais, puis ses premières nouvelles et des extraits de ses premiers romans.

À partir de 1923, avec la parution de sa traduction russe d'*Alice au pays des merveilles,* puis de ses propres romans, en particulier *La défense Loujine* (1930), *Chambre obscure* (1932), *La méprise* (1936) et surtout *Le don* (1937), Nabokov s'impose comme le plus exceptionnel romancier russe de son temps. Résident berlinois de 1922 à 1937, l'auteur, qui a épousé Véra Evséievna Slonim le 15 avril 1925, s'installe, pour fuir le nazisme, à Paris au début de 1937, où certains de ses livres ont déjà été traduits en français.

L'écrivain polyglotte, qui signait ses ouvrages russes du pseudonyme de Sirine, commence à se métamorphoser en un écrivain de langue anglaise. Après avoir traduit, non sans les remanier, deux de ses romans russes en anglais, *La méprise* qui devient *Despair* (Londres, 1937) puis *Chambre obscure* rebaptisé *Laughter in the Dark* (New York, 1938), Nabokov écrit à Paris en 1938 son premier roman de langue anglaise, *La vraie oie de Sebastian Knight,* qui paraîtra seulement en 1941, soit un an après son arrivée en Amérique, le 28 mai 1940. Toute l'œuvre romanesque de Nabokov sera désormais écrite en anglais.

Nommé professeur associé à Stanford University en 1941, il accepte ensuite un poste d'entomologiste au Museum of Comparative Zoology de Harvard, tout en donnant des conférences de littérature à Wellesley College. L'amitié et le soutien d'Edmund Wilson et de Mary McCarthy, puis des responsables du *New Yorker,* lui permettent d'acquérir une audience qu'il n'avait jamais espérée. Nommé professeur de littérature à Cornell University en 1948, il donne des conférences sur « les grands maîtres européens du roman », et cela jusqu'en 1959, un an après le succès de scandale de *Lolita* (publié d'abord en anglais à Paris, par Olympia Press, en 1955), qui lui permet de vivre de sa plume et fait découvrir une œuvre immense.

En 1961, il s'installe au Montreux Palace, en Suisse, où il écrira, en outre, ces chefs-d'œuvre que sont *Feu pâle* et le monumental *Ada,* publié à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Maître d'œuvre d'une célèbre traduction anglaise *d'Eugène Onéguine* de Pouchkine, Nabokov a retraduit en anglais certains de ses romans et nouvelles russes, avec la

collaboration de son fils, et poursuivi une carrière de lépidoptérologiste qui lui valut l'admiration de ses pairs. Ses collections sont, pour l'essentiel, conservées dans les musées de Cornell University, de Harvard et de Lausanne. L'auteur est mort le 2 juillet 1977 à Montreux.

*À Vera*

# PRÉFACE

En russe, ce roman s'intitule *Zachtchita Loujina,* ce qui signifie « La défense Loujine », et fait réference, aux échecs, à une défense que ma créature, le Grand Maître Loujine, est censé avoir inventée. Son nom rime avec « illusion [1] », quand il est prononcé d'une voix assez pâteuse pour que le son « ou » devienne plus grave et proche du « ou » long. J'ai commencé à écrire ce livre au printemps 1929, au Boulou – une petite station thermale des Pyrénées Orientales, où je chassais des papillons – et je l'ai achevé la même année à Berlin. Je me souviens, avec une limpidité toute particulière, d'un bloc rocheux sur le flanc des collines recouvertes d'ulex et d'ilex, où le thème principal du livre m'est venu pour la première fois à l'esprit. Quelques étranges compléments d'information pourraient être fournis si je me prenais plus au sérieux.

*Zachtchita Loujina* parut sous mon nom de plume, « V. Sirine », dans la revue trimestrielle de l'émigration *Sovremennye Zapiski* (Paris) et le livre fut publié juste après par Slovo, maison d'édition de l'émigration, à Berlin en 1930. Cette édition brochée, 234 p., format 21 × 14, avec une jaquette d'un noir terne et uni, et ses lettres d'or, est désormais rare, et va peut-être devenir plus rare encore.

Le pauvre Loujine a dû attendre trente-cinq ans avant de paraître dans une édition anglaise. Il est vrai qu'à la fin des années trente, il y eut quelques remous prometteurs, lorsqu'un éditeur américain se déclara intéressé, mais s'avéra appartenir à la catégorie des éditeurs qui rêvent de devenir la muse masculine de leur auteur, aussi notre brève collaboration s'interrompit net quand il me suggéra de remplacer les échecs par la musique et de faire de Loujine un violoniste dément.

Lorsque je relis le roman aujourd'hui, et rejoue les coups de son intrigue, j'ai un peu l'impression d'être, comme Anderssen, se souvenant

avec tendresse du sacrifice de ses deux tours au malheureux et noble Kieseritzki [2] – condamné d'en accepter le destin dans un nombre infini de livres, avec pour tout monument un point d'interrogation. Mon histoire fut difficile à composer, mais je pris un grand plaisir à tirer profit d'une image ou d'une scène, ici ou là, pour introduire un schéma fatal dans la vie de Loujine et donner à la description d'un jardin, d'un voyage, d'une suite d'événements banals, l'apparence d'un jeu d'adresse, et en particulier dans les derniers chapitres, d'une attaque d'échecs en règle qui démolit les éléments les plus profonds de la santé mentale de ce pauvre garçon. À ce propos, je voudrais préserver le temps et les efforts des critiques à la petite semaine – et, en général, de ces personnes qui remuent les lèvres en lisant et ne risquent guère, hélas, d'aborder un roman dépourvu de dialogues quand il y a tant à glaner dans sa préface – en attirant l'attention sur la première apparition du thème de la fenêtre couverte de givre (associé au suicide, ou plutôt sui-mat de Loujine) dès le chapitre onze, ou sur la façon pathétique dont mon morose grand maître se rappelle ses voyages professionnels, ce ne sont pas les étiquettes de ses valises dans une échappée de soleil, ni les projections d'une lanterne magique qu'il voit, mais les carrelages des différentes salles de bains et toilettes des couloirs d'hôtels – ce sol fait de carrés blancs et bleus où il découvrit et vit distinctement de son trône les suites imaginaires du jeu du tournoi en cours ; ou un motif, d'une asymétrie taquine, appelé « agate » dans le commerce, avec déplacement d'un cavalier de trois couleurs d'arlequin, qui rompt ici et là la teinte neutre du linoléum, aux carreaux par ailleurs réguliers, entre « Le penseur » de Rodin et la porte ; ou certains grands rectangles jaune et noir brillant dont la disposition en H fut douloureusement interrompue par l'ocre vertical de la conduite d'eau chaude ; ou ces somptueux water-closets sur les charmantes dalles de marbre desquels, il reconnut, intacts, les figurations imprécises de la position exacte qu'il avait ressassée pendant toute une nuit, menton sur le poing, bien des années auparavant. Mais ces effets d'échecs que j'ai mis en place ne sont pas seulement repérables dans ces scènes distinctes ; leur enchaînement se retrouve dans la structure même de ce séduisant roman. Ainsi, vers la fin du chapitre quatre, je joue un coup inattendu dans un

coin de l'échiquier, seize années se sont écoulées en l'espace d'un paragraphe, et on découvre Loujine, soudain promu au rang d'adulte minable, et transféré dans une ville d'eaux allemande, assis à une table, dans un jardin, en train de montrer de sa canne la fenêtre d'un hôtel dont il se souvient (et non la vitre du dernier carreau de sa vie) et de parler à quelqu'un (une femme, si l'on en juge par le sac à main posé sur la table de fer) que nous ne rencontrons pas avant le chapitre six. Puis le thème rétrospectif commencé au chapitre quatre se dilue désormais dans l'image du défunt père de Loujine, dont le passé occupe le chapitre cinq, où lui, à son tour, est surpris en train de se remémorer les débuts de la carrière de joueur d'échecs de son fils, qui prend, dans son esprit, la forme stylisée d'un futur récit sentimental pour la jeunesse. Au chapitre six, nous retournons au Kurhaus retrouver Loujine toujours en train de tripoter le sac à main et de parler à sa compagne, encore bien imprécise, mais qui se précise ensuite : elle lui reprend son sac, mentionne la mort de Loujine père, et devient un élément distinct du tableau. Toute la succession des coups dans ces trois chapitres témoins rappelle – ou devrait rappeler – un certain type de problème d'échecs où il ne s'agit pas simplement de parvenir au mat en un nombre donné de coups, mais de faire une « analyse post mortem » ; celui qui fait l'analyse devant prouver par une étude à rebours des coups, d'après les positions de diagramme, que le dernier coup des Noirs *n'avait pas pu* être le roque, ou qu'il *aurait dû* être la prise d'un pion blanc *en passant* [3].

Il n'est pas nécessaire de s'attarder, dans cette préface élémentaire, sur les aspects plus complexes de mes pièces et mes lignes de jeu. Mais je dois ajouter ceci : de tous mes livres russes, *La défense Loujine* est celui qui contient et dégage la plus grande « chaleur » – ce qui peut paraître curieux, sachant à quel suprême degré d'abstraction les échecs sont censés se situer. En fait, Loujine a paru sympathique même aux gens qui ne comprennent rien aux échecs et/ou détestent tous mes autres livres. Il est fruste, sale, laid – mais comme ma jeune fille de bonne famille (elle-même charmante demoiselle) le remarque si vite, il y a quelque chose en lui qui transcende aussi bien la rudesse de sa peau grise que la stérilité de son génie abscons.

Dans les préfaces que j'ai écrites récemment pour les éditions anglaises de mes romans russes (et d'autres vont suivre), je me suis donné pour règle d'adresser quelques mots d'encouragement à la délégation viennoise. La présente préface ne fera pas exception. Analystes et analysés apprécieront, je l'espère, certains détails du traitement que Loujine subit après sa dépression (telle l'insinuation thérapeutique qu'un joueur d'échecs voit sa mère dans sa reine et son papa dans le roi de l'adversaire), et le petit freudien qui prendrait la panoplie d'un crocheteur de serrures pour la clef d'un roman va, sans aucun doute, continuer à identifier mes personnages à l'image de bande dessinée qu'il s'est faite de mes parents, de mes bonnes amies et de mes moi de feuilleton. Dans l'intérêt de ces fins limiers, je pourrais aussi bien avouer que j'ai donné à Loujine ma gouvernante française, mon jeu d'échecs de poche, mon agréable caractère, et le noyau de pêche que j'ai moi-même ramassé entre les murs de mon jardin.

Vladimir Nabokov

*Montreux*
*Le 15 décembre 1963*

(Traduit de l'anglais par Christine Bouvart)

# I

Ce qui le frappa le plus, c'est que, dès le lundi suivant, on l'appellerait Loujine. Son père – le véritable Loujine, Loujine l'aîné, celui qui écrivait des livres – le quitta en souriant et en frottant l'une contre l'autre ses mains déjà enduites pour la nuit de cold cream transparent, puis rentra dans sa chambre à coucher avec la démarche feutrée qu'il avait le soir. Sa femme était au lit. Elle se souleva et demanda : « Alors ? Comment cela s'est-il passé ? » Il retira sa robe de chambre grise et répondit : « Ça va. Il a pris la chose tranquillement. Ouf !… Quel soulagement ! – Quel bonheur ! dit sa femme en ramenant doucement sur elle sa couverture de soie. Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! »

C'était en effet un soulagement. Tout l'été – un bref été passé à la maison de campagne et qui se résumait en trois odeurs : lilas, foin coupé, feuilles mortes –, tout l'été ils s'étaient demandé de quelle façon et à quel moment ils allaient lui apprendre la nouvelle et, d'ajournement en ajournement, ils avaient différé leur décision jusqu'à la fin d'août. Ils traçaient prudemment autour de lui des cercles de plus en plus étroits, mais, dès que le fils relevait la tête, le père se mettait à tapoter, avec un intérêt simulé, le verre du baromètre dont la flèche indiquait invariablement la tempête, tandis que la mère disparaissait à l'intérieur de la maison, laissant toutes les portes ouvertes et oubliant sur le piano un grand bouquet de campanules négligemment noué. La Française corpulente qui lui lisait à haute voix *Monte Cristo* et interrompait sa lecture pour s'écrier d'un ton pénétré : « Dantès, ce pauvre Dantès ! » avait proposé aux parents de prendre elle-même le taureau par les cornes, bien qu'elle eût terriblement peur dudit taureau. Le pauvre, pauvre Dantès, n'excitait pas la compassion de l'enfant et, tout en observant les mines pédagogiques de sa gouvernante, il clignait des yeux et triturait avec une

gomme sa feuille de papier à dessin, s'efforçant de reproduire de la façon la plus outrageante les rotondités du buste de la dame.

Bien des années plus tard, à une époque où tout s'éclaira inopinément devant lui, à une époque merveilleuse, il devait se souvenir avec ravissement de ces heures de lecture dans la véranda qui semblait voguer aux bruits du jardin. Ce souvenir était pénétré de soleil et du goût d'encre sucrée des bâtons de réglisse que la Française fragmentait à coups de canif et qu'elle lui recommandait de garder un instant sous la langue. Et les semences de tapissier qu'il avait un jour placées sur le siège du fauteuil canné, destiné à recevoir avec des craquements saccadés la croupe puissante de sa gouvernante, prenaient, dans son souvenir, la même valeur que le soleil, les bruits du jardin ou le moustique qui, collé à son genou écorché, soulevait avec béatitude un petit ventre rubis. Un garçonnet de dix ans connaît bien, connaît jusque dans le détail chacun de ses genoux – l'ampoule grattée jusqu'au sang, les raies blanches laissées par les ongles sur la peau hâlée et toutes ces égratignures qui sont comme les signatures des grains de sable, du gravier et des brindilles pointues. Le moustique, esquivant le coup, s'envolait, et la Française priait l'enfant de se tenir tranquille. Montrant ses dents mal plantées, que le dentiste de la capitale avait resserrées par un fil de platine, baissant la tête dont les cheveux formaient un épi sur le sommet du crâne, il grattait avec exaspération, de ses cinq doigts, l'endroit piqué, tandis que la Française se penchait lentement, avec une horreur croissante, sur le cahier de dessin et sur son invraisemblable caricature.

« Non, répondit d'un ton mal assuré à la proposition de la gouvernante Loujine père, je préfère le lui dire moi-même. Je le lui dirai un peu plus tard ; qu'il continue, en attendant, d'écrire tranquillement sous ma dictée. » « Une laie, dictait-il en scandant les mots et en arpentant la salle d'études, une laie buvait du lait. » Et son fils, à demi couché sur la table, découvrant sa denture aux étais métalliques, écrivait en laissant tout simplement en blanc les mots « lait » et « laie ». Il était plus fort en arithmétique : le fait qu'un nombre très long, obtenu laborieusement, devenait, au moment décisif et à la suite de maintes aventures, exactement divisible par 19 lui procurait de mystérieuses délices.

Il craignait, Loujine l'aîné, que lorsque son fils saurait pourquoi on avait tellement besoin d'apprendre les noms de Sineus et de Trouvor – personnages parfaitement inconsistants – la liste des mots qui prennent la lettre « yat » et les principaux fleuves russes, ne se renouvelât la même scène que deux ans auparavant, le jour où la Française, lentement et lourdement, dans le bruit des marches grinçantes, des lattes de parquet gémissantes et des malles qu'on traînait, avait fait son apparition, emplissant toute la maison de sa masse. Mais rien de pareil ne se produisit, l'enfant écouta tranquillement et c'est seulement lorsque son père, qui s'efforçait d'assortir les détails les plus curieux et les plus attrayants, lui dit, entre autres, qu'on l'appellerait désormais, comme un adulte, par son nom de famille, que le fils rougit, se mit à battre des paupières et retomba sur son oreiller, ouvrant la bouche et secouant la tête. (« Ne t'agite donc pas ainsi », lui dit son père, qui avait remarqué ce trouble avec inquiétude et s'attendait à des larmes.) Mais l'enfant ne pleura point ; au lieu de cela, il gonfla les joues, enfouit sa tête dans l'oreiller en faisant claquer ses lèvres et, se soulevant soudain, tout ébouriffe, les joues en feu et les yeux brillants, il demanda vivement si, à la maison, on allait aussi l'appeler Loujine.

Et maintenant, tandis qu'il se rendait à la gare, par une journée grise et menaçante, Loujine l'aîné, assis auprès de sa femme dans la voiture, regardait son fils, prêt à sourire à l'enfant dès que celui-ci tournerait vers lui son visage qu'il cachait obstinément ; et le père se demandait avec étonnement pourquoi cet enfant s'était brusquement « raidi », comme disait sa femme. Son fils occupait la banquette de devant ; il était emmitouflé dans une cape de loden brun et coiffe d'un béret de marin, qu'il avait posé de travers et que personne à ce moment n'aurait osé redresser, et il regardait la route, les troncs épais des bouleaux qui se laissaient dépasser et tournaient sur eux-mêmes, tout au long du fossé où s'entassaient leurs feuilles. « Tu n'as pas froid ? lui demanda sa mère lorsque, au tournant du pont, le vent se leva et fit onduler l'aile grise d'oiseau qui ornait le chapeau de la dame. – Si », répondit le fils en regardant la rivière. Sa mère, avec une sorte de ronronnement, ébaucha un geste pour arranger la pèlerine de l'enfant, mais, devant l'expression de

ses yeux, elle retira la main et lui fit signe, d'un mouvement rapide des doigts, de mieux croiser son loden. Le fils ne bougea pas. Gonflant les lèvres pour en décoller la voilette – geste habituel, presque un tic –, elle regarda son mari dont elle semblait en silence solliciter l'appui. Lui aussi portait une cape de loden ; ses mains, dans des gants épais, étaient posées sur un plaid à carreaux qui retombait doucement, formant un petit vallon, pour remonter ensuite jusqu'à la ceinture du petit Loujine. « Loujine, dit-il avec une gaieté forcée, hein, Loujine ? » Et il poussa doucement les pieds de son fils sous le plaid. L'enfant replia les genoux. Voici les toits des isbas, tapissés d'une mousse épaisse d'un vert vif, Voici le vieux poteau familier, avec son inscription à demi effacée (nom du village, nombre des habitants), voici la grue du puits, un seau, la boue noire, une paysanne aux jambes blanches. Au-delà du village, les chevaux gravirent la côte au pas, et derrière, plus bas, surgit la seconde voiture où se trouvaient, pressées l'une contre l'autre, la gouvernante française et l'intendante, qui se détestaient cordialement. Le cocher claqua des lèvres et les chevaux reprirent leur trot. Au-dessus d'un champ moissonné, dans le ciel incolore, une corneille passait lentement.

La gare se trouvait à deux verstes de leur propriété, à l'endroit où la route, après avoir filé à travers un bois de pins sonore, coupait la chaussée de Pétersbourg, franchissait les rails au passage à niveau, dont la barrière était relevée, et s'enfuyait dans l'inconnu. « Si tu veux, tu peux faire marcher les marionnettes », dit mielleusement Loujine l'aîné lorsque son fils, ayant sauté de voiture, s'immobilisa, les yeux rivés au sol et remuant le cou, parce que la laine du loden l'irritait. L'enfant prit, sans mot dire, les dix kopecks qu'on lui tendait. La Française et l'intendante descendirent lourdement de voiture, l'une à droite, l'autre à gauche. Le père enlevait ses gants. La mère décollait sa voilette et surveillait le porteur au torse bombé qui ramassait les couvertures. Un souffle de vent souleva les crinières des chevaux et gonfla les manches couleur framboise du cocher.

Resté seul sur le quai, Loujine se dirigea vers une boîte vitrée, où cinq petites poupées qui laissaient pendre leurs petites jambes nues attendaient, pour s'animer et pirouetter, le déclic d'une pièce de monnaie. Mais ce jour-là l'attente fut vaine : l'appareil était détraqué et les dix

kopecks furent perdus. Après avoir attendu un instant, Loujine fit demi-tour et s'avança au bord du quai. À droite, une petite fille, assise sur un énorme ballot, le coude dans la main, mangeait une pomme verte. À gauche, un homme en leggings, une badine à la main, regardait au loin, vers la lisière du bois, derrière lequel allait apparaître dans quelques minutes une petite fumée blanche, signe avant-coureur du train. De l'autre côté des rails, près d'un wagon jaune de deuxième classe, privé de ses roues, enfoncé dans la terre et transformé en habitation humaine, un moujik cassait du bois. Et soudain une buée de larmes cacha tout cela et brûla les cils de l'enfant ; il lui parut impossible de supporter ce qui allait suivre : son père, les billets en éventail à la main, sa mère, comptant les valises des yeux, le train qui allait arriver en trombe, le porteur qui allait approcher un escabeau du wagon pour que l'on pût monter plus aisément, Loujine jeta un regard autour de lui. La petite fille mangeait sa pomme ; l'homme aux leggings regardait au loin ; tout était calme. Il alla, comme en se promenant, jusqu'au bout du quai et soudain s'élança, descendit les marches en courant : un sentier battu, le jardinet du chef de gare, un portillon, des sapins, plus loin un ravin et, immédiatement au-delà, une épaisse forêt.

Il commença par courir dans la forêt, faisant bruire les fougères, glissant sur les feuilles de muguet rougeâtres ; et son béret, retenu seulement par un élastique, lui pendait dans le cou, et ses genoux, dans les bas de laine qu'il avait mis pour aller en ville, étaient brûlants ; il pleurait en courant, jurait avec un grasseyement puéril quand une branche lui cinglait le front – et, à la fin, il s'arrêta, tout essoufflé, et s'accroupit, si bien que son loden lui recouvrait les jambes.

C'est aujourd'hui seulement, au moment de quitter la campagne pour aller en ville – journée assez désagréable en elle-même, lorsque la maison est pleine de courants d'air et que l'on envie tellement le jardinier qui, lui, ne s'en va nulle part –, c'est aujourd'hui seulement que Loujine comprenait toute l'horreur du changement annoncé par son père. Les rentrées automnales d'autrefois lui semblaient maintenant merveilleuses. Jamais plus ne se renouvelleraient les promenades quotidiennes du matin avec la Française, selon un itinéraire toujours identique : la Perspective

Nevski et le chemin de la maison, en passant par le quai… Délicieuses promenades. On lui proposait parfois de commencer par le quai, mais il refusait toujours – non seulement parce qu'il tenait, depuis sa tendre enfance, aux habitudes prises, mais surtout parce qu'il avait terriblement peur du canon de la forteresse Pierre-et-Paul, de ce coup fracassant, assourdissant, qui faisait trembler les vitres des maisons et pouvait faire éclater votre tympan ; et, par d'imperceptibles manœuvres, il s'arrangeait toujours pour se trouver à midi sur la Perspective Nevski, loin du canon, dont la détonation l'aurait surpris près du Palais d'Hiver, si l'on avait renversé l'ordre de la promenade. Finies aussi les agréables rêvasseries après le déjeuner, lorsqu'il se couchait sur un divan, sous une couverture tigrée ; à deux heures précises, on lui servait du lait dans une timbale d'argent qui donnait un goût si précieux au liquide ; à trois heures précises, il allait se promener en landau découvert. Au lieu de cela, l'attendaient des choses d'une nouveauté et d'une incertitude répugnantes, un univers impossible, inacceptable, où il y aurait cinq leçons consécutives et une foule de garçons encore plus effrayantes que ceux qui, naguère, par une journée de juillet, l'avaient cerné sur le pont, mis en joue avec leurs pistolets en fer-blanc et lui avaient décoché des flèches dont ils avaient perfidement retiré les bouts de caoutchouc.

La forêt était calme et humide. Après avoir pleuré tout son soûl, il s'amusa avec un hanneton qui agitait nerveusement ses antennes, puis l'écrasa lentement avec une pierre en essayant de reproduire le craquement juteux qu'il avait obtenu la première fois. Peu après, il s'aperçut qu'il bruinait. Alors il se leva, retrouva le sentier familier et se mit à courir, butant contre les racines, avec l'idée vague et vengeresse d'atteindre le château, de s'y cacher, d'y passer l'hiver en se nourrissant dans le garde-manger de confitures et de fromage. Le sentier zigzagua une dizaine de minutes dans la forêt et descendit vers la rivière, toute couverte de ronds qu'y dessinait la pluie ; cinq minutes plus tard, apparurent la scierie, le moulin, le pont où l'on enfonçait jusqu'à la cheville dans la sciure de bois, un chemin qui montait et enfin le château, visible à travers les buissons de lilas dénudés. Il se faufila le long du mur, aperçut une fenêtre du salon restée ouverte, se hissa sur une corniche verte et

craquelée, près de la gouttière, et bascula par-dessus le rebord de la fenêtre. Dans le salon, il s'immobilisa et tendit l'oreille. Un daguerréotype représentant son grand-père maternel – la figure encadrée de favoris noirs et un violon entre les mains – le regardait fixement, mais l'image disparut, se fondit dans le verre dès que l'enfant l'eut regardée de côté : distraction mélancolique qu'il ne manquait jamais de s'offrir quand il entrait dans le salon. Après avoir réfléchi en remuant la lèvre supérieure, ce qui faisait glisser librement, de haut en bas, le fil de platine qui enserrait ses dents de devant, il ouvrit doucement la porte et, tressaillant au bruit de l'écho sonore qui s'était trop vite réinstallé au logis après le départ des maîtres, il s'élança dans le couloir et, de là, monta jusqu'au grenier. C'était un grenier d'un aspect particulier, où la lucarne s'ouvrait sur l'escalier à la rampe brunâtre et luisante, dont l'élégante courbe allait se perdre plus bas, dans la pénombre. La maison était parfaitement silencieuse. Un peu plus tard, un appel assourdi du téléphone monta du cabinet de son père. La sonnerie, coupée de quelques interruptions, dura assez longtemps. Puis ce fut de nouveau le silence.

Il s'installa sur une caisse. À côté, une autre caisse toute pareille, mais ouverte, contenait des livres. Plantée sur son guidon, une bicyclette de dame, dont la roue arrière était tendue d'un filet vert déchiré, se dressait dans un coin, entre une énorme malle en bois et une planche non rabotée, appuyée contre le mur. Au bout de quelques minutes, Loujine commença à s'ennuyer, comme cela arrive quand le cou est enveloppé de flanelle et qu'il est interdit de sortir. Il tripota dans la caisse les livres poussiéreux et gris, y laissant des empreintes noires. Outre les livres, il y avait là un volant avec une seule plume, une grande photo représentant une musique militaire, un échiquier fendu et d'autres objets aussi peu amusants.

Une heure s'écoula ainsi. Il perçut soudain un bruit de voix, le gémissement de la porte d'entrée et, regardant avec précaution par la lucarne, il vit en bas son père qui se lança dans l'escalier avec l'impétuosité d'un gamin, puis, avant d'avoir atteint le palier, redescendit prestement, en écartant les genoux. Il pouvait à présent distinguer les voix : celles du majordome, du cocher, du gardien. Une minute plus tard, l'escalier s'anima de nouveau : cette fois-ci, c'était sa mère qui le montait

rapidement, en relevant sa jupe, mais elle non plus n'atteignit pas le palier et, après s'être penchée par-dessus la rampe, redescendit vivement, les bras ballants. Enfin, l'instant d'après, ils montèrent tous ensemble : la calvitie de son père luisait, l'oiseau sur le chapeau de sa mère oscillait, comme un canard sur un étang agité, les cheveux gris coupés en brosse du majordome sautillaient en cadence ; derrière eux, se penchant à chaque instant par-dessus la rampe, montaient le cocher, le gardien, Akoulina la laitière – Dieu sait pourquoi – et enfin le moujik du moulin, avec sa barbe noire, celui qui devait plus tard hanter les cauchemars de Loujine. Et ce fut cet homme-là – le plus fort de tous – qui le porta du grenier à la voiture.

# II

Loujine l'aîné, celui qui écrivait des livres, pensait souvent à ce que deviendrait son fils. Dans ses ouvrages, qui – à l'exception de *L'Ivresse,* un roman qui était tombé dans l'oubli – étaient destinés aux adolescentes et aux jeunes gens, élèves des écoles secondaires, et qui se vendaient sous une reliure solide aux teintes éclatantes, on rencontrait invariablement la même figure de garçonnet blond, à la fois capricieux et rêveur, qui devenait violoniste ou artiste peintre, tout en gardant sa pureté morale. Entre son fils et tous les enfants qui, selon lui, étaient appelés à devenir des individus tout à fait ordinaires – à supposer qu'il existe de tels individus – il apercevait une différence imperceptible, mais qu'il interprétait comme le premier frisson d'un talent secret et, se souvenant que son défunt beau-père avait été compositeur (à l'inspiration assez sèche, d'ailleurs, et enclin, dans son âge mûr, à une virtuosité d'un brio douteux), il avait fait plus d'une fois un rêve agréable, suggéré par une lithographie, et dans lequel il se voyait, une bougie à la main, descendant la nuit au salon où l'enfant prodige, vêtu d'une chemise blanche tombant sur ses pieds, jouait sur un immense piano noir.

Il lui semblait que chacun devait se rendre compte des dons de son fils et qu'à cet égard les étrangers étaient peut-être plus clairvoyants que lui-même. L'école qu'il avait choisie pour son fils était particulièrement réputée pour l'attention qu'elle accordait à ce qu'il est convenu d'appeler « la vie intérieure » de l'élève, pour l'humanité, la compréhension, la pénétration amicale qu'on y montrait. La légende disait qu'aux premiers temps de cette école les professeurs s'amusaient avec les gosses pendant la grande récréation : le professeur de physique modelait une boule de neige, tout en regardant par-dessus son épaule, le mathématicien recevait en courant un dur ballon dans les côtes et le directeur en personne stimulait le jeu de ses exclamations joyeuses. On ne se livrait plus maintenant à ces

jeux en commun, mais la renommée idyllique de l'école leur avait survécu. Le maître d'étude du petit Loujine était professeur de littérature, ami du père et – soit dit en passant – un assez bon poète lyrique, qui avait publié un recueil imité d'Anacréon. « Passez donc me voir, dit-il à Loujine père le jour où celui-ci amena pour la première fois son fils à l'école, n'importe quel jeudi, à midi. » Loujine père passa le voir. L'escalier était vide et silencieux. En traversant la grande salle pour se rendre à celle des professeurs, il entendit, dans la classe de cinquième, des éclats de rire assourdis. Puis, dans le silence revenu, ses pas retentirent avec une sonorité particulière sur le parquet jaune de la grande salle. Dans celle des professeurs, le maître d'étude écrivait une lettre sur une grande table recouverte d'un drap qui évoquait les examens.

Depuis que son fils était entré à l'école, Loujine père n'avait pas encore parlé à son maître d'étude, et maintenant, venant le voir au bout d'un mois, il était plein d'une attente frémissante et se sentait ému et intimidé comme lorsque, jeune homme en uniforme d'étudiant, il s'était jadis présenté chez le rédacteur en chef auquel il venait d'envoyer son premier récit. Et maintenant comme jadis, au lieu des paroles d'admiration auxquelles il s'attendait vaguement (de même qu'en se réveillant dans une ville étrangère on s'attend, avant d'ouvrir les yeux, à voir une matinée exceptionnellement radieuse), au lieu de ces paroles qu'il aurait volontiers soufflées lui-même, n'eût été l'espoir de les entendre prononcer par un autre, il entendit des mots assez vagues et froids, qui prouvaient que le maître d'étude comprenait encore moins son fils qu'il ne le comprenait lui-même. Le professeur ne fit aucune allusion à quelque don secret. Penchant son visage pâle et barbu, avec deux sillons roses de chaque côté du nez, il détacha doucement son tenace lorgnon, passa la paume de sa main sur ses yeux et parla le premier. Il dit que l'enfant pourrait travailler mieux, qu'il ne paraissait pas s'entendre avec ses camarades, qu'il ne courait pas assez pendant les récréations. « Le petit est certainement doué, dit le maître d'étude après avoir terminé ses manipulations faciales, mais il est un peu mou. » À ce moment, une sonnerie retentit quelque part en bas, monta et se répandit, insupportablement stridente, à travers tout l'édifice. Il y eut deux ou trois secondes de silence absolu, et soudain tout s'anima, on

entendit battre les couvercles des pupitres et la salle se remplit d'un bruit de pas et de voix. « C'est la grande récréation, dit le maître d'étude, descendons dans la cour, si vous voulez : vous verrez les gosses s'amuser. »

Ceux-ci descendaient rapidement l'escalier de pierre, enlaçant la rampe et laissant glisser la semelle de leurs sandales sur le bord poli des marches. En bas, dans l'ombre exiguë du vestiaire, ils changeaient de chaussures : quelques-uns, juchés sur les larges appuis des fenêtres, haletaient en laçant rapidement leurs souliers. Soudain, Loujine père aperçut son fils qui, courbé en avant, tirait d'un air dégoûté ses chaussures de son sac. Un garçon aux cheveux filasse le bouscula au passage ; Loujine se recula et vit brusquement son père. Celui-ci lui souriait ; il tenait son bonnet d'astrakan et, du revers de la main, lui donnait le pli nécessaire. Loujine plissa les yeux et se détourna comme s'il ne l'avait pas aperçu. Assis par terre, tournant le dos à son père, il s'occupait de ses chaussures ; les élèves, qui étaient déjà habillés, l'enjambaient et, après chaque poussée, il se voûtait de plus en plus, rentrait dans l'ombre. Lorsqu'il sortit enfin, enveloppé d'un long pardessus gris et coiffé d'un bonnet d'astrakan (que le même grand gars lui enlevait sans cesse d'une chiquenaude), son père se trouvait déjà près du portail, de l'autre côté de la cour, et le regardait avec l'air de l'attendre. Le maître d'étude se tenait près de lui et, perpétuant instinctivement la charmante tradition, fit mine de repousser, lorsqu'il roula par hasard à ses pieds, le ballon gris avec lequel on jouait au football, il trébucha, faillit perdre son caoutchouc et rit avec beaucoup de bonne humeur. Loujine père le soutint par le coude, tandis que le petit Loujine, profitant de cet instant, revint dans le vestibule où le calme régnait déjà et où le concierge, dissimulé par le vestiaire, bâillait béatement. À travers la vitre de la porte et les rayons de fonte de la grille étoilée, il vit son père enlever soudain un de ses gants et prendre rapidement congé du professeur, puis disparaître sous le portail. Alors seulement Loujine reparut et, contournant avec précaution les joueurs de football, se glissa sous la voûte à gauche ; des bûches étaient empilées là, sur lesquelles il s'assit, après avoir relevé son col.

Il passa sous cette voûte près de deux cent cinquante grandes récréations – jusqu'au jour où on l'emmena à l'étranger. Parfois, venant

d'un coin de la cour, le maître d'étude surgissait inopinément : « Eh bien, Loujine, toujours là comme une souche ? Tu ferais mieux de courir un peu avec tes copains. » Loujine se levait, quittait la voûte pour l'arrière-cour carrée, faisait quelques pas, tâchant de trouver un point équidistant de trois de ses condisciples qui étaient particulièrement féroces à cette heure-ci, évitait, en se jetant de côté, un ballon lancé d'un coup de pied sonore, puis, ayant constaté que le professeur était loin, revenait vers son tas de bois. Il avait choisi ce coin dès le premier jour, dès ce sombre jour où il s'était senti entouré d'une telle haine, d'une curiosité si railleuse que ses yeux s'étaient aussitôt remplis d'une brûlante ondée et que tout ce qu'il voyait – de par la maudite nécessité de regarder quelque chose – subissait des métamorphoses optiques fort compliquées. Un brouillard lui masquait la feuille quadrillée de bleu ; au tableau noir, les chiffres blancs tantôt s'amincissaient, tantôt devenaient flous ; la voix du professeur se faisait plus sourde et moins intelligible, comme si elle s'éloignait progressivement, et son voisin de pupitre, un monstre doucereux aux joues duvetées, disait d'un ton suave et satisfait : « Dans un instant il va pleurer. » Mais Loujine ne pleura pas une seule fois, même pas le jour où ses condisciples, conjuguant leurs efforts, essayèrent d'enfoncer sa tête dans la cuvette basse des cabinets, où étaient figées des bulles jaunes. « Messieurs, dit le maître d'étude pendant l'une des premières leçons, votre nouveau camarade est le fils d'un écrivain. Un écrivain que je vous conseille de lire si vous ne l'avez pas encore lu. » Et il écrivit au tableau noir, en gros caractères, en appuyant si fort que la craie s'écrasait en craquant sous ses doigts : *Aventures de Tony,* Editions Silvestrov. Après cela, pendant deux ou trois mois, on appela Loujine Tony. Le monstre apporta un jour, d'un air mystérieux, ce livre à l'école et, pendant la classe, le montra aux autres à la dérobée, avec un clin d'œil significatif du côté de Loujine. Et quand la classe fut terminée, il se mit à en lire des pages, prises au hasard, en déformant intentionnellement les mots. Pétrichtchev, qui regardait par-dessus son épaule, voulut saisir une page qui se déchira. Krebs dit rapidement : « Mon papa dit que c'est un écrivain tout à fait de second ordre. » Gromov s'écria : « Que Tony nous lise donc une page à haute voix ! – Il vaut mieux en donner un morceau à chacun », dit avec

enthousiasme le pitre de la classe qui s'était emparé, après une attaque impétueuse, du beau livre rouge et or. Les pages s'envolèrent à travers toute la classe. Sur l'une d'elles, il y avait une image : un lycéen aux yeux clairs donnant, au coin d'une rue, son déjeuner à un chien galeux. Le lendemain, Loujine trouva l'image soigneusement fixée par des punaises à la face intérieure de son pupitre.

Bientôt, d'ailleurs, on le laissa tranquille ; de temps en temps seulement, le stupide surnom jaillissait comme une flamme, mais, comme Loujine refusait obstinément de répondre, le surnom, lui aussi, finit par s'éteindre. On cessa de le remarquer, on ne lui parla plus, et même le seul élève sage de la classe (il y en a toujours un dans chaque classe, comme il y a obligatoirement un gros, un fort et un loustic), l'évitait, craignant de partager sa situation méprisée. Lorsque ce même élève sage – qui reçut six ans plus tard la croix de Saint-Georges pour une mission de reconnaissance particulièrement dangereuse et qui perdit ensuite un bras pendant la guerre civile – essayait, dans les années vingt, de se rappeler Loujine à l'école, il ne pouvait se le représenter que de dos : tantôt assis devant lui avec ses oreilles écartées, tantôt fuyant le bruit et réfugié au fond de la classe, tantôt rentrant en fiacre à la maison – et toujours Loujine avait les mains dans les poches et un grand cartable pie au dos, et toujours la neige tombait à gros flocons… Le garçon sage essayait en quelque sorte de le dépasser pour le voir de face, mais la neige particulière de l'oubli, cette neige foisonnante et muette, recouvrait entièrement ses souvenirs de son voile blanc et épais… Et l'ancien élève sage, devenu un remuant émigré, disait en découvrant le portrait de Loujine dans un journal : « Figurez-vous que je ne me rappelle pas du tout quelle tête il avait, vraiment pas… »

Mais Loujine père, qui vers quatre heures regardait par la fenêtre, voyait bien, lui, le traîneau qui approchait et le visage de son fils, pareil à une menue tache blanche. Le fils venait habituellement tout droit au bureau de son père, imitait le bruit d'un baiser en frôlant de sa joue la joue paternelle et faisait aussitôt demi-tour. « Attends, disait le père, attends ! Raconte-moi ce qu'il y a eu aujourd'hui. As-tu été interrogé ? »

Il regardait avidement son fils, qui détournait la tête ; il aurait voulu le prendre par les épaules, le secouer, baiser tendrement sa joue pâle, ses yeux, sa douce tempe creuse. Pendant toute cette première année d'école, le petit Loujine sentait l'ail d'une façon attendrissante, à cause des piqûres d'arsenic qui lui avaient été ordonnées. Le dentiste lui avait enlevé sa plaque de platine, mais, par habitude, l'enfant continuait à montrer ses dents et à ourler sa lèvre supérieure. Il était vêtu d'un costume anglais gris, avec une martingale et une culotte à boutons qui lui couvrait les genoux. Il se tenait près du bureau, en se balançant sur un pied, et son père n'osait rien contre son impénétrable morosité. Le fils s'en allait en traînant son cartable sur le tapis. Loujine père s'accoudait à la table, où, dans des cahiers bleus d'écolier (fantaisie qu'apprécierait peut-être son futur biographe), il écrivait son nouveau récit ; et il écoutait sa femme monologuer dans la salle à manger voisine, où elle adjurait un personnage muet de prendre une tasse de cacao. « Quel effrayant silence, pensait Loujine père, il ne va pas bien, sa vie intérieure n'est pas normale. On a peut-être eu tort de le mettre à l'école. Mais il faut tout de même qu'il s'habitue à la société des autres gamins… Mystère, mystère… »

« Mange au moins un peu de cake », poursuivait, derrière le mur, la voix affligée, et c'était à nouveau le silence. Mais parfois il arrivait quelque chose d'effrayant : subitement, sans aucune raison, une autre voix s'élevait, glapissante et rauque, et la porte claquait, comme si un ouragan l'eût poussée. Le père sautait sur ses pieds et courait dans la salle à manger, tenant à la main sa plume comme une flèche. Sa femme, de ses mains tremblantes, ramassait sur la nappe une tasse et une soucoupe renversées, regardait s'il n'y avait pas de fêlures. « Je lui ai posé des questions sur son école, disait-elle en évitant de regarder son mari, il ne voulait pas répondre… et puis, brusquement… comme un fou… » Tous deux tendaient l'oreille. La Française avait regagné Paris en automne, et personne ne savait plus maintenant ce que l'enfant faisait dans sa chambre. Le papier qui la tapissait était blanc avec une frise bleu clair, où alternaient des oies blanches et des petits chiens roux. L'oie attaquait le petit chien, encore et encore, trente-huit fois autour de la chambre. Il y avait là, sur une étagère, un globe terrestre et un écureuil empaillé, acheté

jadis à la foire des Rameaux. Une locomotive verte se montrait sous les volants d'un fauteuil. C'était une belle chambre claire, où les papiers peints et les objets étaient également gais.

Il y avait aussi des livres. Les œuvres de son père, dans des reliures rouge et or, avec des dorures en relief et des autographes à la première page : « J'espère ardemment que mon fils se comportera toujours avec les animaux et les hommes comme Tony ! » – avec un grand point d'exclamation. Ou encore : « J'ai écrit ce livre, mon fils, en pensant à ton avenir. » Ces dédicaces éveillaient en Loujine un vague sentiment de honte pour son père ; quant aux livres, ils étaient aussi ennuyeux que *Le Musicien aveugle* de Korolenko ou que *La Frégate Pallas* de Gontcharov. Un gros volume de Pouchkine, orné du portrait d'un garçonnet bouclé aux lèvres épaisses, n'était jamais ouvert. En revanche, il y avait deux livres – tous les deux donnés par sa tante – qu'il aimerait toute sa vie et que toujours il conserverait dans son souvenir, comme sous une loupe, deux livres si passionnément aimés que, lorsqu'il les relut vingt ans plus tard, il ne retrouva en eux qu'un sec résumé, une édition abrégée, à croire qu'ils avaient été dépassés par l'image immortelle et unique qui s'était gravée en lui. Mais ce ne fut pas la soif des voyages lointains qui lui fit suivre les traces de Philéas Fogg, ni le penchant des enfants pour les aventures mystérieuses qui le guida vers la maison de Baker Street, où, après s'être fait une piqûre de cocaïne, un détective aux longues jambes et au profil aquilin jouait rêveusement du violon. Beaucoup plus tard seulement, il s'expliqua pourquoi ces deux livres l'avaient tellement ému : parce que leur dessin se déroulait d'une manière régulière et implacable ; on y voyait Philéas, mannequin en chapeau de forme, accomplissant son voyage élégant et compliqué, faisant des sacrifices justifiés, tantôt monté sur un éléphant qui lui avait coûté un million, tantôt à bord d'un bateau dont il fallait brûler la moitié pour faire marcher les machines ; et Sherlock, qui prêtait à la logique le charme d'un rêve, Sherlock, rédigeant une monographie sur la cendre de toute sorte de cigares et s'acheminant, au moyen de ces cendres, comme avec un talisman, à travers le labyrinthe cristallin de toutes les déductions possibles, vers la seule déduction rayonnante. Pendant un certain temps, Loujine assimila, il ne savait pas

pourquoi, à Fogg et à Holmes le prestidigitateur que ses parents firent venir à Noël ; et l'étrange jouissance qu'il éprouva ce jour-là effaça tous les ennuis qui avaient accompagné la séance. Après avoir en vain suggéré à son fils, par des insinuations espacées et prudentes, de « faire venir à la maison ses camarades de classe », Loujine père, convaincu que cela lui serait utile et agréable, s'adressa à deux de ses amis dont les fils fréquentaient la même école et invita en outre les enfants d'un parent éloigné, deux gros garçons timides, et une pâle fillette à l'épaisse natte brune. Tous les garçons invités étaient en costume marin et sentaient la pommade. En deux d'entre eux, le petit Loujine reconnut avec terreur Bersenev et Rosen, de la classe de troisième, qui, à l'école, portaient des vêtements malpropres et se distinguaient par leur conduite tapageuse. « Eh bien, dit joyeusement Loujine père en tenant son fils par une de ses épaules (qui se dérobait lentement sous sa main), maintenant, on vous laisse seuls ; faites connaissance, amusez-vous ; plus tard, on vous appellera : il y aura une surprise. » Une demi-heure après, il vint les chercher. Dans la pièce, le silence régnait. La fillette, assise dans un coin, feuilletait un supplément de la revue *Niva,* ne regardant que les images. Bersenev et Rosen étaient assis sur un canapé, l'air confus, très rouges et pommadés, cependant que les gros neveux arpentaient la pièce, examinant sans curiosité les gravures anglaises accrochées au mur, la mappemonde, l'écureuil et le podomètre, depuis longtemps hors d'usage, qui traînait sur la table. Le petit Loujine, lui aussi en costume marin, une aiguillette blanche et un sifflet sur la poitrine, assis sur une chaise cannée, près de la fenêtre, mordillait l'ongle de son pouce, en regardant en dessous. Mais le prestidigitateur racheta tout cela, et lorsque, le lendemain, Bersenev et Rosen, les vrais, les abjects, s'approchèrent de lui dans la salle de l'école, le saluèrent bien bas, puis éclatèrent d'un rire grossier et s'éloignèrent rapidement en se tenant enlacés et en se dandinant, ces moqueries ne réussirent pas à rompre le charme. Sur sa demande, formulée d'un ton maussade – dès qu'il parlait, ses sourcils, maintenant, se rejoignaient douloureusement –, sa mère lui apporta du Bazar un grand coffret, imitation acajou, et un *Manuel de prestidigitation,* sur la couverture duquel un monsieur en habit, constellé de médailles, soulevait un lapin par les

oreilles. Il y avait dans le coffret des petites boîtes à double fond, un bâton entouré de papier étoilé, un jeu de cartes grossier où les figures étaient mi-parties rois ou valets, mi-parties des brebis en uniforme ; il y avait encore un chapeau-claque à compartiments, une ficelle aux deux bouts de laquelle pendaient des petits morceaux de bois dont la destination n'était pas claire… Et dans de jolis sachets il y avait des poudres qui coloraient l'eau en bleu, en rouge, en vert. Mais le manuel était plus amusant encore, et Loujine apprit sans peine quelques tours de cartes qu'il se faisait à lui-même pendant des heures, debout devant une glace. Il trouvait dans l'exécution ingénieuse et précise du tour un plaisir mystérieux, comme la vague promesse de quelque autre délice non encore éprouvé, mais il lui manquait cependant quelque chose, un certain secret que détenait sans doute le prestidigitateur qui avait happé un rouble dans le vide ou extrait de l'oreille d'un Rosen confus le sept de trèfle désigné par le public. Le secret vers lequel il tendait était simple, d'une simplicité harmonieuse qui frappait bien plus que la magie la plus compliquée.

Dans son bulletin de Noël, il y eut, sous la rubrique « Observations générales », un chapitre très détaillé : on y parlait longuement, avec des pléonasmes, de sa mollesse, de son apathie, de sa somnolence, de sa lenteur, et les notes y étaient remplacées par des adjectifs : « insuffisant » en russe, « à peine suffisant » pour quelques autres matières, notamment en mathématiques. Et pourtant Loujine, à ce moment même, était extraordinairement accaparé par un manuel de « mathématiques amusantes », comme disait le titre ; par le comportement fantastique des nombres, par le jeu, contraire à toutes les règles, des lignes géométriques, par tout ce qui manquait dans le manuel scolaire. Le glissement d'une ligne oblique remontant sur une verticale – dans l'exemple qui expliquait le mystère des lignes parallèles – faisait naître en lui un sentiment de béatitude et d'effroi. La verticale était infinie, comme toute ligne, et l'oblique, qui l'était également, glissant sur elle et s'élevant toujours plus haut, était condamnée à se mouvoir perpétuellement ; il était impossible qu'elle décrochât jamais, et le point d'intersection de ces deux lignes fuyait, avec l'âme de Loujine, toujours plus haut, sur une route sans fin. Cependant, à l'aide d'une règle, il les forçait à se séparer ; il les retraçait

simplement à nouveau, en lignes parallèles – et il sentait que, dans l'infini, là où il avait forcé l'oblique à se détacher de l'autre ligne, une inconcevable catastrophe s'était produite, un miracle inexplicable, et il s'absorbait longtemps dans cet empyrée où les lignes terrestres deviennent folles.

Il trouva pendant quelque temps un apaisement illusoire dans l'assemblage de tableaux découpés. Ce furent d'abord de simples tableaux pour enfants composés de pièces épaisses aux bords dentelés, aussi régulières que les petits-beurre, et qui s'engrenaient si solidement que, l'image une fois terminée, on pouvait en soulever des parties entières sans les briser. Mais, cette année-là, la mode anglaise inventa pour les grandes personnes des tableaux très capricieusement découpés – des puzzles, comme on les appelait chez Pétaud ; il y avait là des petits bouts aux contours les plus divers, à commencer par un simple cercle (fragment du futur ciel bleu) jusqu'aux formes les plus bizarres, riches en angles, en caps, en isthmes, en ingénieuses saillies dont on ne pouvait jamais prévoir la place ni deviner si elles allaient terminer la robe pie d'une vache presque achevée ou si ce bout foncé sur fond vert figurait l'ombre de la houlette du berger, dont l'oreille et une partie de la nuque étaient déjà clairement visibles sur un autre morceau plus explicite. Et quand apparaissaient progressivement la croupe de la vache à gauche et, à droite, sur la verdure, la main tenant le pipeau, et que le vide, au-dessus, se remplissait d'azur et que le morceau rond et bleu s'emboîtait dans la voûte céleste, Loujine, à la vue de ces pièces bigarrées qui formaient au dernier moment un tableau parfaitement net, ressentait une émotion extraordinaire. Il existait des casse-tête chinois très coûteux, composés de plusieurs milliers de pièces ; c'était sa tante aux cheveux roux, sa tante toujours si affectueuse et enjouée, qui les apportait – et Loujine restait des heures entières penché sur la table du salon, vérifiant du regard chaque dentelure avant de voir si elle entrait dans la découpure, et essayant de reconnaître d'avance, à des particularités à peine perceptibles, la signification du tableau. De la pièce voisine, où des invités faisaient du bruit, sa tante lui criait : « Je t'en supplie, tâche de ne rien égarer ! » Son père, parfois, entrait, regardait les bouts découpés, allongeait le bras vers

la table et disait : « Ceci doit sans aucun doute venir là. » Et Loujine, sans se retourner, murmurait : « Des bêtises, des bêtises ; ne me dérangez pas. » Le père se retirait, après avoir délicatement effleuré de ses lèvres la petite huppe rebelle de son fils ; il s'éloignait, en passant devant des chaises dorées, devant la vaste glace, devant une copie de *Phryné au bain* et devant le piano muet, le grand piano à queue, dont les pieds étaient ferrés d'isolateurs en verre épais et sur lequel on avait jeté, telle une couverture de cheval, une housse de brocart.

# III

C'est seulement en avril, pendant les vacances de Pâques, que sonna pour Loujine l'heure inéluctable, où l'univers autour de lui s'éteignit brusquement, comme si l'on eût tourné le commutateur, et où, au milieu des ténèbres, il ne resta de brillamment éclairé qu'une merveille toute neuve, un îlot lumineux, sur lequel devait se concentrer désormais toute son existence. Ce bonheur, auquel il s'accrocha alors, s'immobilisa ; cette journée d'avril se figea à jamais, tandis qu'ailleurs, sur un autre plan, se poursuivait la fuite des jours – printemps à la ville, été à la campagne –, troubles torrents qui l'effleuraient à peine.

Cela commença de façon innocente. Le jour anniversaire de la mort de son beau-père, Loujine l'aîné organisa chez lui une soirée musicale. Lui-même ne s'y connaissait guère en musique, nourrissait une passion dissimulée et honteuse pour *La Traviata* et, quand il allait au concert, n'écoutait le piano qu'au début, puis ne regardait que les mains du pianiste qui se reflétaient sur le vernis noir. Mais il fallait bon gré mal gré organiser une soirée où l'on exécuterait les œuvres du défunt : les journaux gardaient un silence total à son sujet, c'était un oubli complet, lourd, sans espoir, et Mme Loujine répétait avec un sourire tremblant que tout cela n'était qu'intrigues et encore des intrigues, que déjà de son vivant on jalousait le talent de son père et que maintenant on voulait étouffer sa gloire. En robe noire décolletée, un magnifique collier de diamants autour du cou, elle accueillait les invités sans bruit, sans exclamations, avec une constante expression de gentillesse somnolente sur son visage potelé et pâle ; elle murmurait des paroles rapides et aimables et, secrètement affolée de timidité, cherchait sans cesse des yeux son mari qui allait et venait à petits pas, une cuirasse amidonnée sortant de son gilet, l'air bonhomme et discret, essayant timidement de jouer pour la première fois à l'écrivain chevronné. « La voilà encore toute nue », dit en

soupirant l'éditeur d'une revue d'art, après avoir jeté en passant un regard à Phryné, particulièrement éblouissante grâce à l'éclairage intense. À ce moment, le petit Loujine se trouva dans les jambes de l'éditeur qui lui caressa les cheveux. L'enfant battit en retraite. « Qu'il est devenu grand ! » dit une voix de femme derrière lui. Il s'abrita derrière l'habit d'un invité. « Non, permettez, permettez, tonna une voix au-dessus de lui, on ne peut rien exiger de pareil de notre presse ! » Pas grand du tout, très petit au contraire pour son âge, Loujine se faufilait parmi les invités, tâchant de découvrir un endroit tranquille. Parfois quelqu'un l'attrapait par l'épaule, lui posait des questions stupides. On était à l'étroit dans la salle, à cause de l'alignement des chaises dorées, disposées sur plusieurs rangs. Un homme entra, portant avec précaution un pupitre à musique. Loujine louvoya adroitement et atteignit le bureau de son père, où, dans l'obscurité, il alla s'asseoir sur un divan placé dans une encoignure. Il entendait, venant de la salle dont deux portes le séparaient, le tendre gémissement d'un violon.

Un peu somnolent, il écoutait, enlaçant ses genoux et le regard fixé sur l'éclair de mousseline entre les doubles rideaux mal croisés, derrière lequel brillait dans la rue la flamme blanc et mauve d'un bec de gaz. De temps en temps, une lueur légère dessinant un mystérieux arc de cercle passait au plafond et sur le bureau quelque chose s'allumait, sans qu'on pût savoir si c'était le reflet d'un gros œuf en cristal ou celui de la plaque de verre qui protégeait une photographie. Loujine, sur le point de s'endormir, tressaillit soudain parce que, sur la table, le téléphone s'était mis à sonner. Et tout à coup il comprit que le point brillant était la fourche du téléphone. Le sommelier arriva de la salle à manger, tourna en passant le commutateur qui n'éclaira que le bureau, approcha l'écouteur de son oreille et, sans remarquer l'enfant, ressortit après avoir soigneusement posé l'écouteur sur le buvard de cuir. Il revint l'instant d'après, accompagnant un monsieur qui, debout dans le champ lumineux, s'empara du récepteur et chercha, en tâtonnant derrière lui, le dossier du fauteuil. Le domestique, en sortant, referma la porte, ce qui étouffa le chant lointain de la musique. « Allô ! » dit le monsieur. Dissimulé dans l'ombre, Loujine le regardait sans oser bouger, stupéfait de voir un étranger s'installer confortablement à la table de son père. « Non, j'ai fini de jouer », dit-il, les yeux au plafond,

tandis que de sa main blanche et nerveuse il tripotait un objet sur la table. On entendit le bruit assourdi d'un fiacre roulant sur le pavé de bois. « C'est probable », dit le monsieur. Loujine voyait son profil, son nez ivoirin, ses cheveux bruns et brillants, son épais sourcil. « À vrai dire, je ne sais pas pourquoi tu me téléphones ici, dit doucement le monsieur en continuant de tâter quelque chose sur la table. Si c'est uniquement pour contrôler… Que tu es drôle ! » ajouta-t-il en riant et il se mit à balancer en mesure son pied chaussé d'un soulier vernis. Puis, plaçant adroitement le récepteur entre son épaule et son oreille et répondant de temps à autre « oui », « non », « peut-être », il saisit à deux mains l'objet qu'il avait touché. C'était un coffret verni que quelqu'un avait offert dernièrement à Loujine père. Le petit Loujine n'avait pas encore vu ce qu'il contenait et il observait maintenant avec curiosité les mains du monsieur. Mais celui-ci n'ouvrit pas tout de suite le coffret. « Moi aussi, dit-il, mille fois. Bonne nuit, mon petit. » Après avoir raccroché, il soupira et ouvrit la boîte. Cependant il était tourné de telle façon que, derrière son épaule noire, Loujine ne voyait rien. Il se poussa prudemment, mais un coussin glissa à terre et le monsieur se retourna vivement. « Qu'est-ce que tu fais là ? dit-il, découvrant Loujine dans son coin obscur. C'est très vilain d'écouter ! » Loujine se taisait. « Comment t'appelles-tu ? » demanda amicalement le monsieur. Loujine se laissa glisser du divan et s'approcha. Dans le coffret se trouvaient rangées, serrées les unes contre les autres, des figurines sculptées. « Quel magnifique jeu d'échecs, dit le monsieur. Ton papa y joue ? – Je ne sais pas, dit Loujine. – Et toi ? » Loujine secoua la tête. « Tu as tort. Tu devrais apprendre. Moi, à dix ans, je ne jouais déjà pas mal. Et toi, quel âge as-tu ? »

La porte s'ouvrit doucement et Loujine père entra sur la pointe des pieds. Il s'attendait à ce que le violoniste fût encore en train de téléphoner et s'apprêtait à lui murmurer discrètement : « Continuez, continuez, quand vous aurez fini, le public vous demandera de jouer encore. » « Continuez, continuez, dit-il machinalement, mais, à la vue de son fils, il s'interrompit. – Non, non, j'ai fini, dit le violoniste en se levant. Voilà de magnifiques échecs. Vous y jouez ? – Plutôt mal, dit Loujine père. (Mais qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Va donc écouter la musique…) – Quel jeu, quel jeu ! dit le

violoniste, en refermant soigneusement le coffret. Des combinaisons pareilles à des mélodies. Je crois entendre pour ainsi dire la musique des coups… – À mon avis, pour jouer aux échecs, il faut être doué pour les mathématiques, dit Loujine père, et moi, ce n'est pas mon fort… On vous attend, maître. – J'aimerais mieux faire une petite partie, dit le violoniste en riant, et il se dirigea vers la porte. C'est un jeu des dieux. Il y a là des possibilités infinies. – Une invention très ancienne, dit Loujine père, et il se tourna vers son fils : Eh bien ? Veux-tu venir ! » Mais, avant d'arriver au salon, Loujine s'arrangea pour s'attarder dans la salle à manger où se trouvait une table chargée de hors-d'œuvre. Il s'empara d'une assiette de sandwiches et l'emporta dans sa chambre. Il mangea en se déshabillant et continua dans son lit. Lorsqu'il eut éteint la lumière, sa mère vint le voir ; elle se pencha vers lui, avec les diamants de son cou qui étincelaient dans la pénombre. Il fit semblant de dormir. Elle s'en alla en refermant très lentement la porte, afin de ne pas faire de bruit.

Le lendemain matin, Loujine s'éveilla en proie à une incompréhensible émotion. Le temps était clair et venteux, les pavés chatoyants avaient des reflets violets ; près de l'arche de la place du Palais, au-dessus de la rue, se gonflait un immense panneau de toile tricolore, et l'on voyait par transparence le ciel, tricolore lui aussi. Comme tous les jours fériés, il alla se promener avec son père, mais ce n'étaient plus les promenades enfantines de jadis ; le canon ne lui faisait plus peur et les propos de son père lui étaient particulièrement désagréables : celui-ci, prenant prétexte de la soirée de la veille, lui suggérait qu'il ferait bien de commencer l'étude de la musique. À déjeuner, on servit le reste du gâteau pascal au fromage (une pyramide trapue et tronquée, avec un dépôt grisâtre à son sommet) et une brioche aux raisins, non entamée. Sa tante, cousine au second degré de sa mère, cette gentille tante aux cheveux roux, était particulièrement gaie, elle lançait des miettes de pain et racontait que, pour vingt-cinq roubles, Latham allait l'emmener faire un tour à bord de son *Antoinette* qui, d'ailleurs, depuis cinq jours n'arrivait pas à décoller, tandis que Voisin volait comme un jouet à ressort, en cercle, et si bas que, lorsqu'il donnait de la bande au-dessus des tribunes, on pouvait distinguer jusqu'aux bouchons de coton dans les oreilles du pilote. Loujine devait se souvenir

toujours avec une netteté particulière de cette matinée, de ce repas – comme on se souvient de la journée qui précède un grand départ. Son père dit qu'il serait bon, après le déjeuner, d'aller en voiture aux Îles – les prés y étaient pleins d'anémones – et, tandis qu'il parlait, la tante de Loujine lui envoya une miette de pain en plein dans la bouche. La mère de Loujine, qui n'avait encore rien dit, se leva soudain après le second plat et, essayant de cacher le tremblement de sa bouche, répétant dans un souffle : « Ce n'est rien, ce n'est rien, cela va passer tout de suite », elle sortit précipitamment. Le père jeta sa serviette sur la table et la suivit. Loujine ne sut jamais ce qui était arrivé, mais, en passant dans le couloir avec sa tante, il entendit, venant de la chambre de sa mère, des sanglots étouffés et la voix persuasive de son père qui répétait tout haut : « Tu divagues ! »

« Retirons-nous quelque part », murmura sa tante, toute rouge, embarrassée et le regard fuyant. Ils se réfugièrent dans le cabinet de son père où, au-dessus du fauteuil de cuir, dans un cône de rayons, tournoyaient de minuscules poussières. Elle alluma une cigarette et les volutes de fumée se mirent à flotter doucement, immatérielles, dans ces rayons. Sa tante était le seul être au monde dont la présence ne le gênât nullement, et maintenant il se sentait particulièrement à l'aise : cet étrange silence qui pesait sur la maison et l'attente d'on ne savait quoi… « Nous allons jouer à quelque chose, dit vivement sa tante en lui saisissant le cou par-derrière. Comme tu as le cou mince ! On pourrait d'une seule main… – Tu sais jouer aux échecs ? demanda Loujine d'un ton câlin et, dégageant sa tête, il frotta gentiment sa joue contre la manche de soie bleuet de sa tante. – Il vaudrait mieux jouer au nain jaune », dit-elle distraitement. Quelque part, une porte claqua. Elle fit une grimace et, tournant la tête dans la direction du bruit, tendit l'oreille. « Non, dit Loujine, je veux jouer aux échecs. – C'est compliqué, mon chéri, on ne peut pas apprendre en une seule fois. » Il alla vers le bureau de son père, y trouva le coffret posé derrière un portrait. Sa tante se leva pour prendre un cendrier et, tout en chantonnant, elle laissa paraître sa préoccupation : « Ce serait horrible, ce serait horrible… – Voilà ! dit Loujine en posant la boîte sur un petit guéridon turc à incrustations. – Il faudrait aussi un échiquier, dit-elle. Tu sais, j'aime mieux t'apprendre à jouer à « qui perd gagne », c'est plus

simple. – Non, aux échecs, dit Loujine, et il déplia l'échiquier de toile cirée. – Plaçons d'abord les pièces, dit sa tante en soupirant, les blanches ici, les noires là. Le roi et la reine l'un à côté de l'autre. Ça, ce sont les officiers. Ça, les chevaux. Et ceci, sur le côté, les canons. Maintenant… » Elle s'immobilisa soudain, tenant une pièce en l'air, et regarda du côté de la porte. « Attends, dit-elle, l'air inquiet. Je crois que j'ai oublié mon mouchoir dans la salle à manger. Je reviens tout de suite. » Elle entrouvrit la porte, mais revint aussitôt. « Tant pis, dit-elle en se rasseyant. Non, ne place pas les pièces sans moi : tu embrouillerais tout. Ceci s'appelle un pion. Maintenant, regarde comment on les fait bouger. Le cheval galope, naturellement. » Assis sur le tapis, son épaule frôlant le genou de sa tante, Loujine regardait sa main, parée d'un fin bracelet de platine, soulever et placer les figurines. « La reine est la plus mobile », dit-il avec satisfaction, et il rectifia du doigt la position de la pièce qui n'était pas tout à fait au milieu de la case. – Et maintenant, voilà comment ils prennent, expliquait sa tante, comme s'ils se poussaient, tu comprends ? Et les pions le font comme ceci : de côté. Lorsqu'on ne peut plus se fourrer nulle part, cela s'appelle « mat ». Tu dois, par conséquent, prendre mon roi, et moi le tien. Tu vois comme c'est long à expliquer. Si l'on jouait une autre fois, hein ? – Non, tout de suite », dit Loujine, et brusquement il lui baisa la main. « Ah ! mon chéri, dit-elle d'une voix traînante, qu'est-ce que c'est que ces gentillesses ? Tu es tout de même un bon petit. – Jouons, je t'en prie ! » dit Loujine. Il rampa sur ses genoux le long du tapis et se trouva devant le guéridon. Mais sa tante se leva si précipitamment qu'elle accrocha l'échiquier avec sa jupe et renversa quelques pièces. Loujine père se tenait sur le seuil.

« Va dans ta chambre », dit-il en jetant un regard rapide à son fils. Loujine, qu'on chassait pour la première fois de sa vie d'une pièce, resta à genoux sans bouger, comme saisi. « Tu m'entends ? » dit son père. Loujine rougit violemment et se mit à chercher sur le tapis les pièces tombées. « Plus vite que ça ! » dit son père d'une voix tonnante qu'on ne lui connaissait pas. Sa tante se mit à ranger les figurines dans le coffret, n'importe comment ; ses mains tremblaient ; un pion refusait obstinément d'entrer dans la boîte. « Allons, emporte tout ça, dit-elle, emporte-le

donc ! » Loujine enroula lentement l'échiquier de toile cirée et, le visage assombri par l'affront, prit la boîte. Il ne put fermer la porte derrière lui : ses deux mains étaient occupées. Son père avança vivement et la fit claquer si fort que Loujine laissa tomber l'échiquier, qui se déroula instantanément ; et il dut poser la boîte par terre et enrouler la toile de nouveau. Derrière la porte du bureau, il y eut d'abord un silence, puis on entendit le craquement d'un fauteuil sous une lourde charge et le murmure interrogateur et saccadé de sa tante. Loujine se dit avec dégoût que tout le monde à la maison était devenu fou aujourd'hui, et il s'en alla dans sa chambre. Là, il disposa aussitôt les pièces comme sa tante le lui avait montré et les regarda longuement, réfléchissant on ne savait trop à quoi ; puis il les rangea bien soigneusement dans le coffret. À dater de ce jour, les échecs demeurèrent chez lui et son père ne remarqua pas leur absence de sitôt. À dater de ce jour, un jouet séduisant et mystérieux dont il ne savait pas encore se servir s'installa dans sa chambre. À dater de ce jour, sa tante cessa de leur rendre visite.

Quelques jours plus tard, il y eut à son école, entre la première et la troisième leçon, une heure creuse : le professeur de géographie avait attrapé un refroidissement. Cinq minutes passèrent et, comme personne n'entrait, tous les élèves connurent un tel pressentiment de bonheur que, semblait-il, les cœurs auraient éclaté si la porte vitrée s'était ouverte, malgré tout, et que le géographe était entré dans la classe, au pas de course, selon son habitude. Seul Loujine n'en avait cure. Penché bien bas sur son pupitre, il taillait un crayon, essayant d'en rendre le bout aussi pointu qu'une aiguille. Le vacarme et l'excitation augmentaient. Ce bonheur semblait devoir se réaliser. Ils avaient eu parfois d'insupportables déceptions : au lieu d'un professeur malade, ils avaient vu arriver furtivement le féroce petit professeur de mathématiques qui, après avoir refermé la porte sans bruit, se mettait à choisir, avec un méchant sourire, des petits morceaux de craie dans la rainure du tableau noir. Mais, cette fois-ci, il s'écoula dix bonnes minutes et personne n'apparut. Le bruit augmentait. Quelqu'un, par excès de bonheur, fit claquer le couvercle de son pupitre. Aussitôt surgit, on ne savait d'où, le maître d'étude. « Silence ! fit-il, qu'il y ait un silence total ! Valentin Ivanovitch est malade. Occupez-

vous à quelque chose. Mais dans un silence total. » Il sortit. Par la fenêtre ouverte, on apercevait de gros nuages radieux, on entendait le bruit des gouttes qui tombaient du toit et le pépiement des moineaux. Heure bénie, heure délicieuse. Loujine se mit à tailler, avec indifférence, un autre crayon. Gromov racontait quelque chose d'une voix rauque, prononçant avec délectation des mots étranges et inconvenants. Pétrichtchev suppliait tout le monde de lui expliquer comment on sait que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits. Et soudain Loujine entendit distinctement derrière lui un bruit particulier, comme celui que feraient, en tombant, de petits bouts de bois ; et cela lui donna une impression de chaleur et fit battre son cœur nerveusement. Il se retourna avec précaution. Krebs et le seul garçon sage de la classe disposaient prestement de petites et légères figurines sur un minuscule échiquier, placé entre eux sur le banc. Les joueurs étaient assis de biais, dans une posture très peu confortable. Loujine, oubliant de tailler son crayon, s'approcha d'eux. Les joueurs ne le remarquèrent pas. Bien des années plus tard, le garçon sage, tâchant de se rappeler son condisciple, ne put jamais se souvenir de cette partie d'échecs fortuite, jouée pendant une heure creuse. Confondant les dates, il retirait du passé l'impression confuse qu'un jour, à l'école, Loujine avait gagné une partie, il ne savait plus contre qui. La mémoire lui démangeait, mais il ne parvenait pas à élucider la chose.

« La tour saute », dit Krebs. Loujine, observant la main du joueur, se dit, avec un bref frisson de panique, que sa tante ne lui avait pas nommé toutes les pièces. Mais la « tour » se trouva être le synonyme du « canon ». « Je ne l'avais pas remarqué, tout simplement, dit l'autre. – Que Dieu te pardonne, rejoue », dit Krebs.

Loujine les regardait jouer avec une envie exaspérée, un sentiment d'insatisfaction irritant, tâchant de comprendre où pouvaient bien se trouver les mélodies harmonieuses dont avait parlé le musicien ; il sentait vaguement qu'il comprenait le jeu en quelque sorte mieux que ses camarades, bien qu'il ne sût pas du tout comment il fallait jouer, pourquoi ceci était bon et cela mauvais, et comment il fallait s'y prendre pour se glisser, sans pertes, dans le camp du roi adverse. Il y avait un procédé qui

lui plut beaucoup par son ingénieuse simplicité : la pièce que Krebs avait appelée « la tour » et son roi sautèrent tout à coup l'un par-dessus l'autre. Il vit ensuite le roi noir sortir de derrière ses pions – dont l'un avait sauté comme une dent – et se mettre à cheminer, éperdu, çà et là. « Échec au roi ! dit Krebs, échec ! (Et le roi, comme si on l'avait piqué, se jetait vivement de côté.) Tu ne peux avancer ni ici, ni là. Échec au roi ! Je prends la reine. Échec ! » À ce moment, il se laissa lui-même souffler une pièce et exigea de rejouer. Au même instant, le monstre de la classe envoya à Loujine une chiquenaude sur la nuque et, de son autre main, renversa l'échiquier. Pour la seconde fois, Loujine constata combien instable était un jeu d'échecs.

Et le lendemain matin, étant encore au lit, il prit une décision inouïe. D'habitude, il se rendait à l'école en fiacre et – soit dit en passant – il étudiait avec soin le numéro de la voiture, en divisant celui-ci d'une façon spéciale, afin de le caser plus aisément dans sa mémoire et de l'en tirer en entier si besoin était. Mais ce jour-là, il n'arriva pas jusqu'à l'école et, en raison de son agitation, il ne retint pas le numéro du fiacre. Jetant autour de lui des regards craintifs, il descendit la rue Karavannaïa et, par des chemins détournés, en évitant les parages de l'école, il atteignit la rue Serguievskaïa. En route, il rencontra justement le professeur de géographie qui, crachant et se mouchant, se hâtait à grands pas vers l'école, sa serviette sous le bras. Loujine se détourna si brusquement qu'un objet mystérieux fit un bruit sourd dans son cartable. C'est seulement lorsque le professeur, telle une bourrasque aveugle, eut passé près de lui, que Loujine remarqua qu'il se trouvait devant la devanture d'un coiffeur et que trois têtes de femmes en cire, aux narines roses et aux cheveux frisés, le regardaient fixement. Il reprit haleine et marcha plus vite sur le trottoir mouillé, faisant inconsciemment en sorte que son talon portât à chaque coup sur le bord des dalles. Mais elles étaient toutes de longueurs différentes et cela gênait sa marche. Il descendit alors sur la chaussée pour éviter la tentation et marcha dans la boue, le long du trottoir. Il aperçut enfin la maison qu'il cherchait, avec sa couleur olive, ses vieillards nus et cambrés qui soutenaient le balcon et la grande porte aux vitres teintées. Obliquant sous la porte cochère, il passa devant une borne souillée par les pigeons et, après avoir précipitamment traversé la cour, où deux hommes,

les manches retroussées, lavaient une calèche étincelante, il monta l'escalier et sonna. « Madame dort encore, dit la femme de chambre en le regardant avec surprise. Tenez, attendez là. Je préviendrai Madame dans un moment. » L'air affairé, Loujine détacha son cartable de ses épaules et le posa près de lui, sur une table où il y avait un encrier en porcelaine, un sous-main bordé de perles et une photographie de son père qu'il ne connaissait pas (un doigt à la tempe et un livre dans l'autre main). Et, par désœuvrement, Loujine se mit à dénombrer les couleurs du tapis. Il n'était venu qu'une seule fois dans cette pièce lorsque, sur le conseil de son père, il avait, à Noël, apporté à sa tante une grande boîte de chocolats, dont il avait lui-même mangé la moitié, disposant ceux qui restaient de façon que cela ne se remarquât point. Sa tante, récemment encore, venait chez eux tous les jours, mais maintenant elle avait cessé de le faire, et il y avait quelque chose dans l'air, une interdiction impalpable, qui empêchait Loujine de poser des questions à ce sujet. Quand il eut compté neuf teintes différentes du tapis, Loujine porta son regard sur un paravent de soie où étaient brodés des cigognes et des joncs. Il était en train de se demander s'il n'y avait pas, de l'autre côté du paravent, de telles cigognes, lorsque sa tante apparut enfin, non peignée, dans une robe de chambre à ramages, aux manches pareilles à des ailes. « D'où viens-tu ? s'écria-t-elle. Et l'école ? Ah ! quel drôle de garçon ! »

Deux heures plus tard, Loujine se retrouva dans la rue. Son cartable, vide maintenant, était si léger qu'il sautillait sur ses omoplates. Il fallait, d'une façon ou d'une autre, passer le temps jusqu'à l'heure habituelle du retour. Il se traîna vers le jardin de Tauride, et, peu à peu, son cartable vide commença à l'agacer. D'abord ce qu'il avait laissé par précaution chez sa tante pouvait s'égarer ; en outre, cela aurait pu lui servir chez lui, pendant les soirées. Il décida d'agir autrement à l'avenir.

« Affaires de famille », répondit-il le lendemain au maître d'étude, qui demandait, sans trop insister, pourquoi il avait manqué l'école. Le jeudi, il quitta la classe plus tôt et manqua trois jours de suite, ce qu'il expliqua par un mal de gorge. Le mercredi suivant, il y eut récidive. Le samedi, il arriva en retard à la première leçon, bien qu'il fût parti de chez lui plus tôt que de coutume. Le dimanche, il stupéfia sa mère en lui annonçant une invitation

chez un camarade et fut absent cinq heures de suite. Le mercredi on libéra les élèves plus tôt. (C'était, à la fin d'avril, une de ces merveilleuses journées, bleues et poussiéreuses, où une immense paresse vous gagne à l'approche des vacances.) Cependant Loujine rentra bien plus tard que d'habitude. Après quoi il y eut toute une semaine d'absence – une enivrante et captivante semaine. Le maître d'étude téléphona pour savoir ce qui lui arrivait. Ce fut son père qui vint à l'appareil.

Lorsque, vers quatre heures, Loujine rentra à la maison, son père avait le visage gris et les yeux exorbités ; sa mère suffoquait, comme si elle avait perdu l'usage de la parole. Puis, tout en éclatant d'un rire étrange, elle se mit à pousser des glapissements. Après quelques instants d'embarras, son père, sans mot dire, entraîna Loujine dans son bureau et, les bras croisés sur la poitrine, lui demanda des explications. Loujine, son précieux et lourd cartable sous le bras, fixa le parquet tout en se demandant si sa tante était capable de le trahir. « Vas-tu enfin t'expliquer ? » répéta son père. (Elle était incapable de le trahir et, d'ailleurs, comment aurait-elle su qu'il s'était fait pincer ?) « Tu refuses de répondre ? » dit son père. (En outre, cela semblait amuser sa tante qu'il manquât l'école.) « Eh bien, écoute, dit le père, conciliant. Parlons en amis. » Loujine, continuant de regarder le parquet, s'assit avec un soupir sur le bras d'un fauteuil. « En amis, répéta le père, encore plus conciliant. Ainsi, j'apprends que tu as manqué l'école, à plusieurs reprises. J'aimerais savoir où tu es allé et ce que tu as fait. J'admets même, par exemple, que par ce beau temps on ait envie de se promener. – Oui, on a envie de se promener », dit avec indifférence Loujine qui commençait à s'ennuyer. Son père voulut savoir où Loujine était allé et de quand datait son besoin de promenade. Puis il lui rappela que tout homme a des devoirs ; devoirs de citoyen, devoirs de père de famille, devoirs de soldat et même d'écolier. Loujine bâilla. « Va dans ta chambre », dit son père, ayant perdu tout espoir, et, quand le fils fut sorti, il demeura longtemps au milieu de son cabinet, fixant la porte avec hébétude et frayeur. Sa femme, qui écoutait de la pièce voisine, entra, s'assit au bord du divan et éclata de nouveau en sanglots. « Il nous trompe, répétait-elle, comme tu me trompes, toi. Je suis entourée de mensonges. » Loujine père se contenta de hausser les épaules ; il songea combien la vie

était triste, combien il était difficile de faire son devoir, d'éviter des rencontres, de ne pas téléphoner, de ne pas aller là où l'on se sentait irrésistiblement attiré… et maintenant ces histoires avec son fils… ces bizarreries… cet entêtement… De la tristesse, rien que de la tristesse.

# IV

Dans l'ancien bureau de son grand-père où régnait toujours, même pendant les journées les plus chaudes, une humidité sépulcrale, bien que l'on ouvrît les fenêtres donnant sur un bois de sapin sombre et touffu, si enchevêtré qu'il était impossible de dire où commençait un arbre et où finissait l'autre – dans cette pièce inhabitée où un garçonnet de bronze tenant un violon était debout sur une table nue, il y avait une bibliothèque non fermée à clef qui contenait les gros volumes d'une défunte revue illustrée. Loujine feuilletait rapidement les volumes, cherchant la page où, entre les vers de Korinfski, surmontés d'une vignette en forme de lyre, et une rubrique de « Mélanges » (où il était question de marais mouvants, d'Américains originaux et de la longueur des intestins humains), était reproduit un échiquier. Aucune illustration ne pouvait retenir la main de Loujine qui feuilletait le volume : ni la célèbre chute du Niagara, ni les enfants hindous affamés (petits squelettes à gros ventre), ni l'attentat contre le roi d'Espagne. La vie défilait rapidement dans un bruit de papier froissé – et soudain s'arrêtait net devant le carré sacré avec ses problèmes, ses attaques et ses parties.

Au commencement des vacances, sa tante lui manqua beaucoup et surtout le vieillard qui, selon les fleurs qu'il apportait à la tante, sentait la violette ou le muguet. Le vieillard arrivait habituellement fort à propos : peu de minutes après que la tante, ayant consulté sa montre, eut quitté la maison. « Eh bien, disait le vieillard en enlevant le papier humide qui enveloppait son bouquet, nous allons l'attendre. » Et Loujine lui avançait un fauteuil près de la petite table où les échecs étaient déjà disposés. L'apparition du vieillard aux fleurs avait permis à Loujine de se tirer d'une situation assez embarrassante. Après avoir manqué l'école trois ou quatre fois, Loujine avait découvert l'inaptitude de sa tante au jeu d'échecs. Ses pièces s'emmêlaient en une masse informe d'où émergeait tout à coup un

roi sans défense et sans couverture. Mais le vieillard, lui, jouait divinement bien. Dès leur première rencontre – lorsque sa tante avait dit précipitamment, en enfilant ses gants : « À mon grand regret, je suis obligée de sortir, mais vous pouvez rester et jouer aux échecs avec mon neveu, merci pour ces magnifiques muguets », et que le vieillard s'était assis et avait dit en soupirant : « Il y a longtemps que je n'ai pas joué… eh bien, jeune homme, la main gauche ou la main droite ? » – dès cette première rencontre, Loujine (dont les oreilles, après quelques coups, étaient devenues brûlantes et qui ne pouvait plus avancer nulle part) avait eu l'impression de jouer à un jeu totalement différent de celui que sa tante lui avait appris. Une senteur exquise flottait autour de l'échiquier. Le vieillard appelait les chevaux des cavaliers et les officiers des fous ; et, après avoir joué un coup désastreux pour son adversaire, il annulait ce coup, puis, comme il eût démonté pour l'enfant le mécanisme d'un instrument précieux, il lui expliquait ce qu'il aurait dû faire pour éviter la défaite. Il gagna facilement les quinze premières parties, sans avoir réfléchi une seule minute ; pendant la seizième, il se mit brusquement à réfléchir et eut de la peine à la gagner. Mais le dernier jour, après avoir vu le vieillard arriver avec un véritable buisson de lilas que l'on ne savait où fourrer et sa tante filer dans sa chambre sur la pointe des pieds pour s'éclipser, sans doute par l'escalier de service, Loujine, au terme d'un combat prolongé et très éprouvant (durant lequel il avait découvert que le vieillard pouvait souffler bruyamment) avait eu une brusque illumination – et cette sorte de myopie de l'entendement, qui lui voilait d'un angoissant brouillard les perspectives du jeu d'échecs, s'était dissipée. « Eh bien, partie nulle », avait dit le vieillard. Comme on remue le levier d'une machine détraquée, il fit avancer plusieurs fois la reine, de-ci, de-là, et répéta : « Partie nulle. Échec perpétuel. » Loujine essaya, lui aussi, de faire fonctionner le levier, puis s'arrêta et, gonflant ses joues, demeura les yeux fixés sur l'échiquier. « Vous irez loin, dit le vieillard, si vous continuez ainsi, vous irez loin. De grands progrès. C'est la première fois que je vois cela… Vous irez très, très loin. »

Il lui expliqua aussi le système peu compliqué de la notation des coups, et Loujine, en jouant les parties publiées dans la revue, se découvrit

bientôt une faculté qu'il avait enviée, un jour qu'il en avait entendu parler à table par son père. Celui-ci avait déclaré à un invité qu'il ne concevait pas comment son beau-père pouvait percevoir tous les mouvements de la musique à la lecture d'une partition, en la déchiffrant simplement des yeux, souriant, fronçant les sourcils et parfois revenant en arrière, à la façon d'un lecteur qui veut vérifier le détail d'un roman : un nom propre, un millésime. « Ce doit être un grand plaisir, avait alors dit son père, de percevoir ainsi la musique à l'état pur ! » Loujine, maintenant, commençait à éprouver le même plaisir en parcourant des yeux les lettres et les chiffres qui figuraient les coups. Il apprit d'abord à rejouer les parties célèbres des tournois de jadis. Il glissait un regard rapide sur les signes indiqués, comme sur des notes de musique, et déplaçait sans bruit les pièces sur l'échiquier. Il arrivait qu'après quelque coup, accompagné d'un point d'exclamation ou d'interrogation, selon qu'il était bon ou mauvais, venaient des séries de coups placés entre parenthèses, car le coup initial se ramifiait tel un fleuve, et il fallait suivre chaque bras jusqu'à son aboutissement, avant de remonter au cours d'eau principal. Mais Loujine cessa bientôt de réaliser sur l'échiquier ces coups d'importance secondaire, dont le but était d'expliquer la raison d'une défaite ou d'une réussite : il parvenait à en deviner l'harmonie rien qu'en regardant la suite des signes. De même, il pouvait tout simplement lire une partie déjà jouée sans recourir pour cela à l'échiquier ; et c'était beaucoup plus commode que de manier les figurines, tout en écoutant si quelqu'un venait. Il est vrai qu'il fermait la porte à clef et ne l'ouvrait qu'à contrecœur, après que la poignée de cuivre se fut abaissée maintes et maintes fois. Et son père, qui venait voir ce que l'enfant faisait dans cette pièce inhabitée et humide, le trouvait renfrogné et inquiet, les oreilles brûlantes ; des volumes de la revue traînaient sur la table, et Loujine père était près de soupçonner que son fils y cherchait des images de femmes nues. « Pourquoi t'enfermes-tu ? demandait-il (et le petit Loujine, rentrant le cou dans les épaules, s'imaginait avec une terrifiante clarté son père regardant à l'instant sous le divan et y découvrant les échecs). L'air est tout à fait glacial ici. Et puis, qu'y a-t-il d'intéressant dans ces vieilles revues ? Viens plutôt voir s'il y a des bolets sous les sapins. »

Oui, il y avait des bolets, et comment ! Sur leur chapeau humide, rouge ou brun, étaient collées des aiguilles de sapin ; parfois, un brin d'herbe y laissait une longue trace fine ; le dessous en était poreux et un limaçon jaune y était souvent accroché ; et Loujine père, avant de mettre le bolet dans son panier, faisait tomber d'un coup de canif la terre et la mousse du gros pied tacheté de gris. Son fils le suivait à cinq ou six pas, les mains derrière le dos, comme un petit vieux ; et non seulement il ne cherchait pas de champignons, mais il refusait même de regarder ceux que son père déterrait avec un grognement de satisfaction. Parfois, au bout d'une allée, sa mère apparaissait, pâle et corpulente, dans sa triste robe blanche, qui lui seyait fort mal ; elle se hâtait vers eux, passant du soleil à l'ombre, et les feuilles mortes, qui ne disparaissent jamais des forêts nordiques, bruissaient sous ses souliers blancs aux talons hauts et un peu éculés. Et un jour, en juillet, elle trébucha sur les marches de la véranda, se tordit le pied et resta ensuite longtemps étendue – soit dans sa chambre à demi obscure, soit dans la véranda ; enveloppée d'un peignoir rose et le visage poudré, elle gardait près d'elle, sur un guéridon, un petit drageoir en argent plein de boules de gomme. Son pied ne tarda pas à guérir, mais elle resta allongée, comme si elle avait décidé que tel était son destin et que la vie ne lui avait pas réservé autre chose. Cet été fut extrêmement chaud, les moustiques ne laissaient pas de répit et, toute la journée, on entendait, venant de la rivière où elles se baignaient, des cris perçants de jeunes filles. Un matin, avant l'heure où les taons, telle une pommade noire odorante, commençaient à martyriser le cheval, Loujine père partit en ville pour toute la journée. « Mais il faut que je voie Silvestrov. Comment ne le comprends-tu pas ? » avait-il dit la veille, tandis que dans sa robe de chambre gris souris il arpentait la pièce. « Que tu es drôle, vraiment ! Puisqu'il s'agit de choses importantes ! Moi-même, j'aimerais mieux rester ici ! » Mais sa femme demeurait étendue, le visage enfoui dans l'oreiller, et son large dos sans défense était secoué de sanglots. Il partit néanmoins le lendemain matin, et son fils, qui était au jardin, vit passer le buste du cocher et le chapeau de son père au-dessus de la rangée dentelée de petits sapins qui séparaient le jardin de la route.

Ce jour-là, il s'ennuya ferme. Il avait étudié à fond toutes les parties publiées dans la vieille revue, en avait résolu tous les problèmes ; il ne lui restait plus qu'à jouer avec lui-même, mais cela se terminait d'une façon désespérante, par l'échange de toutes les pièces et une fade partie nulle. Il faisait une chaleur insupportable. Une ombre noire et triangulaire tombait de la véranda sur le sable violemment éclairé. L'allée était toute tachetée de soleil, et ces taches, si l'on plissait les yeux, prenaient l'aspect de cases régulières, noires et blanches. Sous le banc, l'ombre nette dessinait une grille. Les poteaux de pierre surmontés d'urnes et disposés aux quatre coins de la pelouse semblaient se menacer d'une extrémité à l'autre de chaque diagonale. Des hirondelles planaient, et leur vol rappelait le mouvement de ciseaux découpant prestement quelque chose. Ne sachant que faire de sa personne, l'enfant s'engagea dans un sentier qui longeait la rivière. Sur l'autre rive, d'où parvenaient des cris aigus et joyeux, on pouvait distinguer des corps nus. Le petit Loujine se cacha, le cœur battant, derrière un tronc d'arbre pour observer furtivement ces blanches apparitions. Un oiseau fila bruyamment à travers les branches et Loujine, effrayé, s'éloigna rapidement de la rivière. Il déjeuna seul avec l'intendante, une vieille femme taciturne, au visage jaune, et qui exhalait une légère odeur de café. Puis, vautré sur le divan du salon, il écouta en somnolant toute sorte de menus bruits : le cri d'un loriot dans le jardin, le vrombissement d'un bourdon entré par la fenêtre, le tintement de la vaisselle sur un plateau qu'on descendait de la chambre de sa mère ; tous ces bruits transparents s'incorporaient d'une façon étrange dans son demi-sommeil, se muaient en de brillants ramages enchevêtrés sur fond noir et, dans son effort pour les démêler, il finit par s'endormir. La femme de chambre, envoyée par sa mère, le réveilla… La chambre à coucher, noyée d'ombre, était triste ; sa mère l'attira à elle, mais il se raidit et résista avec tant d'obstination qu'elle dut le lâcher. « Eh bien, raconte-moi quelque chose », dit-elle à mi-voix. Il haussa les épaules en grattant son genou du doigt. « Tu ne veux rien me raconter ? » demanda-t-elle en baissant encore la voix. Il jeta un regard sur la table de chevet, prit une boule de gomme et se mit à la sucer, puis il en prit une autre, une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que sa bouche fût remplie de boules sucrées qui

s'entrechoquaient sourdement. « Prends-en encore, prends tout ce que tu voudras, murmura-t-elle et, après avoir dégagé son bras, elle essaya de lui caresser les cheveux. Tu n'es pas du tout hâlé, cette année, dit-elle au bout d'un instant. Ou bien je ne vois pas, tout simplement ; la lumière est si faible ici, tout est bleu. Lève les jalousies, s'il te plaît ; ou plutôt, non ! Attends, reste encore… Plus tard. » Ayant fini de sucer les boules de gomme, il demanda la permission de partir. Elle s'enquit de ce qu'il allait faire et s'il voulait aller chercher son père à la gare, au train de sept heures. « Laissez-moi partir, dit-il, ici, ça sent les médicaments. »

Il essaya de se laisser glisser sur la rampe de l'escalier, comme d'autres le faisaient à l'école et comme lui-même ne le faisait jamais ; mais les marches étaient trop hautes. Puis il chercha des revues sous l'escalier, dans une armoire qu'il n'avait pas encore explorée à fond. Il découvrit un numéro, y trouva la rubrique du jeu de dames (de stupides et gauches rondelles sur un damier), mais d'échecs point. Un herbier plein d'edelweiss desséchés et de feuilles pourpres lui tombait à chaque instant sous la main ; il était annoté à l'encre violette et, dans cette fine écriture d'enfant, il eut peine à reconnaître, tant elle lui ressemblait peu, l'écriture actuelle de sa mère : « Davos, 1885 » ; « Gatchina, 1886 ». Assis à croupetons, au milieu des livres éparpillés, il se mit à arracher avec colère les fleurs et les feuilles, et la poussière extrêmement fine le fit éternuer. Puis l'ombre s'épaissit sous l'escalier, au point que les pages de la revue qu'il avait recommencée à feuilleter s'estompèrent dans la grisaille, et parfois il prenait une petite gravure trompeuse pour un diagramme d'échecs. Il fourra les livres dans l'armoire, n'importe comment, et se traîna dans le salon, se disant avec indifférence qu'il était sans doute plus de sept heures puisque le majordome venait d'allumer les lampes à pétrole. Sa mère, en peignoir mauve, descendait lourdement l'escalier, elle avait l'air effrayé et, tout en s'appuyant sur sa canne, se tenait à la rampe. « Je ne comprends pas pourquoi ton père n'est pas encore rentré », dit-elle. Et, s'avançant avec peine, elle sortit dans la véranda et se mit à scruter la route entre les troncs de sapins, touchés çà et là d'un vif rougeoiement.

Il ne rentra que vers dix heures ; on apprit qu'il avait raté le train, il avait eu beaucoup à faire, il avait dîné avec son éditeur – non, non, pas de

potage ! Il parlait et riait très fort, mangeait bruyamment – et soudain Loujine sentit que son père ne cessait de le regarder, comme si sa présence lui causait un grand étonnement. Le thé du soir fut immédiatement servi après le dîner ; sa mère était accoudée à la table et regardait une assiette de framboises sans mot dire, en plissant les paupières, et, plus son père paraissait gai, plus sa mère clignait des yeux. À la fin, elle se leva et sortit doucement ; et il sembla à Loujine que tout cela était déjà arrivé précédemment. Il resta seul avec son père dans la véranda et il n'osait pas lever la tête, sentant toujours sur lui ce regard fixe et étrange.

« À quoi vous êtes-vous occupé aujourd'hui ? demanda subitement son père, qu'avez-vous fait ? – Rien, répondit Loujine. – Et que comptez-vous faire maintenant ? continua Loujine père sur le même ton de plaisanterie forcée, en vouvoyant son fils comme celui-ci le faisait avec lui. Avez-vous l'intention de vous coucher ou voulez-vous rester encore un moment avec moi ? » Loujine écrasa un moustique et, risquant un œil, regarda son père par en dessous et de biais. Une miette était restée accrochée à la barbe de son père, dont les yeux brillaient d'un éclat désagréablement moqueur. « Tu ne sais pas ? dit-il (et la miette retomba), nous pourrions jouer à quelque chose. Veux-tu, par exemple, que je t'apprenne à jouer aux échecs ? »

Voyant les joues de son fils se colorer lentement, il eut pitié de lui et se hâta d'ajouter : « On peut aussi jouer au nain jaune ; il y a des cartes dans le tiroir. – Mais nous n'avons pas d'échecs, dit Loujine d'une voix rauque, et il regarda à nouveau son père avec circonspection. – Les bons échecs sont restés à Pétersbourg, répondit tranquillement son père, mais il me semble qu'il y en a de vieux au grenier. Allons voir. »

En effet, à la lumière de la lampe que son père tenait très haut, Loujine trouva un échiquier dans une caisse, parmi toute sorte de vieilleries et, de nouveau, il eut l'impression d'avoir déjà vu tout cela : cette caisse ouverte avec un clou qui sortait sur le côté, et les livres couverts d'une poussière duveteuse, et l'échiquier de bois fendu au milieu. Ils retrouvèrent aussi une boîte à couvercle coulissant : elle contenait de fluettes pièces d'échecs. Et, tandis qu'il faisait ces recherches, puis descendait le jeu d'échecs dans la véranda, Loujine ne cessait de se demander si son père avait parlé

d'échecs par hasard ou s'il avait remarqué quelque chose – et l'explication la plus simple ne lui venait pas à l'esprit, comme, parfois, en cherchant la solution d'un problème d'échecs, on découvre que le coup qui en constitue la clef est celui-là même qui paraissait interdit, impossible, le seul qui fût naturellement exclu.

Et maintenant que l'échiquier se trouvait posé entre la lampe et un bol de lait caillé sur la table éclairée, tandis que son père dont le visage avait perdu toute expression moqueuse essuyait l'échiquier avec un journal, Loujine, oubliant sa peur, oubliant son secret, ressentit soudain un émoi orgueilleux à la pensée qu'il pouvait, s'il voulait, révéler son art. Son père se mit à disposer les figurines. Un inepte petit objet violet en forme de bouteille remplaçait un pion ; une pièce de jeu de dames figurait la tour ; les cavaliers n'avaient pas de tête et la seule tête qu'on eût trouvée (après avoir vidé la boîte où il y avait, entre autres, un petit dé et un jeton rouge) ne s'adaptait à aucun des cavaliers. Lorsque tout fut mis en place, Loujine se décida enfin et murmura : « Je sais déjà jouer un peu. – Qui donc t'a appris ? demanda son père sans lever la tête. – C'est à l'école, dit Loujine, des élèves qui savaient jouer. – Ah ! C'est parfait, dit son père. Eh bien, commençons… »

Lui-même jouait aux échecs depuis sa jeunesse, mais de loin en loin, sans entrain, avec des joueurs d'occasion. Il avait joué jadis à bord d'un bateau, sur la Volga, ou à l'étranger, au sanatorium où se mourait son frère ; il jouait à la campagne avec le médecin du village, homme peu sociable qui, périodiquement, cessait de fréquenter les Loujine ; et toutes ces parties fortuites, pleines d'erreurs et de stériles hésitations, n'étaient pour lui qu'un vulgaire délassement ou tout simplement un moyen poli de garder le silence lorsqu'il était en compagnie de quelqu'un avec qui il était difficile d'entretenir une conversation : c'étaient de brèves et simples parties que ne passionnaient ni l'amour-propre ni l'inspiration, et il les entamait toujours de la même manière sans faire grande attention aux coups de son adversaire. Beau joueur quand il perdait, il était, en son for intérieur, persuadé de jouer assez bien, et s'il perdait, ce n'était, croyait-il, qu'en raison de sa distraction, de sa bonhomie, de son désir d'animer le jeu par des attaques hardies ; il était sûr qu'en s'appliquant il pourrait, sans

recourir aux théories, trouver la parade à n'importe quel gambit du manuel d'échecs. Il fut tellement stupéfié par la passion que son fils avait contractée pour ce jeu, elle lui parut à la fois si inattendue et si inéluctable, si fatale – il était si étrange et si effrayant d'être assis dans cette véranda violemment éclairée, par une sombre nuit d'été, en face de ce garçonnet, dont le front tendu, dès l'instant qu'il se penchait sur les pièces, semblait grandir et se gonfler –, tout cela était si étrange et si effrayant qu'il était incapable de concentrer sa pensée sur le jeu et que, tout en faisant semblant de réfléchir, soit il se remémorait confusément son illicite journée pétersbourgeoise, cette journée dont il avait gardé un sentiment de honte qu'il préférait ne pas approfondir, soit il observait la façon dont son fils, d'un geste léger et nonchalant, déplaçait une pièce. Au bout de quelques minutes, son fils lui dit : « Si vous jouez comme ceci, vous êtes mat, et si vous jouez comme cela, votre reine est perdue », et Loujine père, troublé, reprit son coup et se mit à réfléchir, penchant la tête à droite et à gauche, allongeant lentement les doigts vers sa reine et les retirant prestement, comme s'il se fût brûlé, tandis que son fils rangeait calmement dans la boîte, avec un soin qui ne lui était pas habituel, les pièces gagnées. Enfin Loujine père risqua un coup et aussitôt commença l'effondrement de ses positions. Il éclata alors d'un rire forcé et renversa son roi. Il perdit ainsi trois parties de suite et sentit que le résultat eût été le même s'il en avait joué dix, et cependant il ne pouvait pas s'arrêter. Tout au début de la quatrième partie, le fils remit en place une pièce que le père venait d'avancer et, hochant la tête, il déclara d'une voix assurée et qui n'avait plus rien d'enfantin : « C'est la réponse la plus mauvaise. Tchigorine conseille de prendre le pion. » Et, lorsque Loujine père eut perdu également cette partie avec une rapidité inconcevable et déconcertante, il se remit à rire et, d'une main tremblante, se versa du lait dans un verre à facettes où tournoyait un pédoncule de framboise qui venait de remonter à la surface et refusait de se laisser attraper. Le fils rangea l'échiquier et la boîte et, après avoir grommelé « bonne nuit » d'un ton indifférent, il sortit en refermant doucement la porte.

« Eh bien, se dit Loujine père, en s'essuyant le bout des doigts avec son mouchoir, c'était à prévoir. Ce n'est pas pour s'amuser qu'il joue aux

échecs : il célèbre un culte. »

Un papillon de nuit aux petits yeux brûlants, tout velu et ventru, se cogna contre la lampe et tomba sur la table. Un souffle passa sur le jardin avec un bruissement léger. Dans le salon, la pendule se mit à jouer doucement une ariette et minuit sonna.

« Des bêtises, se dit-il, des billevesées ! Beaucoup de gamins jouent très bien aux échecs. Cette histoire m'aura tout simplement ébranlé les nerfs. Ce n'est pas bien. Elle a eu tort de l'encourager. Enfin, tant pis… »

Il songea avec un sentiment d'angoisse que tout à l'heure il faudrait mentir, convaincre, apaiser et cependant il se faisait déjà tard…

« J'ai sommeil », se dit-il, mais il ne bougea pas de son fauteuil.

Le lendemain, de bon matin, le petit Loujine enterra la boîte d'échecs de son père dans le coin le plus obscur et le plus moussu d'un bosquet touffu, derrière le jardin : il se dit que c'était la façon la plus simple d'éviter toute complication, puisque, par bonheur, il y avait maintenant un autre jeu dont on pouvait se servir ouvertement. Son père, incapable de maîtriser sa curiosité, se rendit chez ce docteur maussade qui jouait aux échecs beaucoup mieux que lui-même, et le soir, après le dîner, tout souriant et se frottant les mains, tâchant de se dissimuler à lui-même qu'il accomplissait une mauvaise action (sans savoir laquelle), il installa son fils et le docteur dans la véranda, devant la table de rotin, où, après s'être excusé de la figurine violette, il disposa lui-même les pièces ; et, assis à leur côté, il se mit à suivre le jeu avec avidité. Le docteur réfléchissait longtemps avant chaque coup, fronçait ses épais sourcils tout hérissés et écrasait de son poing velu son gros nez charnu ; parfois il se rejetait en arrière, comme s'il y voyait mieux de loin, écarquillait les yeux, puis se penchait lourdement sur l'échiquier, les mains sur les genoux. Il perdit la partie et émit un grognement si sonore que le fauteuil de rotin en craqua. « Mais non, mais non ! s'écria Loujine père, vous pouvez jouer comme ceci et tout sera sauvé ; votre position est meilleure que la sienne. – Mais je suis en échec ! » dit le docteur de sa voix de basse, et il se mit à replacer les pièces. Et lorsque Loujine père alla le reconduire à travers le jardin obscur jusqu'au sentier, bordé de vers luisants, qui descendait au pont, il entendit les paroles qu'il avait passionnément souhaité entendre jadis ; mais

maintenant elles lui firent une impression pénible – il aurait mieux aimé ne pas les entendre.

Le docteur se mit à venir tous les soirs et, comme il jouait réellement très bien, il éprouvait jusque dans ses continuelles défaites une immense satisfaction. Il apporta un manuel d'échecs à Loujine tout en lui conseillant de ne pas trop s'emballer, de ne pas se fatiguer et de le lire en plein air. Il parla des grands maîtres qu'il avait eu l'occasion de voir, d'un tournoi récent et aussi de l'histoire des échecs, notamment d'un rajah extraordinaire et du grand Philidor qui s'y connaissait également en musique. Parfois il apportait avec un sourire bourru ce qu'il appelait une « gâterie » : un problème astucieux, découpé dans quelque revue. Loujine, au prix de grands efforts, finissait par en trouver la solution, et, avec une expression extraordinaire et un éclair de bonheur dans les yeux, il s'écriait en grasseyant : « Quelle merveille ! Quelle merveille ! » Mais il ne se laissait pas absorber par l'élaboration de problèmes, sentant confusément qu'il y perdrait inutilement la force agressive, impérieuse et souveraine qui s'éveillait en lui, quand le docteur, à petits coups de son doigt velu, faisait reculer son roi de plus en plus loin et que, hochant la tête et le regard rivé à l'échiquier, il finissait par s'immobiliser, tandis que Loujine père, toujours présent, toujours à l'affût d'un miracle – la défaite de son fils – était à la fois heureux et effrayé de voir l'enfant remporter la victoire et souffrait de ce mélange de sentiments complexes : il s'emparait alors d'un cavalier ou d'une tour, affirmait que tout n'était pas encore perdu et, parfois, jouait jusqu'au bout la partie désespérée.

C'est ainsi que tout avait commencé. Entre ces soirées dans la véranda et le jour où la photographie de Loujine parut dans une revue de la capitale, il semblait que rien n'avait eu lieu : ni automne à la campagne, ni bruine sur les asters, ni retour à la ville, ni rentrée scolaire. La photographie parut un jour d'octobre, peu de temps après sa première et inoubliable performance au Club d'échecs. Et tout ce qui se plaçait entre cette photographie et le retour à Pétersbourg – deux mois s'étaient écoulés cependant – était si confus, si embrouillé que Loujine, se remémorant plus tard cette époque, ne put jamais dire exactement quand avait eu lieu, par exemple, telle soirée à l'école, au cours de laquelle, assis dans un coin, il

avait, en douceur et presque à l'insu de ses camarades, battu son professeur de géographie, amateur réputé ; ni quand était venu dîner chez eux, à l'invitation de son père, un juif aux cheveux blancs, champion génial et vieillissant du jeu d'échecs, qui avait remporté jadis des victoires éclatantes dans toutes les villes du monde et qui maintenant vivait pauvre et oisif, cardiaque et à demi aveugle, ayant perdu à tout jamais le feu sacré, le mordant, le bonheur… Un seul souvenir demeurait intact dans la mémoire de Loujine : la crainte qu'à l'école on ne fût informé de son talent et qu'on ne s'en moquât cruellement. C'est ainsi que, plus tard, armé de ce souvenir infaillible, il en conclut qu'après la partie gagnée à la soirée de l'école il n'y était sans doute plus retourné – car, se souvenant du martyre de son enfance, il ne pouvait s'imaginer la sensation horrible qu'il eût éprouvée le lendemain matin si, à son entrée en classe, il avait senti tous ces regards avertis et curieux fixés sur lui. Il se souvenait aussi qu'après la publication de sa photographie il avait refusé de retourner à l'école, mais il lui était impossible de dénouer dans sa mémoire le lien qui rattachait la soirée à la photographie, de rétablir la chronologie des faits. Ce fut son père qui lui apporta la revue avec la photo prise l'année précédente à la campagne : un tronc d'arbre dans le jardin, le petit Loujine devant l'arbre, une dentelle de feuillage sur son front, l'expression morose du visage légèrement penché et cette petite culotte blanche trop étroite qui se déboutonnait toujours sur le devant. Loujine ne manifesta pas la joie à laquelle s'attendait son père – cependant il connut une satisfaction secrète : cette photo signifiait la fin de l'école. On le supplia pendant toute une semaine ; sa mère, bien entendu, pleura ; son père menaça de lui enlever son nouveau jeu d'échecs (d'énormes pièces sur un échiquier de maroquin). Mais soudain les choses s'arrangèrent tout naturellement : Loujine s'enfuit de la maison en pardessus léger, car après un premier essai de fugue on avait caché son manteau d'hiver, et, ne sachant où aller (une neige piquante tombait et s'amassait sur les corniches, d'où le vent la chassait pour recommencer ainsi sans cesse cette menue tempête), il se traîna jusqu'à la maison de sa tante qu'il n'avait pas revue depuis le printemps. Il la rencontra sur le seuil. Elle portait un chapeau noir et tenait à la main des fleurs enveloppées dans du papier : elle allait à un

enterrement. « Ton vieux partenaire est mort, dit-elle, viens avec moi. » L'impossibilité de rester au chaud, la neige qui tombait, les larmes sentimentales qui, sous la voilette, brillaient dans les yeux de sa tante, tout cela le mit en colère ; il se détourna brusquement et repartit ; et, après avoir marché pendant une heure, il rentra chez lui. Il ne se souvenait pas de ce retour et, chose curieuse, tout cela s'était peut-être passé autrement, la mémoire y avait plus tard ajouté du sien, empruntant les détails au délire de Loujine, délire qui avait duré toute une semaine ; et comme l'enfant était très faible et nerveux, les médecins pensèrent qu'il n'en réchapperait pas. Il avait déjà été malade plus d'une fois et lorsqu'il reconstituait le souvenir de cette maladie précise, il se rappelait involontairement d'autres cas, fréquents dans son enfance. Il se revoyait avec une netteté particulière au temps où, tout petit et voué aux jeux solitaires, il s'enveloppait dans un plaid tigré pour figurer un roi – il préférait ce rôle à tous les autres parce que le manteau royal l'empêchait de frissonner et qu'il voulait retarder le plus possible le moment inévitable où on lui toucherait le front, où l'on prendrait sa température et où on l'enverrait précipitamment au lit. Cependant il n'avait jamais rien connu de comparable à ce « mal d'échecs » dont il avait été atteint en ce mois d'octobre. Le juif chenu qui avait battu Tchigorine ; le vieillard mort entouré de fleurs ; son père lui apportant la revue avec un sourire gai et malicieux ; son professeur de géographie stupéfait d'être mat, et la salle du Club d'échecs où, dans la fumée de tabac, de jeunes inconnus se pressaient autour de lui, et le visage glabre du musicien qui tenait, Dieu sait pourquoi, le récepteur du téléphone comme un violon coincé entre sa joue et son épaule – tout cela s'amalgamait dans son délire et prenait la forme d'une monstrueuse partie jouée sur un échiquier fantomatique et vacillant, qui s'élargissait sans fin.

Après sa guérison, on l'emmena, amaigri et grandi, faire un séjour à l'étranger, d'abord sur l'Adriatique où il demeurait au jardin, étendu au soleil et jouant mentalement des parties d'échecs, chose qu'il était impossible de lui interdire ; puis dans une ville d'eaux allemande, où son père se promenait avec lui dans des sentiers bordés d'ingénieuses balustrades en hêtre. Lorsqu'il revint, seize ans plus tard, dans cette même

ville d'eaux, il y reconnut, devant l'hôtel agrandi et embelli, les nains barbus en terre cuite qui peuplaient les plates-bandes bordées de gravier coloré et, dans le bois sombre et humide qui couronnait la colline, peintes à l'huile au tronc des hêtres ou sur le rocher du carrefour, les raies indicatrices de direction, de couleur différente pour que le promeneur attardé ne pût s'y égarer. On vendait dans des boutiques, à proximité de la source, les mêmes presse-papiers avec, sous le verre convexe, des vues bleu émeraude, qu'animait le miroitement de la nacre, et il semblait à Loujine que c'était le même orchestre qui, sur l'estrade du jardin, jouait un pot-pourri d'opéras. Les érables projetaient une ombre nette sur les petites tables, autour desquelles les gens étaient assis, buvant du café et mangeant des tranches triangulaires de tartes aux pommes agrémentées de crème fraîche.

« Voyez-vous ces fenêtres ? dit-il en désignant de sa canne une aile de l'hôtel. C'est ici qu'à cette époque eut lieu un petit tournoi. Parmi les joueurs, il y avait des Allemands de première force. J'avais alors quatorze ans. J'ai remporté le troisième prix, oui, le troisième prix. »

Il posa de nouveau ses mains sur sa grosse canne du geste mélancolique qu'il avait maintenant et qui rappelait un peu celui d'un vieillard et il baissa la tête comme s'il écoutait la musique.

« Comment ? Mettre mon chapeau ? Vous dites que le soleil est trop fort ? Non, je ne le sens pas. Mais non, laissez, pour quoi faire ? Nous sommes à l'ombre. » Il prit néanmoins son chapeau de paille qu'une main lui tendait par-dessus la table et se mit à en tambouriner le fond, où il y avait, sur le nom du chapelier, une large tache sombre, puis s'en coiffa avec un sourire de biais. Oui, de biais : sa joue droite se relevait un peu et, du même côté, sa lèvre découvrait de mauvaises dents jaunies par le tabac : c'était sa seule manière de sourire. On n'aurait pas cru qu'il avait à peine dépassé la trentaine : des ailes de son nez descendaient deux profonds sillons creusés dans la chair flasque ; ses épaules s'affaissaient, tout son corps accusait une pesanteur maladive et lorsqu'il se mit brusquement debout, levant le coude pour se protéger d'une guêpe, on put voir qu'il était assez massif. Rien, chez le petit Loujine, n'avait laissé prévoir cette corpulence malsaine, indice d'un manque d'activité. « Mais qu'est-ce

qu'elle me veut ? » s'écria-t-il d'une petite voix pleurnicharde, en levant plus haut le coude et en cherchant son mouchoir de son autre main. La guêpe s'envola, après avoir décrit un dernier cercle, et Loujine la suivit longtemps du regard, en secouant machinalement son mouchoir ; puis il s'assura de l'équilibre de sa chaise de fer sur le gravier, ramassa sa canne et se rassit, en soufflant péniblement.

« Pourquoi riez-vous ? Ce sont des insectes très désagréables que ces guêpes. » Il fronça les sourcils en regardant la table. Il y avait là, à côté de son porte-cigarettes, un sac de dame en soie noire et de forme arrondie. Il l'attira distraitement à lui et en fit jouer le fermoir.

« Il ferme mal, dit-il sans lever les yeux, un de ces jours vous allez tout perdre. »

Il soupira, repoussa le sac et ajouta sur le même ton : « Oui, des joueurs allemands très sérieux. Et puis un Autrichien. Mon défunt papa n'a pas eu de chance. Il croyait qu'ici on ne s'intéressait pas spécialement aux échecs – et voilà que nous sommes tombés au beau milieu d'un tournoi. »

On avait reconstruit les bâtiments et l'aile de la maison avait changé d'aspect. Son père et lui logeaient, tenez, là-bas, au premier. Il avait été décidé qu'on resterait ici jusqu'à l'automne et que l'on retournerait ensuite en Russie – et le fantôme de l'école, dont son père n'avait plus osé parler depuis deux ans, avait à nouveau surgi devant Loujine. Quant à sa mère, elle était rentrée bien plus tôt, au début de l'été. Elle répétait qu'elle s'ennuyait follement de la campagne russe, et l'accent mélancolique qu'elle avait en prononçant le mot « follement », l'étirant et s'attardant sur sa consonne redoublée, était presque l'unique intonation que le fils eût retenue de sa mère. Cependant elle partit à contrecœur, se demandant toujours si elle devait s'en aller ou rester. Depuis longtemps déjà elle sentait son fils lui échapper et lui devenir étranger, comme s'il l'eût quittée pour une destination inconnue, et d'ailleurs ce n'était pas cet adolescent, ce joueur d'échecs prodigieux, dont parlaient déjà les journaux, qu'elle aimait, mais le petit enfant au corps chaud, le petit enfant insupportable qui, à la moindre contrariété, se jetait par terre à plat ventre et hurlait en trépignant. Et tout lui paraissait si triste et si vain : le lilas malingre qui poussait dans cette gare, et qui n'avait rien de russe, les petites lampes en

forme de tulipes qui éclairaient le wagon-lit du Nord-Express, et ces palpitations, ces étouffements – peut-être était-ce une angine de poitrine ou tout simplement les nerfs, comme disait son mari. Lorsqu'elle fut partie, elle n'écrivit pas, et Loujine père retrouva son entrain, déménagea et s'installa dans une plus petite chambre ; plus tard, en juillet, revenant un soir d'un autre hôtel (où habitait un de ces hommes âgés et graves qui jouaient avec lui et lui tenaient lieu de camarades), le petit Loujine aperçut par hasard sur un coteau, dans la lueur du couchant, son père en compagnie d'une dame. Et comme cette dame était, sans erreur possible, sa tante aux cheveux roux, de Pétersbourg, Loujine en fut étonné et éprouva, sans savoir pourquoi, un sentiment de honte ; et il n'en parla pas à son père. Quelques jours plus tard, de bon matin, il entendit son père qui, du couloir, se hâtait vers sa chambre et qui, lui sembla-t-il, riait tout haut. La porte s'ouvrit en coup de vent et son père entra, tenant à bout de bras, comme s'il voulait l'écarter de lui, un papier, un télégramme. Des larmes coulaient le long de ses joues et de son nez, son visage en était comme aspergé, et il répétait, suffoqué par les sanglots : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Ils se sont trompés, c'est une erreur » – et il continuait d'écarter loin de lui le papier.

# V

Il joua à Pétersbourg, à Moscou, à Nijni, à Kiev, à Odessa. Un certain Valentinov, mi-précepteur, mi-manager, avait surgi dans sa vie. Son père, qui portait un brassard noir depuis son veuvage, disait aux journalistes provinciaux qu'il n'aurait jamais étudié son pays natal aussi consciencieusement si son fils n'avait été un enfant prodige.

Celui-ci affronta, dans les tournois, les meilleurs joueurs d'échecs russes. Il jouait à l'aveugle, parfois seul contre vingt amateurs. Bien des années plus tard, Loujine père, à l'époque où chacun de ses feuilletons publié dans un journal d'émigrés lui semblait être son chant du cygne – et Dieu sait combien il y en avait eu, de ces chants du cygne, pleins de lyrisme et de coquilles ! – eut l'idée d'écrire l'histoire d'un petit joueur d'échecs que son père (un père adoptif dans le récit projeté) accompagnait de ville en ville. Il commença ce livre en l'année vingt-huit, un soir, au retour d'une réunion d'écrivains russes émigrés qui n'avait pas eu lieu. L'idée de ce récit lui était venue, inopinée et lumineuse, pendant qu'il attendait ses confrères, seul dans le cabinet particulier d'un café berlinois. Arrivé à l'heure exacte, selon son habitude, il s'étonna qu'on n'eût pas encore mis les petites tables bout à bout, ordonna au garçon de le faire immédiatement et commanda du thé avec un verre de cognac. La petite pièce était bien tenue, brillamment éclairée, et il y avait au mur une nature morte : d'appétissantes pêches disposées autour d'une pastèque coupée en tranches. Une nappe propre, adroitement lancée, vint se poser sur les tables rapprochées. Il jeta un morceau de sucre dans son thé et, tout en chauffant ses mains exsangues et toujours glacées contre le verre, il regardait les bulles d'air remonter à la surface. À côté, dans la salle commune, un violon et un piano jouaient un air de *La Traviata,* et la musique douceâtre, le cognac, la vue de la nappe blanche plongèrent le vieux Loujine dans une mélancolie si douce qu'il n'osait pas bouger et

demeurait là, immobile, le coude sur la table, un doigt à la tempe – vieillard noueux, aux yeux bordés de rouge, vêtu d'un gilet tricoté et d'un veston marron. La musique continuait à jouer, la pièce déserte était inondée de lumière, la plaie de la pastèque rougeoyait – mais personne ne venait pour la réunion. Le vieux Loujine regarda sa montre à plusieurs reprises, mais bientôt, sous l'effet amollissant de la musique et du thé, il oublia l'heure et se mit à rêvasser à ceci, à cela, à la machine à écrire qu'il avait achetée d'occasion, au Théâtre Marie, à son fils qui ne venait que rarement à Berlin. Et brusquement il s'avisa qu'il était là depuis une heure, que la nappe était toujours aussi vide, aussi blanche… Et dans ce vide lumineux, qui lui parut mystique, assis à une table préparée pour une réunion qui n'avait pas eu lieu, il décida subitement que l'inspiration, qui l'avait abandonné depuis longtemps, venait maintenant le visiter.

« Il est temps, se dit-il, de dresser un bilan », et il embrassa du regard la pièce vide, la nappe, le papier bleu dont étaient tapissés les murs, la nature morte – ainsi qu'on examine une chambre où est né un homme célèbre. Et il lui sembla que le thème, dont il caressait depuis longtemps le projet, venait de prendre corps à ce moment précis, et mentalement il invita son futur biographe (qui, chose paradoxale, devenait toujours plus fantomatique, toujours plus lointain à mesure que le temps devait hâter leur rencontre) à examiner avec attention cette salle où le hasard l'avait conduit et où était né le roman *Le gambit.* Il avala d'une gorgée le reste de son thé, remit son pardessus et son chapeau, apprit du garçon que l'on était mardi et non mercredi, et sourit, en constatant sans déplaisir sa distraction ; rentré chez lui, il retira aussitôt le couvercle noir et métallique de sa machine à écrire.

Il y avait un souvenir qui, légèrement retouché par son imagination d'écrivain, se dressait devant lui avec une netteté particulière : dans une salle illuminée, deux rangées de petites tables et, sur ces tables, des échiquiers. Assis à chaque table, un homme et, derrière celui-ci, un groupe de spectateurs, debout, le cou tendu. Puis un garçonnet, vêtu, comme le Tsarévitch, d'un élégant costume marin blanc, passe rapidement entre les tables, sans regarder personne, s'arrête devant chaque échiquier, joue vivement un coup ou réfléchit un instant en inclinant sa tête d'un blond

doré. Scène incompréhensible pour un observateur non prévenu : des gens âgés, vêtus de noir, sont assis, l'air sombre, devant des planchettes chargées de figurines bizarres, tandis qu'un frêle et élégant garçonnet, survenant Dieu sait pourquoi, passe doucement dans un silence étrange et tendu, d'une table à l'autre, seul à se mouvoir parmi ces personnages figés…

L'écrivain Loujine ne remarqua pas la forme stylisée qu'il donnait à son souvenir ni qu'il avait prêté à son fils les traits d'un musicien prodige plutôt que ceux d'un petit joueur d'échecs : quelque chose de morbide et d'angélique, un regard voilé d'une étrange langueur, des cheveux bouclés et une pâleur diaphane. Mais une difficulté surgit aussitôt : cette image de son fils, exempte de tout mélange, supérieurement délicate, il fallait l'entourer d'une certaine ambiance. Il avait décidé d'emblée qu'il ne permettrait pas à cet enfant de grandir et de devenir cet homme morose qui, de temps en temps, venait le voir à Berlin, répondait par monosyllabes à ses questions, restait là, les yeux mi-clos et, en partant, laissait sur le rebord de la fenêtre quelques billets dans une enveloppe.

« Il mourra jeune, annonça-t-il à haute voix, en marchant nerveusement dans sa chambre, autour de sa machine à écrire qui l'observait de tous les reflets de ses touches. Oui, il mourra jeune, sa mort sera inévitable et très émouvante. Il mourra dans son lit en jouant sa dernière partie d'échecs. » Cette idée lui plut tellement qu'il regretta de ne pouvoir commencer son récit par la fin. Et pourquoi pas, après tout ? On pouvait toujours essayer… Il tenta d'obliger sa pensée à faire marche arrière, de la conduire de cette mort touchante et si nette à la naissance nébuleuse du héros, mais soudain il se ravisa et, installé à sa table, il se mit à réfléchir à nouveau.

Auparavant, lorsqu'il rêvait à un livre de ce genre, il sentait que deux événements venaient entraver son élan : la guerre et la révolution. Le talent de son fils ne s'était réellement épanoui qu'après la guerre lorsque, d'enfant prodige, il était devenu un maître. La veille précisément de cette déclaration de guerre dont le souvenir l'empêchait de concevoir un sujet de roman au développement harmonieux, Loujine père était reparti pour l'étranger en compagnie de son fils et de Valentinov. Le jeune garçon était

invité à Vienne, à Budapest, à Rome. La gloire de ce jeune Russe, qui avait déjà battu plusieurs joueurs dont les noms étaient appelés à figurer dans les manuels d'échecs, était si éclatante que quelques journaux étrangers avaient même évoqué en passant la modeste renommée du père écrivain. Ils se trouvaient en Suisse tous les trois, lorsque fut assassiné l'archiduc autrichien. Pour des raisons tout à fait accidentelles – parce que l'air des montagnes était bon pour l'enfant et que, selon Valentinov, la Russie avait maintenant autre chose à faire que de s'intéresser aux échecs, alors que, pour le petit Loujine, ceux-ci étaient le but de sa vie, et aussi parce qu'on croyait que la guerre ne durerait pas longtemps –, Loujine père rentra seul à Pétersbourg. Quelques mois plus tard, n'y tenant plus, il rappela son fils. Par une lettre d'un style étrangement alambiqué, aussi longue que l'était la voie détournée qu'elle avait dû emprunter, Valentinov lui fit savoir que son fils ne voulait pas revenir. Loujine écrivit encore et la réponse, aussi polie et aussi compassée, arriva, non plus de Tarasp mais de Naples. Le père se mit à haïr Valentinov. Il connut des jours de sombre mélancolie. Les envois d'argent subissaient d'absurdes difficultés. Dans l'une de ses lettres, Valentinov offrit d'ailleurs d'assumer les frais d'entretien du petit Loujine, affirmant qu'on « s'arrangerait toujours entre amis » (c'est ainsi qu'il s'exprimait). Le temps passait. Loujine père échoua au Caucase dans le rôle inattendu de correspondant de guerre. Aux jours d'angoisse et de haine aiguë contre Valentinov (qui cependant continuait à lui écrire régulièrement) succédèrent des jours de détente morale : son fils n'était-il pas heureux à l'étranger, plus heureux qu'il n'eût été en Russie (ce que Valentinov affirmait toujours) ?

Et maintenant que presque quinze années s'étaient écoulées, la période des hostilités semblait à l'écrivain un obstacle irritant, une sorte d'atteinte à la liberté de création, car dans chaque ouvrage où il était question du développement d'un être humain, il fallait d'une manière ou d'une autre évoquer la guerre – et même la mort du héros dans la fleur de l'âge ne constituait pas une solution. La figure de son fils était entourée de personnages et évoluait au milieu de circonstances qui, malheureusement, étaient impensables sans la guerre comme arrière-plan. Quant à la révolution, c'était pire encore. De l'avis général, elle avait retenti sur

l'existence de chaque Russe ; il était impossible que le héros la traversât sans s'y brûler ; impossible aussi de la passer sous silence. Et cependant de quelle façon la révolution eût-elle pu blesser son fils ? Un jour de l'automne 1917 – jour attendu depuis bien longtemps—, Valentinov fit son apparition, toujours aussi gai, aussi bruyant, aussi magnifiquement vêtu, et derrière lui surgit un jeune homme grassouillet, portant une petite moustache. Ce fut un instant de tristesse, d'embarras et d'étrange déception. Son fils ne disait mot et ne cessait de regarder par la fenêtre. (« Il a peur d'une fusillade », expliqua Valentinov en baissant la voix.) Au début, tout cela ressemblait à un mauvais rêve, puis cette impression se dissipa. Valentinov continuait d'affirmer « qu'on s'arrangerait toujours entre amis ». Il s'avéra qu'il s'occupait d'importantes et mystérieuses affaires et que son argent était casé dans toutes les banques de l'Europe alliée. Le jeune Loujine se mit à fréquenter un paisible cercle d'échecs qui s'était épanoui en toute candeur en pleine guerre civile ; et au printemps il disparut de nouveau à l'étranger, en compagnie de Valentinov. Après quoi le père évoquait des souvenirs strictement personnels et peu attrayants – que le diable les emporte ! – la faim, l'arrestation – au diable tout cela – et puis, subitement, l'expulsion bénie, l'exil légal, le pont jaune et propre du bateau, le vent de la Baltique, les discussions sur l'immortalité de l'âme avec le professeur Vassilenko.

De tout cela, de ce magma grossier d'événements dont il ne pouvait se détacher et qui jaillissaient de tous les recoins de sa mémoire, avilissant les souvenirs et entravant le libre jeu de sa pensée, de tout cela il fallait à tout prix dégager Valentinov, prudemment, bribe par bribe, pour l'introduire tout entier dans l'œuvre future. C'était un homme incontestablement doué, comme l'affirmaient, au préalable, tous ceux qui s'apprêtaient à le dénigrer, un original, un homme à tout faire, organisateur irremplaçable de spectacles d'amateurs, ingénieur, mathématicien remarquable, amateur de jeux de dames et d'échecs, un « monsieur amusantissime », comme il disait de lui-même. Il avait de magnifiques yeux bruns et un rire extrêmement séduisant. Il portait à l'index une bague avec une tête d'Adam et donnait à entendre qu'il y avait eu des duels dans sa vie. Pendant un certain temps, il avait enseigné la gymnastique à l'école que

fréquentait le petit Loujine, et la dame mystérieuse qui venait le chercher en limousine avait fortement impressionné les professeurs et les élèves. Il avait inventé, entre autres, un extraordinaire pavage métallique qu'on avait expérimenté à Pétersbourg, sur la Perspective Nevski, près de Notre-Dame de Kazan. C'était lui qui avait élaboré certains ingénieux problèmes d'échecs et exposé le premier ce qu'on appelle le « thème russe ». Il avait vingt-huit ans à la déclaration de guerre et ne souffrait d'aucune maladie. Le terme anémique de « déserteur » seyait mal à cet homme enjoué, robuste et habile, mais il était difficile d'en trouver un autre. Nul ne sut jamais de quoi Valentinov s'occupa à l'étranger pendant la guerre.

Loujine père décida donc d'utiliser pleinement son personnage : grâce à lui, n'importe quelle affabulation s'animait d'une vie extraordinaire, prenait un goût d'aventure. Mais le principal restait encore à inventer. Jusqu'à présent, ce n'étaient encore que des taches de couleur, chaudes et pleines de vie, il est vrai, mais disparates ; il s'agissait maintenant de trouver un dessin précis, une ligne nette. Pour la première fois de sa vie, Loujine père, en songeant à un nouveau livre, commençait malgré lui par des couleurs.

Et plus ces teintes prenaient d'éclat dans son imagination, plus il lui était difficile de s'installer devant sa machine à écrire. Un mois s'écoula, puis un autre, l'été vint, mais l'écrivain continuait toujours à enluminer de couleurs brillantes un thème qu'il ne parvenait pas encore à distinguer nettement. Il lui semblait parfois que le livre était déjà terminé, il en voyait parfaitement la composition, les placards portant des hiéroglyphes rouges dans les marges, puis le volume fraîchement broché qui craquait entre ses doigts ; et après cela venait un délicieux brouillard rose, douce récompense de tous les échecs, de toutes les duperies de la gloire. Il allait rendre visite à ses nombreux amis et leur parlait longuement, d'un air satisfait, de son livre. Un journal d'émigrés annonça qu'après un long silence il travaillait à un nouveau roman. Et cette petite note, qu'il avait écrite et envoyée lui-même au journal, il la lut et la relut avec émotion avant de la découper et de la serrer dans son portefeuille. Il se mit à fréquenter plus assidûment les soirées littéraires qu'organisaient des dames et des avocats ; et il s'imaginait que chacun devait le regarder avec curiosité et respect. Par une

incertaine journée d'été il se rendit à la campagne, et surpris par une pluie soudaine, alors qu'il cherchait vainement des cèpes, il dut s'aliter le lendemain. Sa maladie fut brève et il mourut seul après une agonie agitée. Le Comité de l'Union des Écrivains Émigrés honora sa mémoire par une minute de silence.

# VI

« Tout va se répandre, c'est sûr », dit Loujine en s'emparant à nouveau du sac.

Elle allongea vivement le bras, posa son sac plus loin et en frappa même légèrement la table, comme pour souligner l'interdiction d'y toucher. « Il faut que vous tripotiez toujours quelque chose », lui dit-elle gentiment.

Loujine regarda sa main, écartant et rapprochant ses doigts. Le tabac avait jauni ses ongles, qui étaient marqués d'épaisses envies ; des plis transversaux accentuaient les jointures des phalanges ; plus bas, poussaient quelques poils épars. Il posa sa main sur la table, près de cette main féminine, d'une blancheur laiteuse et douce au regard, aux ongles courts et soignés.

« Je regrette de ne pas avoir connu votre père, dit-elle un peu plus tard. Il devait être très bon, très sérieux, il vous aimait sans doute beaucoup. »

Loujine ne dit rien.

« Parlez-moi encore, racontez-moi comment vous avez vécu ici. Avez-vous réellement été petit, avez-vous couru et joué ? »

Il appuya de nouveau ses deux mains sur sa canne, et à son expression, à la lourdeur de ses paupières chargées de sommeil, à sa bouche entrouverte, comme s'il s'apprêtait à bâiller, elle conclut qu'il s'ennuyait et qu'il n'avait plus envie d'évoquer ses souvenirs. Il en parlait d'ailleurs avec indifférence, et il parut étrange à la jeune fille que cet homme qui venait de perdre son père, depuis à peine un mois, pût regarder sans larmes la maison où, enfant, il avait vécu avec lui. Mais dans cette indifférence même, dans ses propos maladroits, dans les mouvements lents de son âme qui, à peine réveillée, semblait se retourner pour se rendormir aussitôt, il y avait quelque chose d'attendrissant, un charme indéfinissable

que la jeune fille avait ressenti dès la première rencontre. Et n'était-il pas étrange que, malgré la tiédeur manifeste de ses rapports avec son père, il eût choisi cette ville d'eaux et précisément cet hôtel, comme s'il attendait, des objets et des paysages entrevus jadis, ce frisson qu'il ne pouvait éprouver sans aide extérieure ? Rien de plus merveilleux que sa première apparition, par une journée verte et grise, sous une pluie fine ! Il était coiffé d'un vilain chapeau noir et velu, chaussé d'immenses caoutchoucs, et lorsque la jeune fille eut aperçu par la fenêtre sa lourde silhouette émergeant du car de l'hôtel, elle sentit que ce voyageur inconnu était un être à part, différent de tous les autres habitants de la station thermale. Le soir même elle apprit son identité. Tout le monde dans la salle à manger regardait cet homme corpulent et sombre, qui mangeait goulûment et salement, et qui parfois tombait dans une rêverie et promenait un doigt sur la nappe. Elle ne savait pas jouer aux échecs, ne s'était jamais intéressée aux tournois, mais elle connaissait son nom, bien qu'elle n'eût pu dire comment elle l'avait appris ; il s'était, sans qu'elle eût rien fait pour cela, gravé dans sa mémoire, mais elle ne pouvait se rappeler quand elle l'avait entendu pour la première fois. Un industriel qui souffrait d'une constipation chronique (l'un de ses sujets de conversation favoris), homme d'une seule pensée, mais débonnaire, agréable et vêtu avec un certain goût, oublia soudain sa maladie pour lui raconter, dans la galerie où l'on buvait l'eau curative, des choses étonnantes sur le compte du monsieur à l'air morose qui, ayant échangé son chapeau velu contre un vieux canotier, se tenait debout devant une vitrine fixée à une colonne et y contemplait des objets de fabrication paysanne exposés pour la vente. « C'est un compatriote à vous, dit l'industriel en désignant le monsieur d'un mouvement du sourcil, un célèbre joueur d'échecs ; il arrive de France pour un tournoi qui aura lieu à Berlin, dans deux mois. S'il gagne, il va défier le champion du monde. Il vient de perdre son père. Tout cela est raconté dans ce journal. »

Elle eut envie de faire sa connaissance, de lui parler russe, tant il lui parut attrayant par sa lourdeur, son air sombre et son col rabattu qui le faisait ressembler à un musicien ; elle trouvait agréable qu'il ne la regardât pas, ne cherchât aucun prétexte pour engager la conversation, comme le

faisaient tous les célibataires de l'hôtel. Elle n'était pas une véritable beauté : il manquait quelque chose à ses traits fins et réguliers, comme si le dernier coup de pouce – le coup décisif qui l'aurait faite belle et qui, tout en lui conservant les mêmes traits, leur aurait ajouté une signification ineffable – n'eût pas été donné. Mais elle avait vingt-cinq ans, ses cheveux coupés à la mode formaient des ondulations charmantes et elle avait, pour tourner la tête, un certain mouvement où se devinait une allusion à une harmonie possible, promesse d'une réelle beauté, mais qui, au dernier moment, n'avait pas été tenue. Ses robes, très simples et de bonne coupe, découvraient son cou et ses bras dont elle aimait à exhiber la tendre fraîcheur. Elle était riche : son père, qui avait perdu une fortune en Russie, en avait gagné une autre en Allemagne. Sa mère devait venir bientôt la rejoindre mais, depuis que la jeune fille connaissait Loujine, l'attente de cette bruyante apparition lui était assez désagréable.

Elle fit la connaissance de Loujine trois jours après l'arrivée de celui-ci ; cela se passa comme dans les vieux romans ou dans les films : la dame laisse tomber son mouchoir, le monsieur le ramasse – avec cette différence que ce fut elle qui assuma le rôle du héros. Loujine marchait devant elle dans un sentier et avait laissé tomber successivement : un grand mouchoir à carreaux, extrêmement sale et chargé de débris de sa poche ; une cigarette cassée et aplatie, à demi vide ; une noix ; un franc français. Elle ne ramassa que le mouchoir et la pièce de monnaie et se rapprocha sans hâte de Loujine, curieuse et s'attendant à d'autres trouvailles. De sa canne, qu'il tenait dans sa main droite, Loujine effleurait au passage chaque tronc d'arbre, chaque banc, et de sa main gauche il ne cessait de fouiller dans la poche de son pantalon. Il finit par s'arrêter, retourna sa poche et en examina le fond troué. Une autre pièce de monnaie s'en échappa. « Complètement percé », dit-il en allemand, tout en prenant son mouchoir des mains de la jeune fille. (« Tenez, encore cela », lui dit-elle en russe.) « Mauvais tissu, continua-t-il sans lever la tête, ni passer à la langue russe et sans manifester d'étonnement, comme si le retour de ces objets eût été la chose la plus naturelle du monde. – Mais ne les fourrez donc pas dans la même poche », dit-elle en éclatant de rire. Alors seulement il leva la tête et la regarda d'un air sombre. Son visage plein et grisâtre, aux joues mal

rasées et entaillées par la lame, prit une expression étrange, éperdue. Il avait des yeux étonnants : étroits, légèrement bridés, à demi cachés sous des paupières lourdes et comme empoussiérés. Mais à travers cette poussière duveteuse perçait une lueur bleuâtre et humide qui conférait à son regard quelque chose de fou et d'attirant. « Ne perdez plus vos affaires », dit-elle en s'en allant et en sentant que son regard la suivait. Le soir, en entrant dans la salle à manger, elle lui adressa involontairement un sourire, auquel il répondit par ce demi-sourire oblique et morose avec lequel il regardait parfois la chatte noire de l'hôtel glisser sans bruit d'une table à l'autre. Mais le lendemain, dans le jardin où il y avait des grottes, des fontaines et des nains en terre cuite, il s'approcha d'elle et de sa voix basse et triste la remercia pour le mouchoir et la pièce de monnaie (et depuis ce moment-là, presque à son insu, il ne cessa de la guetter confusément, attendant qu'elle laissât tomber un objet, comme s'il eût voulu rétablir une secrète symétrie). « Pas de quoi, pas de quoi », répondit-elle, et elle proféra encore une série de mots de ce genre, parents pauvres des mots véritables. Et combien y en a-t-il de ces mots – sorte de petits déchets – qu'on prononce en toute hâte et qui comblent provisoirement le vide ! C'est avec ces mots qu'elle lui demanda si la station thermale lui plaisait, s'il était venu pour longtemps et s'il prenait les eaux. Il répondit que la station lui plaisait, qu'il allait rester longtemps et qu'il prenait les eaux. Elle demanda encore, tout en se rendant compte de la stupidité de la question, mais incapable de s'arrêter, s'il jouait aux échecs depuis longtemps. Il ne répondit pas et se détourna ; elle en fut si embarrassée qu'elle se mit à énumérer précipitamment toutes les prévisions météorologiques de la veille, du jour et du lendemain. Il gardait le silence, elle se tut aussi et se mit à fouiller fébrilement dans son sac, en quête d'un sujet de conversation, mais elle n'y trouva qu'un petit peigne ébréché. Soudain il se tourna vers elle et dit : « Depuis dix-huit ans, trois mois et quatre jours. » Ce fut pour elle un soulagement délicieux et, de plus, l'exactitude raffinée de la réponse la flatta. Mais elle ne tarda pas à sentir un certain agacement du fait que lui, de son côté, ne lui posait aucune question, comme si d'emblée il avait eu entière confiance en elle.

« C'est un artiste, un grand artiste », pensait-elle souvent en contemplant son profil alourdi, son corps épais et voûté, la mèche brune collée à son front toujours moite. Et le jeu d'échecs, peut-être parce qu'elle n'y entendait rien, lui apparaissait non pas comme une distraction familiale, un passe-temps agréable, mais comme un art mystérieux, comparable à tous les arts universellement reconnus. Elle n'avait encore jamais rencontré personne qui lui ressemblât ; elle ne pouvait le comparer qu'à des originaux de génie, musiciens ou poètes dont on connaît la personnalité d'une façon à la fois aussi précise et aussi sommaire que celle d'un empereur romain, d'un inquisiteur ou d'un avare de comédie. Il y avait dans sa mémoire une galerie assez courte et mal éclairée où se pressaient quelques personnages qui avaient jadis, d'une manière ou d'une autre, frappé son imagination. Il y avait des souvenirs d'école : le lycée de jeunes filles de Pétersbourg dont la façade, couverte d'un lierre extraordinaire, donnait sur une petite rue poussiéreuse et sans tramways, et dans ce lycée, un certain professeur de géographie qui enseignait aussi au lycée de garçons et qui avait de grands yeux, un front blanc et des cheveux ébouriffés ; on racontait qu'il était tuberculeux, qu'il avait rendu visite au dalaï-lama et qu'il était amoureux d'une des grandes élèves, notamment d'une nièce de la surveillante générale, vieille dame aux cheveux gris et aux yeux bleus, dont le petit bureau propret, avec ses tentures bleues et son poêle blanc, était particulièrement agréable. Et c'est précisément sur ce fond bleu, entouré d'une atmosphère bleue, que le professeur de géographie se détachait dans son souvenir : elle le voyait arriver rapidement, selon son habitude, s'engouffrer bruyamment dans la classe – mais soudain il fondait et disparaissait, cédant la place à un autre personnage, aussi remarquable aux yeux de la jeune fille. Une longue exhortation de la surveillante générale (« défense de rire, défense absolue ! ») avait précédé l'apparition de ce personnage. Cela se passait pendant la première année du régime soviétique ; sur quarante élèves, il n'en restait plus dans la classe que dix-sept ; tous les jours, on accueillait les professeurs par la même question : « Allons-nous travailler aujourd'hui ? » et on en recevait la même réponse. « Nous n'avons pas encore reçu d'instructions définitives. » La surveillante générale leur avait

interdit de rire lors de la visite du représentant du Commissariat à l'Instruction publique : pas de rires, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse ! Il vint en effet, et la jeune fille avait gardé le souvenir d'un homme très amusant, venu d'un monde différent, d'un monde absurde. Il était fort agile et alerte malgré son pied-bot et avait un regard vif et curieux. Les jeunes filles étaient groupées dans une salle et se tenaient coites, tandis qu'il passait et repassait devant elles, claudiquant avec prestesse et virevoltant avec une dextérité simiesque. Et, tout en marchant devant elles, en tirant adroitement son pied juché sur un double talon, il semblait, de son bras droit, couper l'air en tranches égales ou le repasser comme un pan de drap. Il leur parlait vivement et avec force détails du cours de sociologie qu'il allait leur faire et de la fusion prochaine de leur lycée avec un lycée de garçons – et pendant ce temps, les jeunes filles luttaient contre une irrésistible envie de rire, au point qu'elles en avaient les tempes douloureuses et la gorge contractée. Et plus tard, en Finlande (dans une Finlande demeurée dans son souvenir plus russe que la Russie elle-même, peut-être parce que la datcha de bois, les sapins et le canot blanc, sur le lac assombri par les reflets des conifères, avaient un caractère spécifiquement russe et, pour cette raison même, possédaient, en deçà de Biéloostrov, l'attrait d'un fruit défendu), dans cette Finlande qui gardait encore l'aspect d'une villégiature pétersbourgeoise, elle avait, à plusieurs reprises, aperçu de loin un – écrivain célèbre, très pâle, avec une barbiche bien taillée, et qui ne cessait d'observer le ciel où les avions ennemis avaient fait leur apparition. Et dans la mémoire de la jeune fille, cet écrivain était étrangement associé à un officier russe, un homme extrêmement doux, extrêmement timide qui plus tard avait perdu un bras en Crimée et avec lequel elle avait joué au tennis en été, fait du ski en hiver ; à son tour, ce souvenir d'espaces neigeux en suscitait un autre, celui de la datcha du célèbre écrivain, surgie de la nuit, de cette datcha où il devait mourir, d'un sentier déblayé, des congères éclairées par la lumière électrique, de traces fantomatiques sur la neige sombre. Après ces gens aux occupations diverses, dont le souvenir conférait à chacun une couleur particulière (bleu pour le géographe, kaki pour le commissaire, noir pour l'écrivain et blanc pour l'homme qui faisait sauter une pomme de pin sur sa raquette), sa

mémoire ne lui proposait plus que des images estompées et fuyantes, ayant trait à la vie à Berlin ; quelques bals, des réunions de monarchistes et des gens, beaucoup de gens qui se ressemblaient – et tout cela était encore si proche que sa mémoire ne parvenait pas à y découvrir un foyer ni à y distinguer l'important de l'insignifiant ; d'ailleurs, la jeune fille n'avait plus le temps de s'en occuper : l'homme morose, cet homme extraordinaire et mystérieux, le plus séduisant de tous ceux qu'elle avait connus, occupait une trop grande place dans sa vie. Il n'était pas jusqu'à son art, aux manifestations et aux signes de cet art, qui ne fussent mystérieux. Elle apprit bientôt qu'il travaillait le soir jusqu'aux heures avancées de la nuit. Mais elle ne pouvait imaginer son genre de travail : il n'y avait là, en effet, aucun objet auquel elle pût le rattacher – ni chevalet, ni piano – tandis que sa pensée cherchait un emblème précis de cet art. La chambre de Loujine se trouvait au rez-de-chaussée, les promeneurs qui fumaient leur cigare dans le jardin obscur voyaient parfois sa lampe, son visage penché. Finalement, quelqu'un dit à la jeune fdle qu'il travaillait devant un échiquier vide. Elle eut envie de le voir elle-même et, quelques jours après leur premier entretien, par un sentier bordé de lauriers-roses, elle se faufila vers sa fenêtre. Mais, soudain gênée, elle dépassa sa fenêtre sans regarder, s'engagea dans l'allée d'où l'on entendait la musique du Casino, puis, incapable de maîtriser sa curiosité, elle revint vers la fenêtre, en faisant craquer exprès le gravier du sentier pour se convaincre qu'elle ne l'espionnait pas. Sa fenêtre était ouverte, le store levé et, dans l'espace brillamment éclairé, elle le vit quitter son veston et bâiller en gonflant le cou. Et dans le lourd et lent mouvement de son épaule (qui se répétait sans cesse dans l'esprit de la jeune fille tandis qu'à travers l'obscurité elle revenait précipitamment vers l'hôtel et sa pelouse éclairée) elle crut deviner quelque puissante fatigue après un travail sublime et mystérieux.

Loujine était réellement très las. Ces temps derniers il avait beaucoup joué, de manière irrégulière, et, en particulier, le jeu à l'aveugle, performance assez bien payée et qu'il pratiquait volontiers, l'avait fatigué. Il y goûtait une jouissance profonde : on n'avait pas affaire à des pièces visibles, audibles, palpables, dont la ciselure précieuse et la matérialité le gênaient toujours et qui lui semblaient être la grossière enveloppe

terrestre de forces invisibles et merveilleuses. C'est quand il jouait à l'aveugle qu'il ressentait ces forces diverses dans leur pureté originelle. Alors il ne voyait plus ni la crinière roide des chevaux ni les petites têtes luisantes des pions, mais il sentait que telle ou telle case imaginée était occupée par une force qui s'y concentrait, de sorte que le mouvement de la pièce se présentait à lui comme une décharge, un coup de foudre ; tout le champ de l'échiquier frémissait d'une tension dont il était maître, accumulant ou libérant à sa guise la force électrique. Il jouait de cette façon contre quinze, vingt ou trente adversaires et, bien entendu, le nombre des échiquiers le fatiguait, car le jeu durait plus longtemps ; mais cette fatigue physique n'était rien à côté de la fatigue cérébrale, rançon de la tension et de la jouissance que lui procurait ce jeu mené sur un plan immatériel, à l'aide d'unités impalpables. En outre, le jeu à l'aveugle et les victoires qu'il y remportait lui procuraient quelque consolation, car ces dernières années il n'avait pas eu beaucoup de chance dans les tournois ; une barrière transparente se dressait devant lui, l'empêchant de se classer premier. Quelques années auparavant, peu de temps avant de disparaître, Valentinov le lui avait prédit : « Brille tant que tu peux briller », lui avait-il dit, après cet inoubliable tournoi de Londres, le premier qu'il y eut après la guerre, où le joueur russe, âgé de vingt ans, avait remporté la victoire. « Tant que tu peux briller, avait-il répété malicieusement, car l'enfant prodige n'en a plus pour longtemps. » Et cela était fort important pour Valentinov. Il ne s'était occupé de Loujine que dans la mesure où celui-ci était un phénomène étrange, un peu monstrueux mais séduisant, comme peuvent l'être les pattes torses d'un basset. Pendant toute la durée de leur vie commune il ne cessa de stimuler, de développer le talent du jeune joueur d'échecs, sans se soucier un seul instant de l'homme, que non seulement Valentinov, mais la vie elle-même semblaient avoir oublié. Il l'exhibait aux gens riches comme un monstre amusant, se créait, grâce à lui, des relations utiles, organisait d'innombrables tournois – et dès qu'il crut remarquer que l'enfant prodige était en train de se transformer tout simplement en jeune joueur d'échecs, il le ramena à son père, en Russie ; puis il l'emmena à nouveau quand il crut s'apercevoir qu'il s'était trompé et que le phénomène en avait encore pour deux ou trois ans. Ce délai

écoulé, il fit à Loujine un cadeau en espèces, comme on en fait à une maîtresse qui a cessé de plaire ; puis il disparut, ayant trouvé une nouvelle distraction dans l'industrie cinématographique, cette industrie mystérieuse comme l'astrologie, où on lit des manuscrits et on cherche des étoiles. Ayant plongé dans ce milieu ae gens dégourdis, beaux parleurs, pleins d'eux-mêmes et louches, qui dissertent de la philosophie de l'écran, des goûts du grand public et de l'intimité dans l'optique cinématographique et qui réalisent ainsi de coquets bénéfices, Valentinov disparut de la vie de Loujine ; ce fut pour celui-ci un étrange soulagement, comme celui que procure parfois la fin d'un amour malheureux. Il s'était attaché à Valentinov dès le début, au cours de leurs pérégrinations à travers la Russie et, plus tard, il avait eu pour lui le sentiment que peut avoir un fils pour un père insouciant, un peu froid et fuyant, auquel il ne pourrait jamais dire combien il l'aime. Valentinov ne voyait en lui que le joueur d'échecs. Il avait parfois quelque chose du manager qui tourne autour de l'athlète et lui impose, avec une sévérité implacable, un régime précis. Ainsi, Valentinov affirmait qu'un joueur d'échecs pouvait fort bien fumer (ces deux passe-temps étant quelque peu orientaux), mais qu'en aucun cas il ne devait boire. Et pendant leur vie commune, dans les immenses salles à manger des grands hôtels que la guerre avait vidés de leur clientèle, dans les restaurants de rencontre, dans les auberges suisses et les trattorias italiennes, il commandait invariablement pour l'adolescent de l'eau minérale. Il choisissait pour lui des aliments légers, afin que sa pensée fut libre de toute entrave, mais il encourageait, Dieu sait pourquoi (peut-être par suite d'une autre association confuse avec l'« Orient »), le goût de Loujine pour les sucreries. Il professait enfin une théorie originale, selon laquelle le développement du don de Loujine était lié à l'instinct sexuel, dont le jeu d'échecs était une manifestation particulière, et, redoutant que le jeune homme ne dépensât sa précieuse force en satisfaisant de façon.naturelle cet élan salutaire de son âme, il l'empêchait d'approcher les femmes et se réjouissait de sa morose virginité. Dans tout cela il y avait pour Loujine quelque chose d'humiliant. En se remémorant ce temps-là, il constatait avec surprise qu'aucune parole de simple amitié n'avait jamais été échangée entre Valentinov et lui. Toutefois, lorsque,

trois ans après leur départ définitif de Russie – celle-ci étant devenue par trop inhospitalière –, Valentinov eut disparu pour toujours, Loujine ressentit comme un vide, un manque d'appui, puis il se résigna à l'inévitable, poussa un soupir, se détourna et revint, songeur, à son échiquier. Après la guerre les tournois se multiplièrent. Loujine joua à Manchester, où, après deux jours de lutte, le champion anglais sénile parvint à faire partie nulle ; il joua à Amsterdam, où il perdit la partie décisive pour avoir dépassé le délai fixé, comme le lui fit remarquer son adversaire, en frappant de la paume, avec une exclamation émue, sur la montre d'arrêt ; il joua à Rome, où Turati lança avec succès son fameux début, et dans beaucoup d'autres villes encore qui, pour lui, étaient toutes pareilles : hôtel, taxi, salle de café ou club. Toutes ces villes avec leurs rangées régulières de réverbères jaunes qui défilaient devant lui ou, s'avançant brusquement, entouraient quelque statue équestre dressée sur une place, n'étaient pour lui qu'un décor familier et inutile, de même que les figurines de bois et l'échiquier blanc et noir, et il acceptait cette vie extérieure comme une chose inévitable mais sans intérêt. Dans le train ordinaire de la vie, dans sa façon de s'habiller, il obéissait également à des impulsions confuses, ne réfléchissant à rien, changeant rarement de linge, remontant sa montre machinalement chaque soir, se rasant avec la même lame jusqu'à ce qu'elle refusât de couper, ingérant, au hasard de ses déplacements, des nourritures sommaires et, comme par l'effet d'une triste force d'inertie, il commandait toujours, pour son dîner, la même eau gazeuse qui lui montait au nez et lui piquait les yeux, comme s'il eût pleuré la disparition de Valentinov. Il ne s'apercevait de son existence qu'à de rares moments : lorsque, par exemple, rançon de son empâtement, le souffle venait à lui manquer et qu'il lui fallait s'arrêter, la bouche ouverte, dans un escalier ; lorsqu'il avait mal aux dents ; ou bien lorsque, au milieu de la nuit, surgissant de son labeur mental, il agitait à bout de bras quelque boîte d'allumettes où ne tintait aucune allumette, cependant qu'entre ses lèvres, où elle s'était glissée sans qu'il sût comment, il sentait la cigarette grossir, lourde et compacte, insistante et dure, et que toute sa vie se concentrait dans cet unique désir – fumer ! (et Dieu sait pourtant combien de cigarettes il avait déjà grillées sans s'en rendre compte !).

D'une manière générale, il avait avec la vie des rapports si nébuleux, elle exigeait de lui si peu d'efforts, qu'il lui semblait parfois être toujours conduit de tournoi en tournoi par quelque manager invisible et secret, mais il y avait pourtant dans cette vie d'étranges heures, où un silence total régnait et si l'on regardait dans le couloir, on ne voyait que des chaussures tout autour, chaussures devant toutes les portes et, dans les oreilles, résonnait le bourdon de la solitude. Tant que son père vécut, Loujine se disait avec ennui qu'il devait aller le voir à Berlin, lui offrir son assistance, lui parler ; et ce petit vieillard guilleret, moulé dans son gilet de tricot et qui lui tapotait gauchement l'épaule, lui était insupportable comme quelque souvenir honteux que l'on s'efforce de chasser, en clignant des yeux et en murmurant entre les dents. De Paris, où il se trouvait, il n'alla pas à l'enterrement de son père, car il avait, plus que de tout au monde, peur des morts, des cercueils, des couronnes et de la responsabilité qui s'attache à ces choses. Cependant il fit ce voyage plus tard et se rendit au cimetière où, dans ses caoutchoucs lourds de glaise, il erra sous la pluie, parmi les tombes ; il ne retrouva pas celle de son père, aperçut un homme, probablement le gardien, derrière les arbres, mais sa timidité et une étrange paresse l'empêchèrent de lui demander des renseignements ; il releva le col de son manteau et, à travers un terrain vague, se traîna vers le taxi qui l'attendait. La mort de son père n'interrompit pas son travail. Loujine se préparait au tournoi de Berlin avec l'intention bien arrêtée de trouver une défense efficace contre le début compliqué de l'Italien Turati, le plus redoutable de ses futurs adversaires. Ce joueur d'échecs, représentant de l'école moderne, commençait les parties par des attaques de flanc et, sans occuper par ses pions le centre de l'échiquier, le menaçait des deux côtés de la façon la plus dangereuse. Dédaignant la prudence et la sécurité, qui auraient consisté à roquer, il cherchait à réaliser les combinaisons les plus étranges, les plus inattendues. Loujine s'était déjà mesuré une fois avec lui et avait été battu ; cette défaite lui avait été particulièrement sensible parce que Turati était, par son tempérament, sa manière de jouer, sa prédilection pour les dislocations fantasques, un joueur d'un style apparenté au sien, mais qui l'avait dépassé. Le jeu de Loujine, qui dans son adolescence avait tellement frappé les connaisseurs

par son audace insolite et par le mépris des lois considérées comme fondamentales, semblait maintenant, en face du brillant extrémisme de Turati, quelque peu suranné. Loujine se trouvait dans la situation d'un peintre qui, après avoir innové au commencement de sa carrière et, pendant quelque temps, surpris le public par l'originalité de sa facture, s'aperçoit soudain qu'un changement s'est produit insensiblement autour de lui et que des nouveaux venus, surgis on ne sait d'où, sont allés plus loin que lui dans l'application des procédés qu'il avait été le premier à employer. Se croyant volé, il ne voit dans les audacieux qui l'ont dépassé que d'ingrats imitateurs ; et il est rare qu'il comprenne que son erreur a été de se confiner dans un art jadis nouveau, mais aujourd'hui figé.

En jetant un regard en arrière sur les quelque dix-huit années de sa vie de joueur d'échecs, Loujine y apercevait au début une suite de victoires, puis une étrange accalmie avec, parfois, l'éclat de triomphes isolés, mais, au total, d'irritantes et désespérantes parties nulles qui insensiblement lui avaient valu la réputation d'un joueur prudent, impénétrable et sec. Et c'était étrange. Plus les audaces de son imagination étaient grandes, plus le travail secret de son esprit entre les tournois était lucide, et plus la sensation de son impuissance, dès que s'ouvrait la compétition, était aiguë, plus son jeu était prudent, voire timoré. S'il était depuis longtemps coté comme l'un des meilleurs joueurs internationaux, s'il était très connu, cité dans tous les manuels, candidat, avec cinq ou six autres, au titre de champion du monde, c'est à ses débuts précoces qu'il le devait, ceux-ci ayant laissé derrière eux une trace lumineuse, l'ayant marqué au front du signe des élus et nimbé d'une glorieuse auréole. La mort de son père lui apparaissait comme un jalon sur le chemin qu'il avait parcouru. Et, faisant un rapide retour sur lui-même, il comprit en frissonnant combien ses progrès, depuis quelque temps, avaient été lents. Alors, avec une morne passion, il s'enfonça dans de nouveaux calculs, pressentant confusément tous les coups nécessaires et harmonieux d'une défense éblouissante. Après sa visite au cimetière de Berlin, la nuit, dans sa chambre d'hôtel, il ressentit un malaise, accompagné de palpitations, tandis qu'il lui venait d'étranges idées ; il lui semblait que son cerveau durcissait et se recouvrait de vernis. Le docteur qu'il consulta le lendemain matin lui prescrivit le

repos et un séjour dans un endroit tranquille, un endroit « où il y ait de la verdure ». Et Loujine, qui devait donner une séance de jeu à l'aveugle, annula ses engagements et partit pour la localité à laquelle il avait immédiatement songé quand le médecin avait parlé de verdure ; il savait même confusément gré à son obligeante mémoire de lui avoir désigné la station thermale dont il avait besoin, le déchargeant ainsi de tout souci et lui permettant de s'installer dans un hôtel prêt à le recevoir.

Dans ce décor de verdure, d'une beauté sans éclat et qui lui inspirait un sentiment de calme et de sécurité, Loujine se sentit mieux, en effet. Et tout comme on voit, dans un théâtre forain, surgir derrière un écran de papier peint, à travers une déchirure en forme d'étoile, un visage vivant et rieur, il vit soudain apparaître, sorti on ne sait d'où, un être à la fois inattendu et familier ; une voix lui parla, qu'il lui semblait avoir entendue en sourdine toute sa vie durant et qui, brusquement, perçait la grisaille dans laquelle il vivait. Il essaya de s'expliquer cette impression de déjà vu et se rappela, fort mal à propos, mais avec une netteté bouleversante, le visage d'une jeune prostituée aux épaules nues, aux jambes gainées de noir et qui se tenait debout devant une porte éclairée, dans la ruelle sombre d'une ville anonyme. Et, chose absurde, il crut la revoir elle-même, mais vêtue d'une robe plus décente et un peu moins jolie, comme si, d'avoir enlevé une couche de son séduisant maquillage, l'eût rendue plus abordable. Telle fut sa première impression quand il la vit et qu'à son propre étonnement il lui adressa la parole. Il était un peu dépité de la trouver moins belle qu'il aurait cru d'après ses prémonitions antérieures. Mais il finit par s'y faire et par oublier peu à peu le prototype confus de la jeune fille. En revanche, il éprouvait un grand apaisement et de l'orgueil à l'idée qu'un être humain authentique lui parlait, s'occupait de lui et lui dédiait ses sourires. Et, ce jour-là, sur la terrasse du jardin, où des guêpes jaune vif venaient se poser sur la table de fer, en remuant leurs antennes, Loujine, s'étant mis à parler de son séjour dans cet hôtel quand il était gamin, commença, par de prudentes approches, dont le sens ne lui apparaissait pas encore nettement, à faire une originale déclaration d'amour. « Eh bien, racontez-moi encore quelque chose », répétait la jeune fille, bien qu'elle eût remarqué son air silencieux et renfrogné.

Il demeurait assis, appuyé sur sa canne, et considérant un poteau télégraphique et le tilleul qui se dressait sur une pente éclairée, il se disait qu'on pourrait, d'un mouvement de cavalier, avec celui-ci prendre celui-là ; en même temps il tâchait de se souvenir de quoi il avait parlé. Un garçon qui tenait, accrochées à ses doigts recourbés, une dizaine de chopes vides, longea en courant l'aile de la maison, et Loujine se rappela avec soulagement qu'il venait de parler d'un tournoi qui avait eu lieu précisément dans cette aile. Il se sentait tout agité, son chapeau lui serrait les tempes, et il avait soudain très chaud, mais il ne comprenait pas encore la signification de cette émotion. « Venez, dit-il, je vais vous montrer. Il n'y a probablement personne là-bas. Et il y fait frais. » D'un pas pesant et traînant derrière lui sa canne qui crissait contre le gravier et heurta le seuil de la porte, il franchit celle-ci le premier. « Qu'il est mal élevé ! » pensa-t-elle, mais aussitôt elle se surprit à hocher la tête, non sans quelque affectation : qu'importaient ses mauvaises manières ! « Tenez, c'est par ici, je crois », dit Loujine en poussant une porte latérale. Il y avait là un fourneau allumé, un gros homme en blanc criait quelque chose et, au-dessus d'une paire de jambes, il vit passer une pile d'assiettes. « Non, c'est plus loin », dit-il en s'engageant dans un couloir. Il ouvrit une autre porte et manqua de tomber : on apercevait quelques degrés de pierre en contrebas, un tas d'ordures et une poule qui s'éloignait prudemment, avec une démarche saccadée. « Je me suis trompé, dit Loujine, c'est probablement ici, à droite. » Sentant une sueur chaude perler sur son front, il retira son chapeau. Ah, comme il la voyait nettement, cette vaste salle déserte et fraîche, mais qu'elle était difficile à trouver ! « Essayons cette porte-là », dit-il. La porte était fermée. Il en abaissa la poignée à plusieurs reprises. « Qui est là ? » demanda soudain une voix rauque, et un lit grinça. « C'est une erreur, une erreur », marmonna Loujine, et il continua son chemin ; puis il se retourna et s'arrêta : il était seul. « Où est-elle donc passée ? » fit-il tout haut, piétinant sur place et regardant de tous côtés. Un couloir s'ouvrait devant lui, une fenêtre donnant sur le jardin et, au mur, un cadre où des numéros s'inscrivaient dans de petites cases. Une sonnerie s'envola quelque part ; un numéro, jailli de biais, apparut dans un carré. Loujine éprouva un sentiment d'angoisse, comme s'il se débattait dans un

mauvais rêve. Il rebroussa rapidement chemin, en répétant à mi-voix : « Drôles de plaisanteries, drôles de plaisanteries ! » Et, tout à coup, il se retrouva dans le jardin, où deux personnes, assises sur un banc, le regardaient avec curiosité. Au même instant, il entendit au-dessus de lui un éclat de rire ; il leva la tête. La jeune fille était au balcon de sa chambre ; accoudée à la rampe, les mains aux joues, elle riait et hochait la tête avec malice et d'un air de reproche. De là-haut, elle apercevait son large visage, son chapeau de travers, et elle se demandait ce qu'il allait faire maintenant. « Je ne pouvais pas vous suivre », lui cria-t-elle en se redressant et en écartant les mains dans un geste d'explication. Loujine baissa la tête et rentra dans la maison. Elle croyait qu'il allait frapper aussitôt à sa porte et s'apprêtait à lui dire qu'il ne pouvait pas entrer, que sa chambre était en désordre. Mais il ne vint pas. Lorsqu'elle descendit pour le dîner, il n'était pas dans la salle à manger. « Il est vexé », conclut-elle, et elle alla se coucher plus tôt que d'habitude. Le matin, elle sortit pour aller se promener, croyant qu'il l'attendait comme toujours, sur un banc, avec son journal. Mais Loujine n'était ni au jardin ni dans la galerie, et elle fit sa promenade sans lui. Il ne parut pas davantage au dîner et lorsqu'elle vit un vieux couple qui, depuis longtemps, convoitait cette place, s'installer à la table, la jeune fille demanda au bureau si M. Loujine était malade. « M. Loujine est parti pour Berlin ce matin », lui répondit la demoiselle.

Une heure plus tard, ses bagages étaient de retour à l'hôtel. Le portier et le groom, affairés et indifférents, rapportèrent les valises qu'ils avaient emportées le matin. Quant à Loujine, il revint de la gare à pied – monsieur corpulent et mélancolique, écrasé de chaleur et les chaussures blanches de poussière. Il s'était reposé sur tous les bancs et avait, à deux reprises, cueilli des mûres, dont l'acidité lui avait fait faire des grimaces. Cheminant sur la chaussée, il s'aperçut soudain qu'un garçonnet blond, qui tenait à la main une bouteille de bière vide, le suivait à petits pas, s'appliquant à ne pas le dépasser et le fixant avec une attention insupportable, comme font les enfants. Loujine s'arrêta. L'enfant s'arrêta aussi. Loujine se remit en marche, l'enfant fit de même. Alors, Loujine se fâcha et, se retournant, menaça le garçonnet de sa canne. Le petit, avec un sourire étonné et ravi,

s'immobilisa. « Tu vas voir !… », dit Loujine en faisant la grosse voix, et il marcha vers lui la canne levée. L'enfant fit un bond et se sauva. Loujine continua son chemin, en marmonnant et en grognant. Soudain un petit caillou, très adroitement lancé, l'atteignit à l'omoplate gauche. Il poussa une exclamation et se retourna. Personne ; rien que la chaussée déserte, le bois, la bruyère. « Je le tuerai », dit-il tout haut en allemand, et il pressa le pas, s'efforçant de marcher en zigzag comme font les gens (il avait lu cela quelque part) qui craignent de recevoir un coup de feu dans le dos ; en même temps, il ne cessait de répéter à haute voix sa pauvre menace. Lorsqu'il atteignit enfin l'hôtel, il était hors d'haleine, épuisé et au bord des larmes. « J'ai changé d'avis, lança-t-il en passant devant le guichet de la réception. J'ai changé d'avis, je reste ! »

« Elle est sans doute dans sa chambre », se dit-il en montant l'escalier. Il entra chez elle en coup de vent, comme s'il avait donné de la tête contre la porte, l'aperçut confusément (étendue sur un divan et vêtue d'une robe rose) et lui dit très vite : « Bonjour, bonjour ! » Puis il se mit à tourner dans la chambre, croyant cette façon de faire spirituelle, légère et drôle, mais il suffoquait d'émotion. « Pour revenir aux paroles précitées, j'ai l'honneur de vous déclarer que vous serez mon épouse, je vous supplie de dire oui, il m'était absolument impossible de partir, mais maintenant tout sera différent et tout sera parfait. » Et il se laissa tomber sur une chaise, près du radiateur, et éclata en sanglots, en cachant son visage entre ses mains ; puis il étala l'une de ses mains pour masquer son visage et, de l'autre, se mit à chercher son mouchoir, et entre ses doigts tremblants, il voyait, à travers ses larmes, la robe rose se dédoubler, s'estomper et venir vers lui dans un froissement d'étoffe.

« Voyons, voyons, assez, répétait-elle d'une voix apaisante, un homme adulte ne pleure pas comme ça ! » Il lui saisit le coude, déposa un baiser sur un objet dur et froid (sa montre-bracelet). Elle lui enleva son chapeau de paille, lui caressa le front – et battit prestement en retraite, pour se soustraire à ses gestes à la fois audacieux et gauches. Loujine trompetta dans son mouchoir – une fois, deux fois – dans un vacarme mouillé, puis il s'essuya les yeux, les joues et la bouche et, s'appuyant au radiateur, regardant devant iui de ses yeux clairs et humides, il poussa un soupir de

soulagement. À cet instant, elle comprit que, ne lui en déplaise, elle ne pouvait plus évacuer cet homme de sa vie, qu'il s'y était solidement et fermement implanté et, de toute évidence, pour longtemps. Et en même temps elle se demandait comment il fallait s'y prendre pour le présenter à son père et à sa mère et quelle figure ferait dans leur salon cet homme d'une autre dimension, d'une couleur et d'un format particuliers, inclassable et qui ne pouvait être comparé à personne.

Elle commença par le confronter mentalement avec ses parents, avec leur entourage, et même avec le cadre de leur appartement ; elle força un Loujine imaginaire à entrer dans les pièces, à parler avec sa mère, à manger le pâté en croûte familial, à se refléter dans leur magnifique samovar – un samovar qui avait été acheté à l'étranger – et ces visites aboutissaient à une catastrophe monstrueuse. Loujine, d'un mouvement maladroit de l'épaule, renversait leur maison, tel le portant instable d'un décor d'où un nuage de poussière s'exhalerait comme un soupir. Leur appartement, confortable et coûteux, se trouvait au premier étage d'un immense immeuble berlinois. Ayant refait fortune, ses parents avaient décidé de se meubler dans un style strictement russe, rappelant vaguement l'archaïque calligraphie slave, ces cartes postales qui représentaient des filles de boyards dans une attitude mélancolique, ces boîtes vernies dont le couvercle s'ornait d'une troïka ou d'un oiseau de feu pyrogravés et coloriés, ou cette revue luxueusement éditée (et depuis longtemps défunte) où l'on trouvait d'excellentes photographies de vieilles maisons de campagne et de belles porcelaines. Son père disait à ses amis qu'après des rendez-vous d'affaires avec des individus d'origine douteuse il lui était particulièrement agréable de se replonger dans l'authentique atmosphère russe et de manger de la vraie cuisine russe. Pendant un certain temps, ils eurent comme domestique un soldat, ancienne ordonnance, qu'ils avaient découvert dans un des camps russes des environs de Berlin ; mais cet homme, étant devenu sans raison d'une grossièreté excessive, ne tarda pas à être remplacé par une Allemande d'origine polonaise. La mère de la jeune fille, dame imposante aux bras potelés et qui se qualifiait elle-même de maîtresse femme ou de cosaque (réminiscence confuse et déformée de *Guerre et Paix*), jouait à la perfection

les maîtresses de maison russes, avait un penchant pour la théosophie et faisait le procès de la radio qu'elle qualifiait d'invention juive. Elle était très bonne, absolument dépourvue de tact et elle aimait sincèrement cette Russie peinturlurée et artificielle qu'elle avait instaurée autour d'elle ; mais, parfois, elle s'ennuyait atrocement, sans savoir au juste ce qui lui manquait : n'avait-elle pas, en effet, comme elle l'affirmait, emporté à l'étranger sa propre Russie ? Quant à sa fille, elle était parfaitement indifférente à cet appartement-image-d'Épinal et qui ressemblait si peu à leur silencieuse demeure de Pétersbourg, à cette maison où meubles et objets possédaient une âme, où dans l'armoire aux icônes, ornée de mystérieuses fleurs d'oranger, il y avait un reflet grenat inoubliable, où un gros chat à la mine sagace était brodé sur la soie du dossier d'un fauteuil, où l'on trouvait mille détails, mille parfums, mille nuances dont la combinaison était enivrante, poignante, irremplaçable.

Les jeunes gens qui fréquentaient leur maison voyaient en elle une demoiselle fort aimable, mais un peu ennuyeuse ; sa mère disait (en baissant la voix avec un petit sourire) qu'elle était l'intellectuelle de la famille et que ses goûts allaient aux « décadents » – sans qu'on sût si c'était parce qu'elle connaissait par cœur les poèmes de Balmont trouvés dans une anthologie ou pour toute autre raison. Son père aimait l'esprit indépendant de sa fille, son calme et sa manière toute particulière de baisser les yeux en souriant. Mais personne encore n'avait su découvrir son véritable charme : cette mystérieuse faculté qu'elle avait de n'assimiler de la vie que ce qui l'avait enchantée ou tourmentée dans son enfance, à l'âge où le flair de l'âme est infaillible ; la faculté de glaner partout le petit fait drôle ou touchant, de ressentir une intolérable et douce compassion pour tous les êtres malheureux et sans défense, d'éprouver de l'affliction à des milliers de kilomètres de distance pour un petit âne aux pattes frêles et au ventre velu que son maître, quelque part en Sicile, battait brutalement. Mais si elle se trouvait réellement en présence d'un être maltraité, elle éprouvait un sentiment d'éclipse mythique – lorsque dans la nuit subite s'abat une pluie de cendres et que le sang suinte des murs – et il lui semblait alors que si l'on n'intervenait pas tout de suite, à l'instant même, pour mettre fin à des souffrances dont il était impossible d'expliquer

l'existence dans un monde manifestement créé pour le bonheur, son cœur allait défaillir et qu'elle allait elle-même suffoquer et mourir. Ainsi vivait-elle dans une agitation permanente et secrète, pressentant quelque nouvel emballement, quelque nouveau motif de compassion ; les autres disaient qu'elle adorait les chiens, qu'elle était toujours prête à avancer de l'argent à n'importe qui – et lorsqu'elle entendait ces propos insignifiants, elle se rappelait un jeu de son enfance : il fallait sortir de la pièce tandis que les autres émettaient à votre sujet différentes opinions. Et parmi les joueurs qu'elle rejoignait après avoir attendu dans la pièce voisine (où l'on reste assis jusqu'à ce qu'on vous appelle, en fredonnant honnêtement une chanson, afin de ne pas écouter malgré soi, ou en ouvrant un livre pris au hasard, d'où jaillit, tel un ressort libéré, un bout de roman, la fin d'un dialogue incompréhensible), parmi ces gens dont il fallait deviner les opinions, se trouvait maintenant cet homme taciturne et lent. Elle ignorait totalement ce qu'il pensait d'elle ; elle le soupçonnait même de n'avoir aucune opinion à son sujet, aucune idée de son milieu ni de son genre de vie, si bien qu'il pouvait commettre des gaffes épouvantables.

Ayant décidé que son absence avait assez duré, elle lissa ses cheveux, en passant légèrement sa main sur sa nuque, et elle entra dans le hall en souriant. Sa mère et Loujine, qu'elle venait de présenter l'un à l'autre, étaient assis dans des fauteuils de rotin, sous un palmier, et Loujine, l'air renfrogné, examinait son vilain canotier qu'il tenait sur ses genoux. À cet instant elle craignait autant de penser à ce que Loujine avait dit d'elle (à supposer qu'il eût dit quelque chose) qu'à l'impression qu'il avait produite sur sa mère. La veille, dès que sa mère était arrivée et avait commencé à se plaindre que sa fenêtre donnât au nord et que la lampe de chevet ne fonctionnât pas, la jeune fille lui avait raconté, en essayant de maintenir ses paroles au même niveau que ses propos précédents, qu'elle s'était liée d'amitié avec le célèbre joueur d'échecs Loujine. « C'est probablement un pseudonyme, avait dit sa mère en fouillant dans son sac de voyage, il s'appelle sans doute Rubinstein ou Abramson. – Il est très, très célèbre, avait repris la fille, et très gentil. – Aide-moi plutôt à retrouver mon savon », avait dit la mère. Et maintenant, après les avoir présentés l'un à l'autre et les avoir laissés seuls, sous prétexte de commander des

citronnades, elle ressentait, en revenant dans le hall, une telle peur, elle avait à ce point le sentiment d'une catastrophe irréparable que, de loin déjà, elle se mit à parler très fort, trébucha contre le rebord d'un tapis et rit en balançant ses bras. La manière absurde qu'avait Loujine de jouer avec son canotier, les yeux étonnés et brillants de sa mère, leur silence, le souvenir soudain des larmes qu'il avait versées l'autre jour en enlaçant le radiateur, tout cela était très pénible à supporter. Mais Loujine leva brusquement la tête, un sourire maussade et familier crispa sa bouche, et la peur de la jeune fille se dissipa aussitôt : l'éventuelle catastrophe n'était plus qu'une chose étonnamment amusante et qui d'ailleurs n'aurait rien changé. Loujine, qui n'attendait, semblait-il, que le retour de la jeune fille pour se retirer, se leva, se racla la gorge, salua d'une façon extraordinaire (« comme un goujat », pensa-t-elle gaiement, traduisant ce salut dans le langage maternel) et se dirigea vers l'escalier. Il rencontra en chemin un garçon qui portait trois citronnades sur un plateau. Il arrêta le garçon, prit un des verres et, le tenant précautionneusement devant lui, accompagnant d'un mouvement des sourcils le niveau instable du liquide, commença de gravir lentement l'escalier. Lorsqu'il eut disparu au tournant, la jeune fille se mit, d'un air exagérément attentif, à enlever le papier fin qui entourait la paille. « C'est un goujat », dit la mère d'une voix assez forte, et sa fille ressentit le plaisir qu'on éprouve en trouvant dans le dictionnaire le sens d'un mot étranger qu'on avait deviné. « Ce n'est pas un être humain, continua sa mère avec un étonnement irrité, qu'est-ce que c'est que cet individu-là ? Ce n'est pas un être humain, Dieu sait ce que c'est. Et je te parie qu'il a un passeport soviétique. C'est un bolchevique, tout simplement. Un bolchevique ! J'étais là comme une imbécile. Et cette façon de parler ! Et ces manchettes crasseuses ! As-tu remarqué ? Crasseuses et effilochées !

— De quoi avez-vous donc bavardé ? demanda la jeune fille, souriant par en dessous.

— « Oui, madame ; non, madame. L'atmosphère ici est agréable. » L'atmosphère, hein ? Le joli mot ! Je lui ai demandé, uniquement pour dire quelque chose, s'il y avait longtemps qu'il avait quitté la Russie. Il ne m'a pas répondu. Tout simplement ! Puis il a dit que tu aimais les boissons

rafraîchissantes. Rafraichissantes ! Et cette gueule, cette gueule qu'il a ! Non, non, il faut fuir des types pareils… »

Continuant à jouer aux « opinions », elle se hâta de rejoindre Loujine. Après son départ manqué, on avait loué sa chambre et il logeait maintenant à l'étage supérieur. Loujine était là, accoudé à sa table, comme si quelque malheur l'avait soudain frappé ; une cigarette à demi écrasée agonisait lentement dans le cendrier. Des feuillets couverts d'écriture jonchaient la table et le plancher. La jeune fille pensa confusément que c'étaient là des factures, et elle s'étonna de leur nombre. Lorsqu'elle entra, le vent qui soufflait par la fenêtre ouverte s'engouffra impétueusement dans la çhambre, et Loujine, sortant de ses rêveries, ramassa les feuillets, les rangea soigneusement et sourit à la jeune fille en battant des cils. « Eh bien ? dit-elle, comment cela a-t-il marché ? – Cela prendra forme pendant la partie, dit-il, je ne fais que noter quelques possibilités. » Elle eut le sentiment de s'être trompée de porte, d'avoir échoué dans un endroit inconnu, mais dans ce monde insolite elle se sentait à l'aise et elle n'avait aucune envie de retourner dans celui où l'on jouait aux « opinions ». Cependant, au lieu de lui parler échecs, Loujine s'approcha d'elle sans quitter sa chaise, et, de ses mains tremblantes de tendresse, lui enlaça la taille, puis ne sachant que faire, essaya de l'attirer sur ses genoux. Elle résistait, arc-boutée contre ses épaules et se détournait, comme pour regarder les feuillets. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. – Ce n'est rien, dit Loujine, j'ai seulement noté quelques parties. – Lâchez-moi, demanda-t-elle d'une petite voix. – Des notes sur certaines parties… des notes », répétait-il, la serrant contre lui. Et, de ses yeux mi-clos, il regardait de bas en haut le cou de la jeune fille. Son visage s'altéra soudain, ses yeux perdirent toute expression, puis ses traits parurent se détendre et ses mains sè desserrèrent. Elle s'écarta, irritée, sans savoir au juste pourquoi, et étonnée qu'il l'eût lâchée. Loujine s'éclaircit la gorge et alluma avidement une cigarette, tout en observant la jeune fille d'un air étrangement malicieux. « Je regrette d'être venue, dit-elle ; d'abord, je vous ai empêché de travailler… – Pas du tout ! répondit Loujine avec une gaieté inattendue et en s'assenant un coup sur les cuisses. – Ensuite je voulais, à

vrai dire, connaître votre impression. – C'est une dame du grand monde, dit Loujine. Cela se voit tout de suite. »

— Écoutez, s'écria-t-elle, encore fâchée, avez-vous été élevé quelque part ? Avez-vous fait des études ? Avez-vous déjà rencontré des gens, leur avez-vous parlé ?

— Je me suis beaucoup baladé, dit Loujine. Par-ci, par-là ; un peu partout. »

« Où suis-je ? Qui est-il ? Qu'adviendra-t-il de tout cela ? » se demandait-elle en considérant la chambre, la table couverte de feuillets, le lavabo où traînait une lame Gillette toute rouillée, l'armoire entrouverte d'où sortait, lovée comme un serpent, une cravate verte, mouchetée de rouge, et, assis au milieu de ce morne désordre, cet homme infiniment complexe, absorbé par son art fantomatique. Et elle essayait de se ressaisir, de récapituler les défauts et les bizarreries de cet homme, de se dire, une fois pour toutes, qu'il n'était pas fait pour elle – mais en même temps elle se posait déjà des questions très précises : comment se tiendrait-il à l'église et de quoi aurait-il l'air en habit ?

# VII

Bien entendu, les rencontres continuèrent. La pauvre dame s'aperçut avec effroi que sa fille et ce douteux monsieur Loujine étaient inséparables, qu'il y avait entre eux des entretiens, des regards et des fluides qu'elle ne pouvait capter, et cela lui parut si dangereux que, surmontant son aversion, elle résolut de retenir Loujine auprès d'elle le plus possible, en partie pour mieux l'étudier, mais surtout pour que sa fille ne s'absentât pas si souvent. Le métier de Loujine était insignifiant et absurde… L'existence de semblables professions ne pouvait s'expliquer que par cette maudite époque contemporaine, le penchant contemporain pour les records insensés (ces avions qui veulent atteindre le soleil, ces Marathons, ces jeux olympiques…). Il lui semblait qu'autrefois, dans la Russie de sa jeunesse, un homme qui se fut exclusivement consacré aux échecs eût été un phénomène impensable. D'ailleurs, même de nos jours, un pareil homme paraissait si étrange qu'elle conçut un vague soupçon : peut-être cette activité de joueur d'échecs n'était-elle qu'un trompe-l'œil, une façade ? Peut-être Loujine s'occupait-il en réalité de tout autre chose ? Et, quand elle se représentait les occupations ténébreuses et criminelles que ce rusé coquin pouvait cacher sous sa passion pour un jeu innocent – peut-être des intrigues de franc-maçon –, elle demeurait toute saisie. Mais, peu à peu, ce soupçon se dissipa. Quelles intrigues aurait pu, en effet, ourdir un lourdaud pareil ? En outre, il était effectivement célèbre. Elle fut frappée et un peu irritée de constater combien de gens connaissaient ce nom qui lui était inconnu (si ce n'est comme un très vague souvenir associé à celui d'un parent éloigné que fréquentait jadis un certain Loujine, propriétaire foncier à Pétersbourg). Des Allemands, qui habitaient le même hôtel, prononçaient ce nom avec respect, en surmontant héroïquement la difficulté que présentait pour eux la prononciation d'une chuintante. Sa fille lui montra le dernier numéro d'un magazine berlinois,

où était reproduite, dans la rubrique des rébus et des mots croisés, une partie remarquable que Loujine avait dernièrement gagnée. « Mais comment peut-on se passionner pour de telles inepties ? s'écria-t-elle en regardant sa fille avec perplexité, perdre toute sa vie pour de pareilles bêtises ?… Tu avais un oncle qui, lui aussi, jouait très bien à toute sorte de jeux, aux échecs, aux cartes, au billard – mais il avait en plus un métier, une carrière… – Lui aussi a une carrière, répliqua sa fille, et il est vraiment très célèbre. À qui la faute si tu ne t'es jamais intéressée aux échecs ? – Il y a bien des prestidigitateurs qui, eux aussi, sont célèbres », gronda la mère. Toutefois, elle se mit à réfléchir et décida que la célébrité de Loujine justifiait en partie son existence. Cette existence semblait cependant difficile. Ce qui agaçait surtout la dame, c'est que Loujine, en s'asseyant, trouvât toujours moyen de lui tourner le dos. « Il ne vous parle que de dos ! Se plaignait-elle à sa fille, que de dos ! Et sa conversation n'est pas celle d'un être humain. Je t'assure qu'il y a en lui quelque chose d'anormal. » Pas une fois Loujine ne lui posa de question, pas une fois il n'essaya de soutenir une conversation qui retombait sans cesse. Il y eut d'inoubliables promenades par des sentiers tachetés de soleil, où un génie attentif avait disposé, çà et là, des bancs à l'ombre – d'inoubliables promenades, au cours desquelles chaque pas de Loujine faisait à la dame l'effet d'un outrage. En dépit de sa corpulence et de son essoufflement, il se mettait brusquement à marcher avec une rapidité extraordinaire, et ses compagnes restaient en arrière ; la mère pinçait les lèvres en regardant sa fille et jurait, d'une voix sourde et sifflante, que si cette course de championnat devait se prolonger, elle s'en retournerait à la maison – à l'instant, tu m'entends ? « Loujine, criait alors la jeune fille, hein, Loujine ! Soufflez un peu, vous allez vous fatiguer. » (Et l'habitude de la jeune fille d'appeler Loujine par son nom de famille irritait aussi la mère, mais, à ses observations, sa fille répondait en riant : « Ainsi faisaient les héroïnes de Tourguéniev. Est-ce que je ne les vaux pas ? ») Soudain Loujine se retournait, souriait de biais et s'asseyait sur un banc. À côté se trouvait une corbeille en fil de fer. Loujine fouillait immanquablement dans ses poches, y trouvait quelque bout de papier, le déchirait soigneusement et le

jetait dans la corbeille, après quoi il riait de son rire saccadé. C'était là un échantillon de ses petites plaisanteries.

En dehors des promenades en commun, la jeune fille et Loujine trouvaient le temps de s'isoler ; et, après ces tête-à-tête, la mère demandait à sa fille, non sans colère : « Alors, vous vous embrassez ? Vous vous embrassez, n'est-ce pas ? J'en suis sûre ! » Mais sa fille se contentait de soupirer et de répondre avec une feinte tristesse : « Oh ! maman, comment peux-tu dire des choses pareilles ? – À pleine bouche ! » déclarait la mère ; et elle écrivit à son mari qu'elle était inquiète et malheureuse, que leur fille avait un flirt impossible avec un individu morne et dangereux. Son mari lui conseilla de rentrer à Berlin ou de changer de résidence. « Il ne comprend rien à rien, pensa-t-elle, mais tant pis. Cela ne durera pas. Notre bonhomme va repartir. »

Mais soudain, trois jours avant le départ de Loujine pour Berlin, il se produisit un petit fait, qui, sans modifier ses rapports avec le joueur d'échecs, l'émut confusément. Ils étaient sortis tous les trois. C'était par une immobile soirée d'août et le magnifique coucher du soleil évoquait une orange sanguine pressée jusqu'au bout et entièrement déchiquetée. « J'ai un peu froid, dit la mère, veux-tu m'apporter quelque chose pour me couvrir ? » Et sa fille, qui suçait un brin d'herbe, inclina la tête, fit « hum ! hum ! » et repartit, en balançant légèrement les bras, dans la direction de l'hôtel.

« Elle est mignonne, ma petite, n'est-ce pas ? quelles jolies jambes ! »

Loujine s'inclina.

« Ainsi, vous partez lundi ? Et, après ce tournoi, vous retournerez à Paris ? »

Loujine s'inclina de nouveau.

« Mais vous ne resterez pas longtemps à Paris ? On vous invitera à jouer encore ailleurs ? »

C'est alors que le fait se produisit. Loujine jeta un regard autour de lui et braqua sa canne en avant.

« Un sentier, dit-il. Vous voyez ? Un sentier. Je marchais. Et là, figurez-vous, j'ai rencontré quelqu'un. Qui ai-je rencontré ? Un personnage

mythologique. L'Amour. Armé non pas d'une flèche, mais d'un caillou. Et ce caillou m'a frappé.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle d'un air inquiet.

— Non, permettez, permettez ! s'écria Loujine, en levant un doigt. Je demande une audience. »

Il s'approcha d'elle à la toucher et entrouvrit la bouche d'une étrange manière, ce qui conféra à son visage une expression insolite de tendresse douloureuse.

« Vous êtes une femme bonne et sensible, dit-il en traînant sur les mots ; j'ai l'honneur, oui, j'ai l'honneur de vous demander sa main. »

Il se détourna, comme après une réplique théâtrale, et se mit à tracer un dessin dans le sable avec sa canne.

« Voici ton châle », dit derrière la dame la voix essoufflée de sa fille. Et un châle recouvrit ses épaules.

« Mais non, j'ai chaud, c'est inutile, à quoi bon ce châle ?… »

Ce soir-là, la promenade fut particulièrement silencieuse. La mère repassait dans son esprit toutes les paroles qu'il lui faudrait dire à Loujine… Il faudrait faire allusion à sa situation matérielle… Selon toute apparence, il n'était pas riche ; n'occupait-il pas la chambre la moins chère de l'hôtel ? Elle devrait aussi parler très sérieusement avec sa fille. Un mariage impossible, la plus sotte des entreprises. Mais, malgré tout, elle se sentait flattée de ce que Loujine, manifestement fort troublé, se fut, à l'ancienne mode, adressé d'abord à elle.

« Ça y est, félicitations ! dit-elle le même soir à sa fille. Ne prends pas cet air innocent, tu m'as parfaitement comprise ! Nous avons envie de nous marier.

— Il a eu tort de t'en parler, répondit sa fille. Cela ne regarde que lui et moi.

— Épouser le premier coquin venu… commença la mère, offensée.

— Je te défends de dire cela, fit tranquillement la fille. Ce n'est pas ton affaire. »

En ce projet, qui avait paru absurde, se mit à prendre forme avec une incroyable rapidité. La veille de son départ, Loujine, en longue chemise de

nuit, regardait, depuis le balcon de sa chambre, la lune frémissante se dégager du feuillage noir, et, tout en songeant à la tournure imprévue que prenait sa défense contre Turati, écoutait, à travers ses méditations sur les échecs, la voix qui continuait de retentir à ses oreilles et qui semblait le transpercer, l'investir tout entier. C'était l'écho de la conversation qu'il venait d'avoir avec elle : une fois de plus, elle était assise sur ses genoux, et elle lui avait promis, oui, promis de venir à Berlin dans deux ou trois jours, de s'y rendre toute seule si sa mère refusait de quitter la ville d'eaux. Et la tenir sur ses genoux n'était rien à côté de la certitude qu'elle allait le suivre, qu'elle ne disparaîtrait pas comme certains songes qui crèvent subitement et s'éparpillent, lorsque, au travers d'eux, émerge le petit dôme brillant du réveille-matin. Son épaule appuyée contre la poitrine de Loujine, elle essayait, d'un doigt prudent, de soulever sa paupière, et, sous la légère pression exercée sur le globe, surgissait une étrange lueur noir, comme si surgissait son cavalier noir qui pourrait tout simplement prendre le pion, si Turati l'avançait au septième coup, comme il l'avait fait lors de leur dernière rencontre.

Le cavalier était perdu, c'était certain, mais cette perte était compensée par une attaque ingénieuse des noirs et la chance était alors de leur côté. Il y avait, il est vrai, une certaine faiblesse sur le front de la reine, – non pas une faiblesse, plutôt un doute : si tout cela n'était qu'une fantaisie, qu'un feu d'artifice, pourrait-il résister ? Son cœur résisterait-il, si la voix qui retentissait à ses oreilles le trompait et refusait finalement de le suivre ? Mais la lune émergea au-dessus des branches anguleuses et noires : une lune ronde, pesant un bon poids, confirmation éclatante de la victoire, et lorsque Loujine se retourna et revint enfin dans sa chambre, il y avait déjà sur le plancher un immense rectangle de clair de lune et, dans cette clarté, se projetait son ombre à lui.

# VIII

Alors que sa fiancée avait toujours été parfaitement indifférente à la façon dont ses parents avaient aménagé leur appartement, celui-ci produisit sur Loujine une impression que nul n'aurait pu prévoir. Dès qu'il eut arraché le premier point de la compétition à un Hongrois particulièrement tenace – la partie, il est vrai, avait été interrompue au quarantième coup, mais, pour Loujine, la suite en était parfaitement claire –, il s'était fait conduire à ce fameux appartement dont l'atmosphère évoquait une Russie de convention. Il lut à un chauffeur fantomatique l'adresse indiquée sur la carte postale : « Nous sommes arrivées. Vous attendons ce soir », et, après avoir franchi sans s'en apercevoir une distance vague et brumeuse, il tira avec précaution l'anneau enfoncé dans une gueule de lion. La sonnette fonctionna aussitôt et la porte s'ouvrit impétueusement. « Comment, sans pardessus ? Je vous défends d'entrer… » Mais il avait déjà franchi le seuil et, hochant la tête et secouant les mains, il luttait pour reprendre haleine. « Ouf ! ouf ! » soufflait-il et il tendait déjà le bras pour une merveilleuse étreinte, lorsqu'il s'aperçut que sa main gauche tenait encore sa canne, devenue inutile, et que, dans sa droite, il serrait toujours son portefeuille, apparemment depuis l'instant où il avait réglé le chauffeur. « Encore cet affreux chapeau noir ! Eh bien, qu'attendez-vous ? Par ici ! » Sa canne plongea sans difficulté dans un récipient pareil à un vase ; le portefeuille, après une seconde tentative, s'enfonça dans la bonne poche et le chapeau se suspendit à un crochet. « Me voici, dit Loujine, ouf ! ouf !… » Mais la jeune fille était déjà loin, au fond du vestibule ; elle poussa la porte de sa hanche, allongea son bras nu sur le battant et, baissant la tête, jeta à Loujine un regard amusé. Au-dessus de la porte, juste au-dessus de l'imposte, une grande peinture à l'huile aux couleurs éclatantes attirait le regard. Loujine, qui d'habitude ne remarquait pas ce genre de choses, y fit attention parce que l'électricité

l'inondait d'une lumière généreuse et que les couleurs l'avaient heurté comme un brutal rayon de soleil. Une paysanne coiffée d'un fichu de coton rouge, abaissé jusqu'aux sourcils, mangeait une pomme, et son ombre noire, portée sur une palissade, en mangeait une autre, un peu plus grosse. « Une baba », dit Loujine avec satisfaction, et il se mit à rire. « Allons, entrez, entrez donc ! Et ne renversez pas ce guéridon ! » Tout ému de plaisir, il entra au salon et, sous le gilet de velours – que, pour une raison inconnue, il portait toujours lors des tournois – son ventre était secoué d'un rire attendrissant. Le lustre aux pendeloques en verre opaque, pareilles à des sucettes, lui répondit par des tintements étrangement familiers ; devant le piano à queue, sur le parquet jaune où se reflétaient les pieds des fauteuils Empire, une peau d'ours toute blanche écartait les pattes, comme si elle voulait se précipiter dans l'abîme brillant du plancher. Sur de nombreux guéridons, étagères et dressoirs, étaient entassés toute sorte de petits objets élégants, de gros roubles d'argent luisaient dans une vitrine et une plume de paon était fichée derrière le cadre de la glace. Les murs étaient ornés de nombreuses toiles : encore des paysannes aux châles fleuris, un preux cuirassé d'or et perché sur un gros cheval de labour au pelage blanc, des isbas disparaissant sous des édredons de neige bleue… Pour Loujine, tout cela se fondait en une impression colorée et brillante, très émouvante, d'où jaillissait, l'espace d'un instant, tel ou tel objet : élan de porcelaine ou icône aux yeux sombres – et, de nouveau, tout papillotait gaiement devant lui, et la fourrure polaire, contre laquelle il buta, fit apparaître, en se retournant, une doublure rouge festonnée. Il y avait plus de dix ans que Loujine n'était entré dans une maison russe et, à ce moment, dans cet appartement où s'étalait sans aucune retenue, comme pour une exposition, toute une Russie tapageuse, il ressentit une joie d'enfant et eut envie de battre des mains : il n'avait jamais connu de joie aussi simple, aussi légère. « C'est un reste de Pâques », dit-il avec conviction, en désignant de son petit doigt un gros œuf de bois doré (qui avait été gagné à la tombola d'un bal de bienfaisance). À cet instant, la porte blanche s'ouvrit toute grande et un monsieur à lorgnon, très droit, les cheveux coupés en brosse, entra d'un pas rapide, lui tendant la main de loin. « Soyez le bienvenu, dit-il, très

heureux de faire votre connaissance. » Et aussitôt, tel un prestidigitateur, il ouvrit un porte-cigarettes de fabrication artisanale, dont le couvercle s'ornait d'une aigle impériale de l'époque d'Alexandre Ier. « Des cigarettes russes ? dit Loujine, en jetant un regard furtif, je n'en fume pas ; mais voilà… » Il se mit à fouiller dans ses poches et en tira de grosses cigarettes échappées de leur paquet ; il en laissa tomber quelques-unes, que le monsieur ramassa adroitement. « Mon petit, dit-il, donne-nous un cendrier. Asseyez-vous, je vous prie. Pardon… vos prénom et patronyme ? » Un cendrier de cristal fut posé entre eux, et les deux hommes, en y plongeant au même instant leur cigarette, en firent se heurter les bouts. « J'adoube, dit Loujine avec bonhomie en redressant sa cigarette tordue. – Ce n'est rien, ce n'est rien », dit rapidement le monsieur, et il laissa échapper deux minces volutes de fumée de ses narines soudain contractées. « Ainsi, vous voilà dans notre cher Berlin ? Ma fille m'a raconté que vous étiez venu ici pour un tournoi. » Il tira sur sa manchette empesée et continua, les poings aux hanches : « À propos, je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas, au jeu d'échecs, un coup qui permette de gagner infailliblement ? Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais je veux dire… excusez-moi, quel est votre prénom ? – Si, je comprends, dit Loujine, après avoir consciencieusement réfléchi. Il y a des coups en douceur et des coups en force. Le coup en force… – D'accord, d'accord, c'est donc cela, dit le monsieur en acquiesçant de la tête. – Le coup en force, reprit Loujine d'une voix haute et joyeuse, le coup en force est celui qui nous procure immédiatement un avantage incontestable. Un double échec au roi, par exemple, avec la prise d'une pièce importante, ou un pion devenant reine. Et ainsi de suite, et ainsi de suite… Tandis qu'un coup en douceur… – D'accord, d'accord, dit le monsieur, et combien de jours va durer votre compétition ? – Un coup en douceur, continua Loujine, essayant de se montrer aimable et s'emballant lui-même, un coup en douceur signifie une feinte, une embûche, une complication. Prenons une disposition quelconque. Les blancs… » Les yeux fixés sur le cendrier, il devint tout songeur. « À mon grand regret, dit le monsieur nerveusement, je n'entends rien aux échecs… Je voulais simplement vous demander… Mais cela ne fait rien, rien du tout. Nous allons passer à l'instant dans la

salle à manger. Est-ce que le thé est prêt, mon petit ? – Oui ! s'écria Loujine, reprenons tout simplement la position finale, celle d'aujourd'hui, lorsque la partie a été interrompue. La position des blancs : le roi à *c3,* la tour à *a1*, le cavalier à *d5*, les pions à *b3* et *c4*. Quant aux noirs… – Quelle chose compliquée que les échecs ! intervint vivement le monsieur, en se levant, comme mû par un ressort, et en essayant d'interrompre le flot des lettres et des chiffres qui avaient quelque rapport avec la position des noirs. – Supposons maintenant, dit Loujine avec force, que les noirs jouent le meilleur coup possible dans cette position, soit *e6* à *g5*. À cela, je réponds par le coup en douceur suivant… » Les yeux mi-clos, les lèvres tendues comme pour donner avec précaution un baiser, il fit entendre, non plus des mots, ni même la simple indication des coups, mais le bruit le plus doux, un bruit infiniment délicat. Et lorsque, le lendemain, il réalisa ce coup sur l'échiquier, il avait la même expression – celle d'un homme qui, d'un souffle, enlèverait un brin de duvet du visage d'un petit enfant. Le Hongrois, le visage tout jaune après une nuit d'insomnie (durant laquelle il avait eu le temps de vérifier toutes les variantes qui aboutissaient à une partie nulle, sauf précisément cette unique combinaison secrète), le Hongrois se mit à réfléchir profondément devant l'échiquier, tandis que Loujine, toussotant avec affectation, marquait amoureusement sur sa feuille le coup qu'il venait de jouer. Le Hongrois ne tarda pas à capituler, et Loujine s'installa en face d'un compatriote. Le début de la partie fut intéressant, et bientôt un cercle serré de spectateurs se forma autour de leur table. Leur curiosité, leur pression, les craquements de leurs jointures, leur respiration et surtout leurs murmures, murmures interrompus par des « chut ! » encore plus sonores et encore plus irritants, tout cela faisait souffrir Loujine ; et lorsqu'il n'était pas trop profondément plongé dans l'abîme des échecs, il était très sensible à ces craquements, à ces froissements et à cette chaleur déplaisante. Du coin de l'œil, il voyait les jambes des spectateurs, et ce qui l'irritait le plus, Dieu sait pourquoi, c'était, parmi tous ces pantalons sombres, deux jambes de femme, gainées de bas gris aux mille reflets. Manifestement, ces jambes ne comprenaient rien aux échecs, et l'on se demandait pourquoi elles étaient là. Ces souliers gris-bleu à bout pointu avec des espèces de brides eussent été bien mieux

à leur place claquant sur quelque trottoir, loin, très loin de cette salle. Tout en arrêtant sa montre, en inscrivant ses coups ou en retirant les pièces qu'il avait prises, Loujine ne cessait de jeter des regards furtifs sur ces deux jambes immobiles ; mais il ne découvrit qu'une heure et demie plus tard, après avoir gagné la partie et s'être levé en tirant sur son gilet, qu'elles appartenaient à sa fiancée. Il éprouva un bonheur aigu à l'idée qu'elle avait assistée à son triomphe et il attendit patiemment qu'on eût rangé les échiquiers et que tous ces gens bruyants fussent partis, pour se montrer câlin avec elle. Cependant les échecs ne disparurent pas tout de suite, et même lorsque Loujine revit la lumineuse salle à manger, où étincelait le cuivre de l'immense samovar, de vagues cases rectangulaires transparaissaient encore à travers la nappe blanche et, sur la tarte, les mêmes cases – chocolat et crème – étaient distinctement reconnaissables. La mère de sa fiancée l'accueillit avec la bonhomie condescendante et légèrement moqueuse qu'elle lui avait témoignée la veille, lorsque son apparition avait mis fin à la conversation sur les échecs, tandis que le même monsieur – manifestement son mari – racontait avec force détails quelle propriété modèle il possédait jadis en Russie. « Allons dans votre chambre », murmura d'une voix rauque Loujine à sa fiancée, mais elle se mordit la lèvre et lui fit les gros yeux. « Allons ! » insista-t-il. Alors, fort adroitement, elle lui présenta, sur une assiette de verre, une merveilleuse confiture de framboises d'une douceur onctueuse et d'un rouge éblouissant, qui se transformait sur sa langue en une masse chaude et grenue, sucrée et parfumée, qui collait aux dents. « *Merci ! merci !* » disait Loujine en faisant de petits saluts, tandis qu'on lui en servait une seconde portion ; et, dans un silence de mort, il se remit à déglutir bruyamment, léchant sa cuiller à thé encore brûlante, comme s'il eût craint de perdre une seule goutte de l'exquise gelée. Et lorsqu'il eut enfin obtenu ce qu'il voulait et se trouva seul avec la jeune fille, non pas, il est vrai, dans sa chambre, mais dans le salon bariolé, il l'attira à lui et, sans lâcher ses poignets, s'assit pesamment ; mais elle se dégagea en silence, virevolta et s'assit sur un pouf. « Je n'ai pas encore décidé de vous épouser, dit-elle, ne l'oubliez pas. – Tout est décidé, dit Loujine, et s'ils ne sont pas d'accord, nous les forcerons à signer. – À signer quoi ? dit-elle, étonnée. – Je ne sais

pas, moi… Je crois qu'il faut des signatures… – Qu'il est bête ! s'écria-t-elle, qu'il est bête ! D'une insondable, d'une incorrigible bêtise ! Que vais-je faire de vous ? Et comme vous avez l'air fatigué ! Je suis sûre qu'il est très mauvais pour vous de tant jouer. – *Ach wo,* dit Loujine, quelques petites parties. – Mais vous y pensez tout le temps, même la nuit. Cela ne peut pas continuer ainsi. Savez-vous qu'il est très tard ? Il faut rentrer chez vous. Vous avez besoin de sommeil, voilà. » Mais il ne bougea pas de son canapé rayé, et elle se dit que leurs conversations n'étaient faites que de niaiseries, de propos sans queue ni tête. Et jamais encore il ne l'avait embrassée pour de bon, mais toujours n'importe comment, d'une façon étrange et, quand il la touchait, aucun de ses gestes maladroits ne ressemblait à la simple étreinte humaine. Mais il y avait dans ses yeux ce dévouement d'orphelin et cette lueur mystérieuse, qui l'avait illuminé lorsqu'il s'était penché sur l'échiquier tout à l'heure… Et, le lendemain, elle se sentit de nouveau attirée vers la salle parfaitement silencieuse, au second étage de ce grand café qui était situé dans une rue étroite et bruyante. Cette fois-ci, Loujine la remarqua tout de suite : il était en train de parler à mi-voix avec un homme aux larges épaules, au visage glabre et aux cheveux coupés ras, qui dessinaient sur son front une sorte de cap et semblaient solidement appliqués sur sa tête ; ses grosses lèvres enserraient et suçaient un cigare éteint. Un artiste, envoyé de quelque journal, dessinait rapidement, en levant et en baissant la tête comme un poussah chinois, ce profil à cigare. Elle jeta, en passant un coup d'œil sur son carnet et vit, à côté d'un Turati à peine ébauché, un Loujine complètement achevé : son nez exagérément mélancolique, son double menton pointillé de noir et, sur sa tempe, la mèche familière qu'elle appelait sa boucle. Turati commença une partie contre un maître allemand, tandis que Loujine s'approchait d'elle et, l'air maussade, avec un sourire embarrassé, lui disait une phrase longue et incohérente. Fort surprise, elle comprit qu'il lui demandait de se retirer. « *Post factum,* expliqua-t-il d'un ton suppliant, je serai très heureux, mais maintenant… c'est un peu gênant. » Après avoir suivi des yeux sa fiancée qui s'éloignait docilement entre les petites tables, Loujine se fit à lui-même un signe de tête affairé et se dirigea vers l'échiquier, devant lequel s'installait déjà son nouvel adversaire : un

Anglais aux cheveux gris, qui jouait avec un flegme imperturbable et perdait infailliblement. Il n'eut pas plus de chance cette fois-ci et Loujine fut encore une fois vainqueur. Le lendemain il fit partie nulle, puis gagna de nouveau – et il cessa alors de percevoir nettement la différence entre le café des échecs et la maison de sa fiancée, comme si, par suite de l'accélération, ce qui lui semblait auparavant une succession de plans distincts était devenu un scintillement rapide.

Il suivait Turati pied à pied. Turati gagnait un point ; Loujine en gagnait un ; Turati gagna une demi-partie ; Loujine fit de même. Ils avançaient ainsi, comme s'ils gravissaient les deux côtés d'un triangle isocèle et qu'ils dussent, au moment décisif, se rencontrer au sommet.

Les nuits de Loujine étaient comme cahotantes. Bien qu'il fut gagné par le sommeil, il ne pouvait s'empêcher de penser aux échecs, et le sommeil n'avait pas accès à son cerveau, dont il cherchait en vain les entrées : à chacune d'elles se tenait en faction une figurine d'échecs, et Loujine en éprouvait une sensation extrêmement désagréable – le sommeil était là, tout près, mais il demeurait de l'autre côté de son cerveau. Il y avait en lui deux hommes, dont l'un dormait, épuisé et comme dispersé à travers la pièce, tandis que l'autre, transformé en échiquier, continuait de veiller, incapable de se fondre avec son bienheureux double. Mais ce qui était pire encore, c'est qu'après chaque séance de tournoi, il lui était de plus en plus difficile de se dégager du monde des échecs, si bien que, même en plein jour, il ressentait un pénible dédoublement. Après une partie de trois heures la tête lui faisait étrangement mal, elle n'était douloureuse que par endroits, des carrés noirs de douleur, et il n'arrivait pas plus à retrouver la porte de sortie, dissimulée par une tache noire, qu'à se rappeler l'adresse de la maison amie. Par bonheur il gardait toujours dans sa poche la vieille carte postale, pliée en deux et qui commençait à se casser au pli. (« Nous sommes arrivés. Vous attendons ce soir. ») Il éprouvait toujours le même sentiment de joie en pénétrant dans cette maison remplie de jouets russes ; mais sa joie était, elle aussi, mouchetée de noir. Un jour de relâche il arriva plus tôt que de coutume et ne trouva que la maîtresse de maison. Celle-ci décida de reprendre avec lui la conversation amorcée un soir, dans un bois de hêtres, au coucher du soleil

et, exagérant un peu le don qu'elle avait et dont elle était assez fière, de dire à chacun ses quatre vérités (les jeunes gens qui fréquentaient leur maison la tenaient pour une femme supérieurement intelligente et la craignaient beaucoup) elle attaqua Loujine, lui reprocha d'abord ses mégots qu'on trouvait dans tous les petits vases et jusque dans la gueule de l'ours étendu par terre, puis lui proposa de prendre un bain le soir même – on était un samedi – dès que son mari aurait pris le sien. « Vous devez vous laver bien rarement, lui dit-elle sans ambages, rarement, avouez-le ? » Loujine, dont le visage s'était assombri, haussa les épaules en regardant le plancher, où se dessinait un léger mouvement pour lui seul perceptible, une fâcheuse différenciation des ombres. « Et en général, continua-t-elle, il faut être plus soigné. » Ayant ainsi créé chez son interlocuteur la disposition d'esprit nécessaire, elle en vint à l'essentiel. « Écoutez, lui dit-elle, je pense que vous avez déjà perverti ma petite fille ? Les gens de votre espèce sont de terribles débauchés. Et ma petite est pure, elle ne ressemble pas aux jeunes filles d'aujourd'hui. Car vous êtes un débauché, un débauché, n'est-ce pas ? – Non, madame », dit Loujine en soupirant ; puis il fronça les sourcils et passa vivement une semelle sur le parquet, afin d'y effacer une condensation d'ombre déjà très nette. « C'est que je ne vous connais pas du tout, continua la voix, rapide et sonore, il va falloir que je prenne des renseignements sur vous, oui, parfaitement, des renseignements, pour savoir si vous ne souffrez pas d'une certaine maladie. – J'ai de l'essoufflement, dit Loujine, et un peu de rhumatisme. – Je ne vous parle pas de cela, l'interrompit-elle sèchement, il s'agit d'une chose sérieuse. Manifestement, vous vous considérez comme son fiancé, vous venez chez nous, vous vous isolez tous les deux. Mais, à mon avis, il ne peut pas encore être question de mariage. – Et puis, l'année dernière, dit Loujine d'un air morne, j'ai eu des hémorroïdes. – Écoutez, je vous parle de choses très graves. Vous aimeriez sans doute vous marier aujourd'hui même, à l'instant, si possible. Je vous connais, vous autres ! Et elle ne tardera pas à être enceinte, et vous la ferez souffrir ! » Loujine, qui avait piétiné une ombre à un endroit précis du parquet, remarqua avec angoisse qu'une nouvelle combinaison commençait à se dessiner à une certaine distance de sa chaise. « Si mon opinion vous intéresse tant soit

peu, je dois vous dire que je considère ce mariage comme une absurdité. En outre, vous vous imaginez sans doute que mon mari va vous entretenir ? Vous le croyez, n'est-ce pas ? Avouez-le ! – Je manque un peu de capitaux en ce moment, dit Loujine, je ne vous demanderais que très peu de chose. Et puis on m'a proposé de diriger la rubrique des échecs dans une revue. » À cet instant, les ombres déplaisantes sur le plancher s'accentuèrent de façon si insolente que Loujine tendit involontairement la main pour arracher un sombre roi à la menace d'un pion lumineux. Et, à partir de ce jour, il évita en général de rester au salon, où il y avait trop de petits objets en bois qui, si on les regardait longtemps, prenaient des contours trop précis. Sa fiancée remarqua qu'après chaque nouvelle journée de tournoi il avait l'air de plus en plus fatigué. Des ombres violettes cernaient ses yeux ; ses lourdes paupières étaient continuellement enflammées. Sa pâleur le faisait paraître mal rasé, bien que, sur les instances de la jeune fille, il se fît la barbe tous les jours. Elle attendait la fin du tournoi avec beaucoup d'impatience, souffrant à l'idée des efforts terribles et pernicieux qu'il devait faire pour gagner un point. Pauvre Loujine, mystérieux Loujine… Le matin, tandis qu'elle jouait au tennis avec une amie allemande, puis assistait à des cours d'histoire de l'art – combien fastidieux ! – ou feuilletait dans sa chambre des livres fatigués et dépareillés (*L'Océan* d'Andréïev, un roman du général Krasnov, une brochure intitulée *Comment devenir yogi),* elle ne cessait de penser à Loujine qui, pendant ce temps, était plongé dans ses calculs, qui luttait et souffrait, et elle était un peu dépitée de ne pouvoir partager les souffrances de son art. Elle avait pleine confiance dans son génie et était en outre persuadée que ce génie ne pouvait avoir pour seul champ d'action, si merveilleux fut-il, le jeu d'échecs : la fièvre du tournoi une fois tombée, lorsque Loujine serait reposé et calmé, des forces encore inconnues se feraient jour en lui, il s'éveillerait, s'épanouirait et ferait preuve de ses dons dans d'autres domaines de la vie. Son père traitait Loujine de fanatique borné, tout en reconnaissant en lui un homme très naïf et très honnête. Quant à sa mère, elle affirmait que Loujine perdait la raison non pas de jour en jour, mais d'heure en heure et que la loi interdisait aux fous de se marier ; et, pendant quelque temps, elle cacha à ses amis l'incroyable

fiancé de sa fille. Au début, ce fut assez facile – on les croyait toutes les deux dans la ville d'eaux –, mais bientôt tous les gens qui fréquentaient habituellement leur maison reparurent, à savoir : un vieux et charmant général qui ne cessait de démontrer que ce n'était pas la Russie que nous regrettions, mais notre jeunesse, oui, notre jeunesse ; Oleg Serguéïevitch Smirnovski, théosophe et propriétaire d'une fabrique de liqueurs ; quelques anciens officiers ; plusieurs demoiselles ; la cantatrice Vozdvijenskaïa ; le couple Alferov ; et aussi la très vieille princesse Oumanov, surnommée la Dame de Pique (d'après l'opéra bien connu). Ce fut elle qui vit Loujine la première et, des explications rapides et peu intelligibles de la maîtresse de maison, elle conclut qu'il avait quelques rapports avec la littérature et les revues, bref, que c'était un auteur. « Connaissez-vous ce poème ? lui demanda-t-elle, se lançant par courtoisie dans une conversation littéraire. C'est de la poésie moderne… un peu décadente… il s'agit de bleuets, on voit des bleuets, des bleuets… » Oleg Serguéïevitch demanda aussitôt à Loujine de faire avec lui une partie d'échecs, mais par malheur il n'y en avait point à la maison. Les jeunes gens le traitèrent entre eux de « benêt » et, seul, le vieux général se montra simple et cordial et insista longuement auprès de Loujine pour qu'il allât voir la petite girafe qui venait de naître au Jardin zoologique. Depuis que, tous les soirs, des invités avaient commencé à paraître chez sa fiancée, formant des combinaisons diverses, il était impossible à Loujine de rester une minute en tête à tête avec elle ; et sa lutte contre les envahisseurs, son désir de percer cette multitude pour atteindre la jeune fille prit aussitôt l'aspect d'une partie d'échecs. Pourtant il n'arrivait pas à les vaincre, il en surgissait toujours de nouveaux, sans cesse, et l'idée le hantait que c'étaient les mêmes invités, innombrables et anonymes, qui, aux heures du tournoi, faisaient cercle autour de lui, le serrant jusqu'à l'étouffer.

L'explication de tout cela vint un matin, lorsque, assis sur une chaise au beau milieu de sa chambre d'hôtel, il essayait de concentrer sa pensée sur cette seule notion : hier, il avait gagné le dixième point et aujourd'hui il s'agissait de vaincre Moser. Subitement, sa fiancée apparut. « Il est là, dit-elle en riant, comme une véritable idole, assis au milieu de sa chambre, tandis qu'on lui apporte des offrandes. » Elle lui tendait une boîte de

chocolats, mais subitement le rire s'effaça de son visage. « Loujine, s'écria-t-elle, Loujine, réveillez-vous ! Qu'est-ce que vous avez ? – Est-ce que tout cela est réel ? demanda Loujine à voix basse, d'un air méfiant. – Bien sûr ! Quelle idée de s'installer au milieu de la pièce ! Secouez-vous immédiatement, sinon je m'en vais. » Loujine se secoua docilement, remuant la tête et les épaules, puis il alla s'asseoir sur un divan, et un bonheur encore vague, encore instable s'alluma dans ses yeux. « Dites-moi, est-ce que ce sera bientôt fini ? demanda-t-elle, combien en reste-t-il ? – Trois petites parties, répondit Loujine. – J'ai lu aujourd'hui dans un journal que vous seriez vainqueur et que, cette fois-ci, vous jouiez d'une façon extraordinaire. – Mais il y a Turati, dit-il, en levant le doigt. J'ai des nausées, ajouta-t-il tristement. – Alors, pas de bonbons, dit-elle vivement, et elle remit sous son bras la boîte carrée. Loujine, je vais appeler un médecin. Si vous continuez de la sorte, vous allez mourir, tout simplement. – Mais non, mais non, dit-il d'une voix somnolente. C'est fini. Pas besoin de médecin. – Mais je ne suis pas tranquille. Ça va donc continuer jusqu'à vendredi ou samedi, cet enfer ? Et chez nous, à la maison, ça ne va pas fort non plus. Tout le monde pense, comme maman, que je ne dois pas vous épouser. Mais pourquoi ces nausées ? Avez-vous mangé quelque chose ? – C'est fini, absolument fini, dit Loujine d'une voix traînante, et il posa sa tête sur l'épaule de la jeune fille. – Vous êtes tout simplement très fatigué, mon pauvre. Est-ce que vraiment vous allez jouer aujourd'hui ? – À trois heures. Contre Moser. En général, je joue… comment ont-ils dit ? – D'une façon extraordinaire », répondit-elle en souriant. La tête qui s'appuyait contre son épaule était grosse et lourde – appareil précieux au mécanisme mystérieux et compliqué. Au bout d'une minute, elle s'aperçut qu'il dormait et elle se demanda alors comment faire glisser cette tête sur un coussin. Elle y parvint au moyen de gestes très délicats ; il était maintenant à demi étendu sur le divan, recroquevillé d'une manière peu confortable, et sa tête, sur le coussin, semblait de cire. Un instant elle fut prise de panique : s'il était mort subitement ? Elle alla jusqu'à toucher son poignet, qui était mou et chaud. En se redressant, elle ressentit une douleur à l'épaule : « Comme sa tête est lourde ! » murmura-t-elle en regardant le dormeur, et elle quitta la chambre sur la pointe des pieds, en emportant

son cadeau inopportun. Après avoir demandé à la femme de chambre, qu'elle avait rencontrée dans le couloir, de réveiller Loujine dans une heure, elle descendit l'escalier sans bruit et se dirigea vers le club de tennis par des rues ensoleillées ; et elle se rendit alors compte qu'elle continuait à marcher très doucement en s'efforçant de ne pas faire de mouvements brusques. La femme de chambre n'eut pas à réveiller Loujine : il s'éveilla tout seul et se mit aussitôt à se rappeler laborieusement le rêve charmant qu'il venait de faire, car il savait par expérience qu'il fallait le fixer immédiatement, sinon il serait trop tard. Dans son rêve, il s'était vu assis – chose étrange – au milieu de la chambre, lorsque, avec la soudaineté absurde et bienheureuse des rêves, sa fiancée était entrée et lui avait tendu une boîte nouée de rouge. Elle était habillée, selon la mode des rêves, d'une robe blanche et de silencieux souliers blancs. Il avait voulu l'embrasser, mais avait été pris de nausées et de vertiges et, pendant ce temps, sa fiancée lui avait raconté qu'on écrivait à son sujet des choses extraordinaires dans les journaux, mais que, malgré cela, sa mère était hostile à leur mariage. Il y avait eu sans doute bien des choses encore dans son rêve, mais sa mémoire ne parvenait pas à rattraper ce qui s'enfuyait et, essayant de ne pas perdre au moins les bribes qu'il avait arrachées au songe, Loujine bougea prudemment, lissa ses cheveux et sonna, pour qu'on lui apportât son dîner. Après le repas, il dut se remettre à jouer et, ce jour-là, le monde des échecs révéla son effrayant pouvoir. Loujine joua quatre heures sans répit et finit par gagner, mais, alors qu'il roulait déjà en taxi, il oublia quelle adresse il avait donnée au chauffeur (… « ce soir ») et, non sans curiosité, il attendit de voir où s'arrêterait la voiture.

Il reconnut cependant la maison – où il y avait encore des invités, des tas d'invités –, mais il comprit soudain qu'il venait tout simplement de se replonger dans son récent rêve, car sa fiancée lui demanda à mi-voix : « Alors, vous n'avez plus de nausées ? » (Car comment aurait-elle pu savoir cela ?) « Nous vivons dans un beau rêve, lui dit-il tout bas, j'ai tout compris. » Il jeta un regard autour de lui, vit la table, les visages des invités qui se reflétaient dans le samovar – dans la perspective du samovar – et ajouta avec un grand soulagement : « Alors, tout cela aussi est un rêve ? Tous ces messieurs, un rêve ? Tiens, tiens… – Taisez-vous ! Qu'est-ce que

vous racontez là ? » murmura-t-elle, inquiète. Et Loujine se dit qu'elle avait raison, qu'il ne fallait pas effaroucher la vision ; laissons ces gens demeurer ici quelque temps encore. Mais le plus curieux était que ce rêve le transportait manifestement en Russie, alors qu'il avait quitté la Russie depuis longtemps. Les habitants du rêve s'entretenaient en russe, tout en buvant joyeusement du thé, et le sucrier était absolument identique à celui dans lequel, bien des années auparavant, assis dans la véranda par une soirée d'été couleur de framboise, il puisait du sucre. Loujine nota avec plaisir et intérêt ce retour en Russie. Ce phénomène l'amusait surtout comme la répétition ingénieuse d'une certaine idée – comme il arrive, dans le jeu réel, que se répète sur l'échiquier, en une variante originale, une combinaison connue depuis longtemps, mais qu'on ne trouve que dans les problèmes d'échecs.

Cependant, aux images du rêve venaient se mêler, plus ou moins distinctes, celles de sa vie réelle de joueur d'échecs ; et la réalité finit par chasser complètement le rêve. Il y eut là-dessus la nuit qu'il passa à l'hôtel, nuit d'insomnie qu'il consacra à mettre sur pied un système de défense contre le début de Turati. Loujine avait maintenant recouvré toute sa lucidité et sa pensée, débarrassée de tout élément impur, s'organisait rigoureusement ; les échecs couvraient pour lui le champ du réel, tout le reste n'était que rêve – un rêve délicieux où flottait, immatérielle et évanescente comme une nuée d'or traversée de lune, l'image d'une charmante jeune fille au regard clair et aux bras nus. Depuis que ce monde, où tant de choses n'étaient pas intelligibles, s'était évanoui comme un mirage et qu'il n'avait plus à en tenir compte, les rayons de sa conscience, jusqu'alors éparpillés et sans force, avaient, en se concentrant, retrouvé toute leur acuité. Comme cette vie réelle, celle des échecs, était belle, claire et fertile en aventures ! Loujine constatait fièrement qu'il la maîtrisait sans difficulté, que tout y obéissait à sa volonté et s'y conformait à ses idées. Déjà, les connaisseurs avaient qualifié d'immortelles quelques-unes des parties qu'il venait de jouer au tournoi de Berlin. Il en avait gagné une en sacrifiant successivement sa dame, sa tour et son cavalier ; lors d'une autre partie, l'un de ses pions avait conquis une position tellement importante qu'elle lui conférait un pouvoir démesuré, qui

s'accroissait sans cesse, un pouvoir si pernicieux pour son adversaire qu'il faisait de ce pion comme une tumeur maligne à l'endroit le plus vulnérable de l'échiquier ; enfin, dans une troisième partie, Loujine joua un coup en apparence insensé, qui suscita des murmures parmi les spectateurs, mais qui, en réalité, constituait un piège compliqué que son adversaire aperçut trop tard. Dans ces trois parties, comme dans toutes les autres, Loujine, au cours de cet inoubliable tournoi, fit preuve d'une étonnante rigueur de raisonnement, d'une logique impitoyable. Mais Turati, lui aussi, jouait supérieurement, Turati, lui aussi, gagnait point après point, en hypnotisant quelque peu son adversaire par la hardiesse de son imagination et en se fiant – peut-être trop – à la fortune des échecs qui, jusque-là, ne l'avait pas abandonné. Sa rencontre avec Loujine devait être décisive pour l'attribution du premier prix. D'aucuns croyaient que la lucidité et la subtilité de Loujine l'emporteraient sur l'imagination impétueuse de l'Italien ; d'autres prédisaient que l'ardent et audacieux Turati triompherait de la prévoyance du Russe. Et le jour de cette rencontre arriva.

Loujine s'éveilla tout habillé – il n'avait même pas enlevé son pardessus –, regarda sa montre, se leva vivement, prit son chapeau qui traînait au milieu de la chambre et s'en coiffa. À ce moment enfin, il se ressaisit et regarda autour de lui, se demandant sur quoi, au fait, il avait dormi. Son lit n'était pas défait, le velours du canapé semblait parfaitement lisse. Il ne savait d'une manière précise qu'une seule chose : il jouait aux échecs de toute éternité et, comme entre deux glaces affrontées reflétant une bougie, il n'y avait, dans la nuit de sa mémoire, qu'une perspective illuminée qui allait en se rétrécissant et, dans cette perspective, il se voyait lui-même assis devant un échiquier, puis une infinité d'autres Loujine, assis devant un échiquier et de plus en plus petits. Mais il était en retard, très en retard et il devait se presser. Il ouvrit vivement la porte et s'arrêta, interdit. Il croyait trouver, immédiatement derrière cette porte, la salle de jeu, sa propre table et Turati qui devait l'attendre. Au lieu de cela, il vit un couloir désert et, plus loin, un escalier, d'où surgit soudain un petit bonhomme qui s'approcha précipitamment. En apercevant Loujine, il leva les bras au ciel : « Voyons, maître ! s'écria-t-

il, que se passe-t-il donc ? On vous attend, on vous attend, maître ! Je vous ai téléphoné trois fois et chaque fois on m'a dit que vous ne répondiez pas. Il y a longtemps que signor Turati est arrivé. – Ils ont tout enlevé, dit Loujine d'un ton maussade, en désignant de sa canne le couloir vide. Je ne pouvais pas prévoir que tout avait été déplacé. – Si vous ne vous sentez pas bien… commença le petit homme en considérant avec anxiété le visage pâle et luisant de Loujine. – Allons, conduisez-moi ! s'écria Loujine d'une voix grêle, en frappant le plancher de sa canne. – Volontiers, volontiers », murmura l'autre, éperdu. Les yeux fixés sur le petit pardessus au col relevé qui courait devant lui, Loujine se mit à franchir l'incompréhensible distance. « Nous irons à pied, dit son guide, c'est à une minute d'ici. » Loujine reconnut avec soulagement la porte tournante et vitrée du café, puis l'escalier et enfin la salle qu'il avait en vain cherchée dans le couloir. Dès l'entrée, il eut une sensation de calme, de plénitude et de clarté et retrouva toute son assurance. « À nous la victoire, dit-il à haute voix, et toute une foule, composée d'êtres fantomatiques, s'ouvrit devant lui. – Tard, tard, très tard, dit très vite Turati qui avait surgi on ne savait d'où. – Avanti ! » fit Loujine en riant. Une table se trouvait devant eux, chargée d'un échiquier et de figurines disposées pour la bataille. Loujine sortit de la pioche de son gilet une cigarette qu'il alluma d'un geste machinal.

Il se produisit alors une chose étrange. Bien qu'il eût les blancs, Turati n'eut pas recours à son fameux début, et la défense élaborée par Loujine s'avéra inutilisable. Turati avait-il deviné une complication possible ou bien, connaissant la force tranquille que Loujine n'avait cessé de déployer au cours de ce tournoi, avait-il tout simplement décidé de jouer avec prudence ? Toujours est-il qu'il débuta de la manière la plus banale. Loujine regretta un instant son travail inutile, mais, en même temps, il se réjouit d'avoir les mains libres. En outre, Turati le craignait manifestement, mais d'un autre côté ce début anodin et indécis cachait certainement un piège, et Loujine redoubla de prudence. La partie s'amorçait en douceur : on eût dit des violons jouant en sourdine. Les deux joueurs prenaient position avec circonspection, avançaient leurs pièces avec des mines courtoises et des gestes exempts de toute menace ; si menace il y avait, elle ressemblait plutôt à une mise en garde à l'adresse de

l'adversaire, invité à se mettre à l'abri en tel ou tel point de l'échiquier, et l'adversaire, sans cesser de sourire, comme si tout cela n'était qu'une plaisanterie sans portée, fortifiait ses positions et avançait prudemment. Subitement, sans crier gare, une corde se mit à chanter doucement : une pièce de Turati avait occupé une diagonale. Mais aussitôt l'instrument de Loujine fit entendre à son tour une mélodie presque imperceptible. L'espace d'un instant, de mystérieuses possibilités dessinèrent comme une modulation, puis ce fut à nouveau le calme : Turati recula, battit en retraite. Et de nouveau, pendant un moment, les deux adversaires, comme s'ils ne pensaient plus à attaquer, s'employèrent à soigner leurs propres cases : ils y enjolivaient, déplaçaient, lissaient on ne savait quoi et, soudain, ce fut une nouvelle explosion, comme un bref et fulgurant accord : deux petites forces s'affrontèrent et furent toutes deux immédiatement anéanties ; d'un geste vif de virtuose, Loujine enleva et posa à côté de lui, sur la table, non plus une entité immatérielle, mais un pesant pion jaune ; tout de suite levés, les doigts de Turati virevoltèrent, et un inerte pion noir avec une touche de lumière sur la tête se posa à son tour sur la table. Débarrassés de ces deux forces qui étaient redevenues de simples bouts de bois, les deux joueurs avaient brusquement l'air apaisé, comme s'ils avaient perdu jusqu'au souvenir de cette brève explosion et cependant, à cet endroit de l'échiquier, la vibration continuait encore, quelque chose tendait encore à prendre forme… Mais ces sons ne formèrent pas l'accord désiré, car une autre note de musique, pleine et profonde, s'éleva ailleurs, et les deux joueurs, abandonnant la case encore frémissante, concentrèrent leur intérêt sur une autre zone de l'échiquier. Là encore cependant, cela n'aboutit à rien. À plusieurs reprises, les forces les plus, importantes de l'échiquier se lancèrent, à son de trompe, de farouches défis, puis ce fut de nouveau l'échange, la transformation de deux puissances d'échecs en deux poupées sculptées et enduites d'un brillant vernis. Suivit une très longue méditation, au cours de laquelle Loujine fit mentalement surgir d'un point de l'échiquier une dizaine de parties imaginaires et les perdit l'une après l'autre, jusqu'au moment où il flaira une combinaison délicieuse, fragile comme du cristal – et qui se brisa avec un léger tintement dès la première riposte de Turati. Cependant

Turati, lui non plus, ne pouvait pas progresser et, gagnant du temps – car dans l'univers des échecs le temps est inexorable – les deux adversaires répétèrent à plusieurs reprises les mêmes coups – échec et défense, échec et défense – tout en pensant à une combinaison des plus compliquées qui n'avait rien de commun avec ces coups purement mécaniques. Turati se décida enfin – et aussitôt une sorte de tempête polyphonique se déchaîna sur l'échiquier. Loujine y cherchait avec opiniâtreté la petite note dont il avait besoin pour en tirer, à son tour, en l'amplifiant, un tonnerre d'harmonies. Maintenant l'échiquier respirait la vie, tout y était concentré sur un point déterminé, tout s'y resserrait de plus en plus ; la disparition de deux pièces apporta une accalmie passagère, puis éclata un nouvel *agitato*. La pensée de Loujine errait dans des ténèbres à la fois attrayantes et horribles, elle y rencontrait parfois la pensée inquiète de Turati, qui cherchait ce qu'il cherchait lui-même. Les deux joueurs comprirent en même temps que les blancs ne devaient plus persévérer dans leur projet : ils risquaient de perdre immédiatement leur élan. Turati se hâta de proposer un échange, et à nouveau le nombre des pièces diminua sur l'échiquier. De nouvelles possibilités se dessinèrent, cependant personne n'aurait pu dire encore de quel côté pencherait le plateau de la balance. Loujine réfléchit longuement en préparant son attaque qui nécessitait une exploration préliminaire des variantes, au cours de laquelle chacun de ses pas réveillerait un écho dangereux – et il lui sembla qu'un dernier et immense effort ouvrirait devant lui la voie secrète de la victoire. Soudain il ressentit une douleur cuisante, bien qu'elle n'affectât pas son être véritable, et il poussa un grand cri en secouant sa main mordue par la flamme d'une allumette qu'il avait frottée en oubliant de l'approcher de sa cigarette. La douleur se calma aussitôt, mais dans le jaillissement de la flamme il avait entrevu quelque chose d'effrayant et d'insupportable ; il prit conscience des abîmes affreux où le plongeaient les échecs, jeta, malgré lui, un nouveau regard sur l'échiquier – et sa pensée s'alourdit sous le poids d'une fatigue qu'elle ne connaissait pas. Cependant les échecs étaient sans pitié, il était leur prisonnier et aspiré par eux. Horreur, mais aussi harmonie suprême : qu'y avait-il en effet au monde en dehors des échecs ? Le brouillard, l'inconnu, le non-être… Soudain il s'aperçut que

Turati n'était plus assis, mais se tenait debout, les mains derrière le dos. « Partie interrompue, maître, dit une voix derrière lui. Notez votre coup. – Non, non, encore, supplia Loujine, cherchant du regard celui qui avait parlé. – Partie interrompue », répéta derrière lui la même voix, une voix frétillante. Loujine voulut se lever et n'y parvint pas. Il s'aperçut alors qu'il venait de reculer, sans quitter sa chaise, et que des inconnus s'étaient rués, féroces, vers l'échiquier, cet échiquier où, tout à l'heure encore, était concentrée toute sa vie, et qu'ils se disputaient et hurlaient en déplaçant vivement les pièces. Une nouvelle fois il essaya en vain de se lever. « Pourquoi ? Pourquoi ? » dit-il plaintivement, en cherchant à apercevoir l'échiquier entre les dos noirs et penchés qui le lui cachaient. Ces dos étroits s'amenuisèrent encore et finirent par disparaître. Des figurines traînaient emmêlées sur l'échiquier où elles formaient des tas informes. Une ombre passa, s'arrêta et se mit à ranger les figurines dans un petit cercueil. « Tout est fini », dit Loujine et il s'arracha de sa chaise en gémissant. Quelques fantômes se tenaient encore debout çà et là, en devisant. Il faisait froid et assez sombre. D'autres fantômes emportaient les échiquiers et les chaises. De quelque côté qu'il regardât, des images d'échecs, flexueuses et transparentes, flottaient dans l'air, et Loujine, comprenant qu'il s'était empêtré, égaré dans une de ces combinaisons auxquelles il avait songé tout à l'heure, fit un effort désespéré pour s'en dégager et s'en évader, fut-ce en sombrant dans le néant. « Venez, venez ! » lui cria une voix, puis celle-ci se fondit dans un tintement, et Loujine resta seul. Tout s'assombrissait devant lui et, dans la salle, chaque objet aux contours imprécis le menaçait d'un échec au roi : il lui fallait se sauver. Il se mit en marche, tremblant de tout son corps replet et se demandant comment il allait faire pour sortir de la pièce : n'y avait-il pas pourtant une méthode très simple ?… Une ombre noire au plastron blanc, qui lui tendait son manteau et son chapeau, se mit subitement à tourner autour de lui. « Pour quoi faire ? » bredouilla-t-il, en enfilant ses manches et en pivotant du même mouvement que cette ombre serviable. « Par ici ! » lui dit vivement l'ombre, et Loujine fit un pas en avant et quitta cette salle effrayante. Il aperçut un escalier qu'il se mit à péniblement gravir, puis, changeant d'avis, redescendit, parce que cela lui était plus facile. Il échoua

dans un local rempli de fumée, où étaient attablés des fantômes tonitruants. Dans chaque coin de la salle une attaque se préparait contre lui – et, repoussant plusieurs tables, un seau d'où émergeait un pion en verre au goulot doré, un tambour sur lequel frappait un cheval à crinière, dressé sur ses pattes de derrière, il atteignit une cage vitrée et scintillante qui tournait doucement et s'arrêta, ne sachant où aller. On l'entoura ; que lui voulait-on ? « Partez, partez, répétait une voix mécontente. – Mais où faut-il aller ? fit Loujine en sanglotant. – Rentrez à la maison, lui souffla une autre voix, insinuante celle-là, et quelqu'un le poussa à l'épaule. – Comment avez-vous dit ? demanda-t-il, cessant de sangloter. – À la maison, rentrez à la maison », répéta la voix, et Loujine fut happé par le scintillement des vitres, qui le projeta dans une fraîche pénombre. Il souriait. « Rentrer à la maison, se dit-il à voix basse, c'était donc cela, la clef de la combinaison. »

Mais il n'y avait pas de temps à perdre. À chaque instant la jungle des échecs pouvait encore le cerner. En attendant, autour de lui tout n'était qu'ombre et brouillard, il se mouvait dans une atmosphère dense et ouatée. Il demanda à un fantôme qui passait rapidement près de lui le chemin de la propriété familiale, mais le fantôme ne le comprit pas et s'éclipsa. « Un moment », dit Loujine, mais il était déjà trop tard. Alors il hâta le pas, balançant en cadence ses bras trop courts. Une lumière pâle glissa devant lui et s'évanouit dans un bruissement mélancolique. Il était difficile, très difficile de trouver le chemin du château dans cette brume molle. Loujine sentait qu'il fallait prendre à gauche : il y aurait là une grande forêt où il retrouverait sans peine le sentier familier. Une autre ombre passa rapidement devant lui. « Où est la forêt ? » demanda Loujine, et comme cette question était demeurée sans réponse, il insista et eut recours à un synonyme : « Un bois ? *Wald ?* » murmura-t-il. « Un parc ? » ajouta-t-il avec condescendance. L'ombre indiqua la gauche et disparut. Se reprochant sa lenteur – car à chaque instant il s'attendait à être rejoint –, Loujine marcha dans la direction indiquée. Aussitôt, en effet, des arbres l'entourèrent, des fougères crissèrent sous ses pieds : humidité, calme… Il s'assit lourdement sur ses talons – il était très essoufflé – et des larmes se mirent à couler le long de ses joues. Un peu plus tard, il se releva, détacha

de son genou une feuille humide et, après avoir erré entre les troncs d'arbres, retrouva le sentier familier. « Marche, marche », ne cessait-il de se répéter en s'avançant sur le sol détrempé. Il avait déjà parcouru la moitié du chemin. Il ne tarderait pas à voir paraître la rivière et la scierie, et bientôt le château jaillirait des buissons dénudés. Il y demeurerait caché et se nourrirait du contenu des grands et des petits pots de verre. Ses mystérieux poursuivants étaient restés loin derrière lui ; ils ne le rattraperaient pas. Non, non. Si seulement il pouvait respirer à l'aise, s'il n'y avait pas cette douleur dans les tempes, cette douleur affolante… Après avoir serpenté dans la forêt, le sentier rejoignait un chemin de traverse ; plus loin, dans la pénombre, il vit étinceler la rivière. Il aperçut aussi le pont, et, sur l'autre rive, un amoncellement confus ; pendant un instant, il crut reconnaître dans le ciel sombre le toit triangulaire du château et la flèche noire du paratonnerre. Mais il comprit aussitôt que tout cela n'était qu'une ruse subtile des dieux des échecs : car, sur le parapet du pont, il vit surgir, toutes nues, ruisselantes de pluie et toutes tremblantes, des femmes aux proportions gigantesques ; et un reflet noir dansait sur la rivière. Il longea la berge à la recherche de l'autre pont, celui où l'on enfonçait dans la sciure de bois jusqu'à la cheville. Il chercha longtemps et finit par trouver, tout à fait à l'écart, un petit pont étroit et paisible, et il pensa que, par là au moins, il pourrait traverser tranquillement la rivière. Mais sur l'autre rive tout lui était inconnu : on n'y voyait que lumières fuyantes et ombres furtives. Il savait bien que le château était là, tout près, mais il l'abordait par un chemin inconnu, et tout cela était bien difficile… Ses jambes, des talons jusqu'aux hanches, étaient de plomb, tout comme le socle des pièces d'échecs. Peu à peu, les lumières disparurent, les fantômes se firent plus rares ; à tout instant, de lourdes vagues noires se refermaient sur lui. Un dernier reflet lui permit d'apercevoir un jardinet, des buissons arrondis et il crut reconnaître la maison du meunier. Il fit un mouvement vers la grille, mais à cet instant la douleur triompha de lui, lui écrasant le sommet de la tête ; il eut le sentiment de s'aplatir, de s'aplatir de plus en plus, puis se dissoudre sans bruit.

# IX

Le trottoir glissa, se releva à angle droit et reprit la position horizontale. L'homme se redressa en haletant, tandis que son camarade qui le soutenait en vacillant, répétait : « Günther, Günther, essaye donc de marcher. » Günther se remit d'aplomb et, après cette courte halte qui n'était pas la première, ils continuèrent d'avancer dans cette rue nocturne et déserte qui tantôt s'élevait doucement vers les étoiles et tantôt s'abaissait. Günther, qui était grand et bâti en force, avait bu plus que son camarade ; celui-ci, dont le nom était Kurt, soutenait son compagnon comme il pouvait, bien que la bière lui martelât le crâne comme un tonnerre de dactyles. « Où sont… les… les autres ? hoquetait Günther, tout attristé, où sont-ils ? » Il n'y avait pas bien longtemps, ils étaient encore tous réunis autour d'une table de chêne pour fêter le cinquième anniversaire de leur sortie de l'école ; là, ils avaient chanté et bruyamment trinqué – une trentaine de garçons, tous heureux, nullement ivres, contents d'avoir bien travaillé toute l'année ; mais, à peine séparés pour rentrer chez eux, ç'avait été brusquement la nausée, la nuit noire, le trottoir qui s'effondrait désespérément. « Les autres sont là », dit Kurt, accompagnant ses paroles d'un geste large qui fit surgir du néant le mur voisin ; et celui-ci s'inclina et se redressa lentement. « Ils sont partis, ils se sont séparés, expliqua Kurt d'un ton mélancolique. – C'est Karl qui est devant nous », dit Günther d'une voix lente et distincte, et sous la houle élastique de la bière ils se courbèrent tous les deux ; puis ils s'arrêtèrent, reculèrent d'un pas et reprirent leur chemin. « Je te dis que c'est Karl qui est là », répéta Günther d'un ton vexé. Un homme était en effet assis au bord du trottoir, la tête baissée. Ils calculèrent mal leur élan et le dépassèrent ; et lorsqu'ils réussirent enfin à l'aborder, l'homme claqua des lèvres et se tourna lentement vers eux. Oui, c'était bien Karl – mais dans quel état ! Le visage inexpressif, les yeux grands ouverts et totalement

vides. « Je ne fais que me reposer, dit-il d'une voix éteinte, je repars à l'instant. » Ils aperçurent soudain, glissant lentement sur l'asphalte désert, un taxi au drapeau relevé. « Arrêtez-le, dit Karl, et qu'il me ramène chez moi ! » L'auto se rapprocha. Tandis que Kurt tirait sur la jambe guêtrée de gris de leur camarade, Günther, en voulant aider celui-ci à se relever, s'écroula sur lui. Le chauffeur, débonnaire, commença par les encourager de la voix ; mais il finit par descendre de son siège pour leur prêter main-forte. On hissa par la portière un corps qui se débattait mollement, et le taxi repartit aussitôt. « Quant à nous, dit Kurt, qui était resté sur le trottoir, c'est tout près. » Entendant un soupir, il se retourna et aperçut Karl à ses côtés ; celui que le taxi avait emmené était donc Günther. « Viens, dit-il, confus, viens, je t'aiderai. » Le regard fixe et l'air hébété, Karl se pencha vers son compagnon et les deux hommes se mirent en devoir de traverser la chaussée qui ondulait devant eux. « Tiens, en voilà encore un ! » dit Kurt. Un homme corpulent, tête nue et plié en deux, gisait sur le trottoir, contre la grille d'un petit jardin. « Ce doit être Pulvermacher, marmonna Kurt, tu sais qu'il a beaucoup changé dans ces dernières années. – Ce n'est pas Pulvermacher, répondit Karl en s'asseyant sur le trottoir à côté de l'autre ; Pulvermacher, lui, est chauve. – Peu importe, dit Kurt, il faut, lui aussi, le ramener à la maison. » Ils essayèrent de soulever l'inconnu par les épaules, mais perdirent l'équilibre. « Ne casse pas la grille, dit Karl, mettant son compagnon en garde. – Il faut le ramener, répétait Kurt, c'est peut-être le frère de Pulvermacher. Il était aussi avec nous. »

L'homme semblait dormir d'un sommeil profond. Il était vêtu d'un pardessus noir aux revers de velours. Son visage plein, au menton lourd et aux paupières bombées, luisait à la lueur du réverbère. « Attendons un taxi », dit Kurt et, suivant l'exemple de Karl, il s'assit au bord du trottoir. « Cette nuit prendra fin », dit-il avec assurance, et il ajouta, en regardant le ciel : « Comme elles tournent ! – Ce sont les étoiles », expliqua son camarade et ils restèrent tous les deux immobiles un moment, les yeux fixés sur l'immensité merveilleuse et bleuâtre, où voguaient des étoiles disposées en arc. « Pulvermacher, lui aussi, regarde, dit Kurt après un silence. – Non, il dort, répondit Karl après avoir jeté un regard sur le large visage figé. – Il dort », acquiesça Kurt.

Une lueur glissa sur l'asphalte et le même taxi débonnaire qui avait emmené Günther, s'arrêta doucement près du trottoir. « Encore un ? dit le chauffeur en riant. On aurait pu les emmener ensemble. – Où faut-il le conduire ? demanda Karl à son camarade d'une voix somnolente. – Il y a bien dans sa poche… une adresse quelconque… » répondit l'autre vaguement. En vacillant et en piquant malgré eux une tête en avant, ils se penchèrent sur l'homme immobile ; son pardessus était déboutonné, ce qui facilita leurs recherches. « Un gilet de velours, dit Kurt, le pauvre, le pauvre… » Dans la première poche qu'ils explorèrent, ils découvrirent, pliée en deux, une carte postale qui se déchira entre leurs doigts et la moitié où était inscrite l'adresse du destinataire glissa et disparut à tout jamais. Mais la moitié qui leur restait révéla une autre adresse, notée en diagonale et soulignée d'un trait vigoureux. Au verso, il n'y avait qu'une seule ligne, interrompue à gauche, mais même à l'aide de la moitié détachée et perdue, le sens de cette ligne, écrite en caractères russes, n'eût pas été plus clair pour eux. Ils indiquèrent au chauffeur l'adresse soulignée, puis il fallut hisser le corps lourd et inerte dans la voiture ; et, de nouveau, le chauffeur leur vint en aide. À la lueur du réverbère, de gros carrés d'échecs se dessinaient sur la portière : c'étaient les armoiries de la compagnie des taxis. Enfin l'auto, pleine à craquer, démarra.

Karl s'endormit pendant le trajet. À chaque tournant, son corps, celui de l'inconnu et celui de Kurt qui était assis sur le plancher, entraient malgré eux en contact, se heurtant mollement. Un peu plus tard, Kurt se retrouva sur la banquette, tandis que Karl et la plus grande partie de l'inconnu gisaient sur le plancher. À l'arrêt, lorsqu'il ouvrit la portière, le chauffeur ne put distinguer combien il y avait de personnes dans sa voiture. Karl s'éveilla aussitôt, mais l'homme qui n'avait pas de chapeau restait immobile. « Je me demande ce que vous allez faire maintenant de votre ami, dit le chauffeur. – Il y a sans doute quelqu'un qui l'attend », dit Kurt. Le chauffeur, considérant qu'il avait fait son devoir et transporté, cette nuit-là, assez d'objets lourds, releva son drapeau et annonça le prix de la course. « C'est moi qui paye, dit Karl. – Non, moi, dit Kurt, c'est moi qui l'ai remarqué le premier. » Karl se laissa convaincre et, après un

déchargement laborieux, le taxi repartit. Les trois hommes restèrent sur le trottoir ; l'un d'eux gisait, la nuque appuyée contre une marche de pierre.

Les deux hommes s'avancèrent en titubant et en poussant de grands soupirs jusqu'au milieu de la chaussée et là, tournés vers l'unique fenêtre éclairée de la maison, ils émirent un cri rauque. Et aussitôt, avec une rapidité surprenante, un store strié de lumière frémit et se leva d'un bond. Une jeune femme se pencha par la fenêtre. Kurt, fort embarrassé, commença par ricaner, puis il rassembla ses forces et annonça gaillardement, en haussant la voix : « Madame, nous vous avons ramené Pulvermacher. » La dame ne répondit pas et le store redescendit avec fracas. Toutefois, l'on pouvait voir qu'elle n'avait pas quitté la fenêtre. « Nous l'avons trouvé dans la rue », dit Karl d'un ton hésitant, en s'adressant à la fenêtre. Le store remonta. « Il porte un gilet de velours », ajouta Karl, jugeant cette précision opportune. À la fenêtre, il n'y avait plus personne, mais, l'instant d'après, l'obscurité qui régnait derrière la porte d'entrée s'évanouit, un escalier éclairé surgit derrière la vitre – il était en marbre jusqu'au premier palier – et à peine cet escalier nouveau-né eut-il le temps de se matérialiser que déjà deux rapides jambes de femme apparurent sur les marches. Une clef joua dans la serrure, la porte s'ouvrit. Un homme corpulent, tout de noir vêtu, gisait sur le trottoir, tourné contre les marches.

Cependant l'escalier continuait d'enfanter d'autres personnages. On vit apparaître un monsieur en pantoufles et en pantalon noir, portant une chemise empesée et sans col, et, derrière lui, une servante trapue, au visage pâle, les pieds nus dans des savates. Ils se penchèrent tous sur Loujine, tandis que les inconnus, complètement ivres, essayaient, en souriant d'un air contrit, d'expliquer quelque chose et que l'un d'eux ne cessait de tendre aux autres, comme si c'eût été une carte de visite, la moitié d'une carte postale. À cinq, ils hissèrent Loujine dans l'escalier et sa fiancée, qui soutenait sa précieuse et lourde tête, poussa une exclamation lorsque la minuterie s'éteignit soudain. Tout oscilla dans l'obscurité, on entendit des bruits, des piétinements, des halètements, quelqu'un trébucha et jura en allemand et, lorsque la lumière revint, l'un des inconnus était assis sur une marche, l'autre était écrasé sous le corps de Loujine, tandis

que plus haut, sur le palier, se tenait, dans une robe de chambre aux voyantes broderies, la mère de la fiancée : les yeux brillants, écarquillés, elle considérait le corps inerte que son mari soutenait en ahanant et en marmottant quelque chose, et la grosse tête qui reposait, effrayante, sur l'épaule de sa fille. On porta Loujine au salon. Les jeunes inconnus essayèrent de se présenter aux maîtres de la maison en claquant des talons ; et ils se tenaient prudemment à l'écart des guéridons chargés de porcelaine. On les voyait en même temps dans toutes les pièces : sans doute voulaient-ils partir et ne réussissaient-ils pas à atteindre le vestibule. On les trouvait sur tous les canapés, et dans la salle de bains, et sur la malle du couloir ; il n'y avait pas moyen de se débarrasser d'eux. On ignorait leur nombre – un nombre incertain et vacillant. Un peu plus tard, ils finirent par disparaître, et la bonne dit qu'elle n'en avait laissé partir que deux, que les autres devaient encore traîner quelque part, que la boisson perdait les hommes et que le fiancé de sa sœur buvait aussi.

« Mes félicitations ! Le voilà complètement soûl ! dit la maîtresse de maison en regardant Loujine étendu, semblable à un mort, à moitié dévêtu et couvert d'un plaid, sur le divan du salon. Mes félicitations ! » Et, chose étrange, le fait que Loujine fût soûl lui plut et éveilla en elle une chaude sympathie à son égard. Elle vit dans cette débauche un phénomène humain et naturel, voire la preuve d'une certaine hardiesse, d'un élan du cœur. D'autres personnes qu'elle avait connues, de braves gens, des gens joyeux s'étaient trouvés dans la même situation. (« Il faut reconnaître, se disait-elle, que notre sale époque vous fait complètement perdre la boule ; quoi d'étonnant si, de temps à autre, un pauvre diable de Russe cherche une consolation dans la vodka ? ») Mais lorsqu'on eut constaté qu'aucun relent d'alcool n'émanait de Loujine et que son étrange sommeil ne ressemblait nullement à celui d'un ivrogne, elle fut déçue et s'en voulut à elle-même : comment avait-elle pu lui prêter la moindre inclination naturelle ?

Tandis que le docteur, arrivé à l'aube, l'examinait, un changement se produisit dans le visage de Loujine et ses paupières se soulevèrent, découvrant un regard trouble. Et c'est alors seulement que sa fiancée sortit de la torpeur qui l'avait envahie depuis qu'elle avait aperçu son corps

gisant devant la porte. Depuis le soir, il est vrai, elle s'attendait à quelque chose d'effrayant ; mais comment supposer une pareille horreur ? Quand, la veille, ne voyant pas arriver Loujine, elle avait téléphoné au café où avait lieu le tournoi, on lui avait répondu que le jeu était terminé depuis longtemps. Elle avait alors téléphoné à l'hôtel et appris que Loujine n'était pas encore rentré. Elle était sortie à plusieurs reprises dans la rue, pensant que Loujine attendait peut-être devant la porte fermée ; elle avait retéléphoné à l'hôtel et demandé à son père s'il fallait alerter la police. « En voilà des bêtises, avait dit fermement son père, après tout, il peut avoir des amis. Il sera allé en visite, cet homme-là. » Mais elle savait pertinemment que Loujine n'avait pas d'amis et qu'il y avait, dans son absence, quelque chose d'absurde.

Et maintenant, en contemplant son large visage blême, elle était envahie par un sentiment de pitié si tendre et si douloureuse que, lui semblait-il, sans cette pitié la vie pour elle ne serait pas possible. Elle souffrait à l'idée que cet homme, incapable de faire le moindre mal à personne, gisait sur le trottoir, que des ivrognes avaient tripoté son corps inerte ; que tous avaient pris son mystérieux évanouissement pour le sommeil mou et grossier d'un fêtard et, devant son silence désarmé, s'attendaient à des ronflements sonores. Quelle pitié et quel tourment ! Et ce drôle de vieux gilet qu'elle ne pouvait regarder sans larmes, et sa boucle de cheveux, et les plis enfantins de son cou blanc et nu… Tout cela était arrivé par sa faute à elle : elle ne l'avait pas assez surveillé, pas assez ! Il aurait fallu rester constamment à ses côtés, l'empêcher de jouer trop longtemps. Un miracle qu'il n'eût pas été écrasé par une auto – et comment n'avait-elle pas deviné qu'il pouvait un jour, épuisé par le jeu d'échecs, s'effondrer ainsi, perdre la parole ? « Loujine, lui dit-elle en souriant, comme s'il pouvait voir son sourire, Loujine, tout va bien. Vous m'entendez, Loujine ? »

Dès qu'on l'eut transporté à l'hôpital, elle alla chercher ses effets à l'hôtel où on refusa d'abord de la laisser entrer dans la chambre de Loujine, où elle dut s'expliquer longuement, puis téléphoner au sanatorium en présence d'un garçon passablement insolent, enfin régler la note de Loujine pour la dernière semaine. Elle n'avait pas assez d'argent

sur elle, ce qui nécessita d'autres explications, et il lui semblait que, pendant ce temps, on continuait à se gausser cruellement de Loujine et elle avait peine à retenir ses larmes. Et quand, après avoir refusé l'aide trop rude de la femme de chambre, elle se mit à réunir les affaires de Loujine, le sentiment de pitié atteignit chez elle une extrême acuité. Il y avait là des choses qu'il avait dû emporter avec lui depuis très longtemps, sans les remarquer ni les jeter, des choses inutiles et inattendues : une ceinture de toile à boucle métallique en forme d'S, munie d'une petite poche latérale en cuir, un canif-breloque orné de nacre, tout un paquet de cartes postales d'Italie (l'azur, rien que l'azur, et des Madones et la petite fumée violette du Vésuve) et des objets de provenance indiscutablement pétersbourgeoise : un petit boulier aux boules rouges et blanches, un calendrier de bureau à feuilles mobiles, d'une année exceptionnelle – 1918. Tout cela, sans que l'on sût pourquoi, traînait dans son armoire, parmi des chemises propres mais froissées, dont les rayures et les manchettes empesées évoquaient l'image d'années depuis longtemps révolues. Il s'y trouvait aussi un chapeau haut de forme acheté à Londres et qui contenait la carte de visite d'un certain Valentinov… Quant à ses objets de toilette, ils étaient dans un tel état que la jeune fille décida de ne pas les emporter et de remplacer l'inénarrable gant de chanvre par une éponge en caoutchouc. Elle réunit dans un même paquet son échiquier, un carton plein de notes et de diagrammes et une pile de revues consacrées aux échecs : pour l'instant, il n'en avait pas besoin. Après avoir rempli et fermé la valise et la mallette, elle inspecta à nouveau tous les coins et recoins et tira de dessous le lit une paire de chaussures jaunes, incroyablement vieilles, déchirées et sans lacets, qui servaient de pantoufles à Loujine. Doucement, elle les repoussa sous le lit.

De l'hôtel, elle se rendit au café où avait lieu le tournoi ; se rappelant que Loujine n'avait ni chapeau ni canne, elle pensa qu'il les avait peut-être oubliés là-bas. Il y avait beaucoup de monde dans la salle des tournois où l'Italien Turati, campé devant le vestiaire, enlevait d'un geste allègre son pardessus. Elle comprit qu'une séance allait débuter incessamment et que personne sans doute n'était encore informé de la maladie de Loujine. « Advienne que pourra, pensa-t-elle non sans une certaine joie maligne,

qu'ils attendent ! » Elle retrouva la canne, mais non le chapeau. Et, après avoir jeté un regard de haine sur la petite table où les pièces d'échecs étaient déjà disposées et sur ce Turati aux larges épaules, qui se frottait les mains et se raclait bruyamment la gorge comme un chanteur avant son entrée en scène, elle quitta le café d'un pas rapide, retrouva le taxi, où la petite malle verte et quadrillée de Loujine avait une allure pathétique, et elle revint au sanatorium.

Elle n'était pas à la maison lorsque deux jeunes gens se présentèrent, disant qu'ils venaient s'excuser de leur bruyante intrusion nocturne. Ils étaient vêtus impeccablement et ne cessaient de saluer, de claquer des talons et de s'informer de la santé du monsieur qu'ils avaient ramené pendant la nuit. On les remercia du service qu'ils avaient ainsi rendu et, par un souci de convenance, on leur dit que le monsieur, après la petite fête que ses collègues lui avaient offerte à l'occasion de ses fiançailles, avait très bien dormi. Les jeunes gens ne restèrent que dix minutes et repartirent très satisfaits. À peu près à la même heure, un petit homme, qui avait participé à l'organisation du tournoi, arrivait, tout éperdu, au sanatorium. On ne lui permit pas de voir Loujine ; une jeune femme très calme lui dit froidement que Loujine était surmené et que personne ne savait quand il pourrait reprendre son activité. « C'est affreux, c'est inouï, répétait plaintivement le petit homme. Une partie inachevée ! Une si belle partie ! Dites au maître… dites au maître toute mon émotion, tous mes vœux… » Il fit de sa petite main un geste désespéré et se dirigea en hochant la tête et d'un pas traînant vers la sortie.

Et les journaux annoncèrent que Loujine, souffrant de surmenage nerveux, n'avait pas terminé la partie décisive et que, selon Turati, les noirs l'auraient certainement perdue à cause de la faiblesse du pion à *f4*. Et les connaisseurs de tous les clubs d'échecs étudièrent longuement la position des pièces, imaginèrent tous les développements possibles, notèrent une faiblesse des blancs à *d3* ; mais personne ne put trouver la clef d'une victoire indiscutable.

# X

Dans les jours qui suivirent eut lieu un soir une conversation qui, depuis longtemps, mûrissait, grondait sourdement et finit par éclater comme un orage – une conversation vaine, scandaleusement bruyante, mais inévitable. La jeune fille venait de rentrer du sanatorium ; tout en mangeant avec appétit de la *kacha,* elle raconta que Loujine allait mieux. Ses parents échangèrent un regard et c'est alors que cela commença.

« J'espère, dit sa mère d'une voix sonore, j'espère que tu as renoncé à ton projet absurde. – Encore un peu, s'il te plaît, demanda-t-elle en tendant son assiette. – Par un certain sentiment de délicatesse… » continua la mère, mais le père prit aussitôt le relais : « Oui, dit-il, ta mère, par délicatesse, ne t'en a pas parlé ces jours-ci en attendant qu'on soit fixé sur l'état de ton ami. Mais maintenant tu dois nous écouter. Tu sais bien que nous n'avons pas d'autre désir, d'autre souci, d'autre but et, en général… que notre seul désir est que tu sois contente, et heureuse, et ainsi de suite. Et pour cela… – De mon temps, intervint la mère, on aurait tout simplement opposé son veto. Un point c'est tout. – Mais non, pourquoi parler de veto ? Écoute-moi bien, mon petit. Tu n'as plus dix-huit ans, mais vingt-cinq et, en général, je ne vois dans tout ce qui arrive aucun élan, aucune poésie. – Tout simplement, elle adore nous contrarier, l'interrompit encore la mère, c'est un véritable cauchemar. – Mais de quoi parlez-vous ? demanda enfin la jeune fille et, souriant par en dessous, les coudes mollement appuyés à la table, elle regardait tour à tour son père et sa mère. – Nous voulons dire qu'il est temps de renoncer à ces stupidités, s'écria la mère, qu'un mariage avec ce gueux à moitié fou serait une aberration complète. – Oh ! » dit la jeune fille qui allongea son bras sur la table pour y appuyer sa tête. « Écoute-moi, reprit le père. Nous te proposons de faire un voyage en Italie, dans la région des lacs. Tu irais avec ta maman. C'est un vrai paradis, tu ne peux pas te figurer… Je me

souviens que lorsque j'ai vu l'isola Bella pour la première fois… » Un petit rire secoua les épaules de la jeune fille, et elle continua de rire doucement, les yeux clos. « Explique-nous donc ce que tu veux ! dit la mère en assenant un coup de poing sur la table. – Premièrement, dit-elle, je veux que vous cessiez de crier. Deuxièmement, que Loujine soit complètement guéri. – Isola Bella signifie Belle-Ile, continua précipitamment le père, en expliquant à sa femme par une mine significative qu'il se tirerait tout seul de l'affaire. Tu ne peux pas te figurer… Le bleu de l'azur… la chaleur, les magnolias, les excellents hôtels de Stresa, et puis, naturellement, le tennis, les bals… Je me souviens particulièrement de ces – comment les appelle-t-on déjà ? – de ces mouches lumineuses… – Et qu'adviendra-t-il de tout cela ? demanda la mère avec une curiosité féroce, plus tard, quand ton ami – en admettant qu'il ne passe pas l'arme à gauche… – Cela dépend de lui, répondit sa fille, aussi tranquillement qu'elle put. Je ne peux pas abandonner cet homme à son sort. Et je ne le ferai pas. Voilà tout. – On t'enfermera avec lui dans un asile de fous. Et tu y resteras, tu y resteras, ma chère ! – Asile ou azur… commença la jeune fille avec un tremblant sourire. – Alors, l'Italie ne te tente pas ? s'écria le père avec entrain. – Elle est folle ! C'est à cause de toi que mes cheveux ont blanchi ! Tu n'épouseras pas ce grossier personnage ! – Grossier personnage toi-même. Je l'épouserai si je veux. Tu es une femme bornée et sans cœur… – Voyons, voyons, assez, assez, grommela le père. – Il ne mettra plus les pieds ici, s'écria la mère en haletant, je t'en donne ma parole ! » La jeune fille se mit à pleurer silencieusement et quitta la salle à manger ; en sortant, elle se heurta contre l'angle du buffet et dit d'un ton plaintif : « Zut ! » Le buffet émit un long tintement désapprobateur.

« Tu as eu tort de lui parler ainsi, dit le père en baissant la voix. – C'est cela, mon cher, prends donc sa défense ! – Non, il ne s'agit pas de cela. Mais ces choses-là arrivent. Le pauvre homme est surmené, il a flanché, comme on dit. Qui sait ? Peut-être, après une telle secousse, changera-t-il en bien… Écoute, je vais aller voir ce qu'elle fait… »

Et, le lendemain, il eut une longue conversation avec le célèbre psychiatre qui possédait le sanatorium où se trouvait Loujine. Le psychiatre avait une barbe noire d'Assyrien et des yeux humides et doux

qui, lorsqu'il écoutait son interlocuteur, chatoyaient merveilleusement. Il déclara que Loujine ne souffrait ni d'épilepsie ni de paralysie générale et que son état résultait d'une tension prolongée ; dès qu'on pourrait lui faire entendre raison, il faudrait lui faire comprendre que sa passion aveugle pour les échecs finirait par le perdre et qu'il devait renoncer pour longtemps à sa profession et mener une vie parfaitement normale. « Mais est-ce qu'un homme pareil peut se marier ? – Pourquoi pas ? S'il n'est pas impuissant, dit le professeur avec un tendre sourire. Le mariage, au contraire, lui ferait du bien. Notre malade a besoin de soins, d'attentions, de distractions. Il souffre d'un obscurcissement passager de la conscience, lequel commence, d'ailleurs, à se dissiper peu à peu. Autant qu'on en peut juger, la lucidité totale ne tardera pas à revenir. »

À la maison, les paroles du psychiatre firent un peu sensation. « C'en est donc fait des échecs ? remarqua la mère avec satisfaction. Mais que restera-t-il de lui ? La folie pure ? – Mais non, mais non, dit le père. Il n'est pas question de folie. Cet homme guérira. Le diable n'est pas aussi noir que son lapin. J'ai dit : « que son lapin » au lieu de « qu'on le peint ». Tu m'entends, ma chérie ? » Mais, au lieu de sourire, sa fille soupira. À vrai dire, elle se sentait très lasse. Elle passait la majeure partie de la journée au sanatorium, et il y avait quelque chose d'incroyablement fatigant dans la blancheur excessive de tout l'environnement, ainsi que dans les mouvements feutrés des infirmières. Vêtu d'une chemise propre, Loujine, toujours très pâle, les joues couvertes d'une barbe drue, gisait immobile. Il y avait, il est vrai, des instants où le malade levait un genou sous le drap ou remuait doucement la main, des instants où des ombres légères passaient sur son visage, le transfigurant, où dans ses yeux grands ouverts s'allumait une lueur presque consciente – mais, dans l'ensemble, la seule chose qu'on pût dire, c'est qu'il était immobile, d'une immobilité pesante, d'une immobilité épuisante pour l'observateur qui cherchait en lui ne fut-ce qu'une étincelle de vie lucide. Et l'on ne pouvait détacher les yeux de lui, tant on avait envie de pénétrer sous ce front jaunâtre qui se plissait parfois sous l'effet d'un mystérieux mouvement intérieur ; de percer ce brouillard mystérieux qui s'agitait péniblement, essayant peut-être de se dissiper, de se condenser en des pensées distinctes et terrestres. Oui,

certes, il y avait là un mouvement. Ce vague brouillard tendait à prendre forme, à se matérialiser – et un jour, une lueur surgit dans les ténèbres et, dans ce rayon blafard, comme dans un miroir, Loujine reconnut un visage qu'encadrait une barbe noire et frisée, une image qu'il connaissait, car elle avait hanté ses cauchemars d'enfant. Le visage reflété dans un petit miroir blafard se pencha et aussitôt la lueur disparut, et ce fut de nouveau le brouillard ténébreux, une horreur qui ne se dissipait que lentement. Après de longs siècles de ténèbres – en réalité, une seule nuit terrestre – la lumière réapparut, et soudain il y eut un éclatement radieux, les ténèbres se déchirèrent et il n'en subsista qu'un cadre sombre et flou, au milieu duquel resplendissait une vitre bleue. Sur le fond de l'azur brillait un feuillage jaune et ténu qui projetait des ombres sur un tronc blanc et que recouvrait un peu plus bas, telle une patte, la grosse branche d'un sapin vert ' foncé. Aussitôt cette vision s'anima, les feuilles frissonnèrent, les taches sur le tronc glissèrent, la patte verte remua, et Loujine, incapable de supporter ces impressions, ferma les yeux ; mais sous ses paupières le mouvement lumineux persista. « J'ai enterré quelque chose là-bas, dans le bois », se dit-il avec béatitude. Mais à peine voulut-il préciser ce souvenir, qu'il entendit au-dessus de lui un bruissement et le murmure de deux voix paisibles. Il tendit l'oreille, essayant de comprendre où il se trouvait et quel était l'objet doux et frais qu'on venait de lui poser sur le front. Un peu plus tard, il rouvrit les yeux. Une grosse femme en blanc tenait la main appuyée sur son front, tandis que là-bas, derrière la fenêtre, persistait la même lueur de bonheur. Loujine chercha ce qu'il allait dire à la femme et, voyant une petite montre épinglée sur sa poitrine, passa la langue sur ses lèvres et lui demanda l'heure. Aussitôt un mouvement se dessina autour de lui, les femmes se mirent à chuchoter et, à son grand étonnement, Loujine constata qu'il comprenait leur langue et pouvait la parler. « Quelle heure est-il ? répéta-t-il. – Neuf heures du matin, dit l'une des femmes, comment vous sentez-vous ? » En se soulevant un peu, il pouvait apercevoir par la fenêtre une palissade, elle aussi tachetée d'ombres. « De toute évidence, je suis revenu à la maison », dit-il, songeur, et il reposa sur l'oreiller sa tête vide et légère. Pendant quelques instants, il entendit des chuchotements, de légers tintements de verres… Il pensa que l'absurdité

de tout ce qui se passait avait un côté agréable et qu'il était très bon de rester couché sans remuer. Il s'endormit ainsi sans s'en rendre compte et, en se réveillant, il revit dans la fenêtre l'éclat bleu clair de l'automne russe. Cependant quelque chose avait changé : un inconnu avait surgi auprès de son lit. Loujine tourna la tête : un monsieur en blanc, portant une barbe noire, était assis à sa droite, le regardant attentivement de ses yeux souriants. Loujine pensa confusément qu'il ressemblait au moujik du moulin, mais dès que le monsieur eut pris la parole, la ressemblance s'évanouit. « *Kharacho ?* s'enquit-il amicalement. – Qui êtes-vous ? demanda Loujine en allemand. – Un ami, répondit le monsieur, un fidèle ami. Vous avez été malade, mais maintenant vous êtes guéri. Vous m'entendez – complètement guéri. » Loujine se mit à réfléchir à ces paroles, mais le monsieur l'en empêcha en lui disant affectueusement : « Il faut rester couché bien tranquillement. Reposez-vous. Dormez le plus possible. »

C'est ainsi que Loujine revint d'un long voyage au cours duquel il avait perdu la plus grande partie de son bagage, la paresse l'empêchant de reconstituer ce qui était égaré. Ces premiers jours de convalescence étaient calmes et doux ; les femmes en blanc le nourrissaient de mets succulents ; le séduisant barbu venait le voir, lui disait des choses agréables, l'enveloppant de son chaud regard d'agate. Bientôt Loujine remarqua que quelqu'un d'autre venait dans sa chambre : c'était une présence frémissante, impalpable. Une fois il entendit, au moment même où il se réveillait, quelqu'un s'en aller rapidement et sans bruit ; une autre fois, tandis qu'il sommeillait, un chuchotement très léger et vaguement familier s'éleva auprès de lui et s'éteignit aussitôt. Dans les propos de son ami barbu surgirent des allusions à un événement heureux et mystérieux ; ce bonheur énigmatique et fuyant était dans l'air, il était dans le charme automnal derrière la vitre, il palpitait derrière la porte. Et peu à peu Loujine commença à comprendre que, de toutes parts, le vide paradisiaque où flottaient ses pensées transparentes, se remplissait. Mais il eut de la chance : ce fut la plus heureuse vision de sa vie qui se présenta la première.

Averti de l'approche d'un événement merveilleux, il regardait à travers les barreaux de son lit, attendant que la porte blanche s'ouvre et que la prédiction s'accomplisse. Mais la porte ne s'ouvrait pas. Soudain, à côté de lui, mais hors de son champ de vision, quelqu'un remua. Dissimulé derrière un grand paravent quelqu'un riait : « Je viens ! Je viens ! Un instant ! bredouilla Loujine en tirant ses jambes de dessous son drap et en écarquillant les yeux pour voir s'il n'y avait pas des chaussures sous la chaise à côté de son lit. – Vous n'irez nulle part », dit une voix et, au même instant, une robe rose occupa le vide.

Comme sa vie avait d'abord été illuminée de ce côté-là, son retour en fut facilité. Pendant un certain temps encore, les cruelles fantasmagories, les dieux de sa vie, demeurèrent dans l'ombre. Grâce à une douce illusion d'optique, il était rentré dans la vie d'un autre côté que celui par lequel il en était sorti ; et l'étonnant bonheur qui l'avait accueilli dès l'abord avait opéré une classification dans ses souvenirs. Une fois reconstitué ce secteur de son passé, lorsque resurgirent, avec le fracas d'un mur qui s'écroule, Turati, le dernier tournoi et tous les tournois précédents, ce même bonheur réussit à chasser l'image récalcitrante de Turati et à remettre dans leur boîte les pièces d'échecs qui avaient recommencé à bouger. Dès qu'elles essayaient de reprendre vie, on rabattait résolument le couvercle – et la lutte ne durait pas longtemps. Le docteur, lui aussi, était secourable : les pierres précieuses de ses yeux chatoyaient et fondaient ; il disait qu'il existait autour de Loujine un monde libre et lumineux, que le jeu d'échecs était un amusement glacial, qui desséchait et pervertissait la pensée, et qu'un joueur d'échecs passionné était aussi absurde qu'un fou en quête du mouvement perpétuel ou dénombrant les gravillons sur la rive déserte d'un océan. « Si vous n'oubliez pas les échecs, lui disait sa fiancée, je cesserai de vous aimer, et comme je lis chacune de vos pensées, vous n'avez qu'à bien vous tenir. » « La souffrance, l'effroi, la mélancolie, voilà, disait doucement le docteur, ce qu'engendre ce jeu épuisant. » Et il démontrait à Loujine que celui-ci le savait fort bien lui-même et ne pouvait penser aux échecs sans dégoût, et Loujine, apaisé, béat et, lui aussi, mystérieusement chatoyant et fondant, se rendait aux arguments du docteur. Dans l'immense jardin tout parfumé du sanatorium, où il se

promenait dans ses pantoufles neuves de cuir souple, Loujine faisait l'éloge des dahlias, tandis que sa fiancée, qui marchait à ses côtés, songeait, Dieu sait pourquoi, à un livre qu'elle avait lu dans son enfance et dans lequel, fort opportunément pour l'auteur, un accès de fièvre (non pas le typhus, ni la scarlatine, mais une fièvre, tout simplement) mettait fin aux ennuis d'un lycéen qui s'était enfui du domicile familial avec un chien qu'il avait sauvé ; sa jeune belle-mère, que le garçon avait jusqu'alors détestée, le soignait avec un tel dévouement qu'il se mettait à l'aimer, à l'appeler maman, une petite larme tiède coulait le long de sa joue, et tout était pour le mieux. « Loujine est guéri », dit-elle en considérant avec un sourire son lourd profil (celui d'un Napoléon fortement empâté) qu'il penchait avec circonspection sur une fleur qui était peut-être – qui sait ? – capable de le mordre. « Loujine est guéri. Loujine se promène. Loujine est très gentil. – Elle n'a pas d'odeur, dit Loujine d'une petite voix de basse. – Elle ne doit pas en avoir, dit-elle en prenant son bras. Ce n'est pas l'habitude des dahlias. Et ce monsieur tout blanc, c'est un plant de tabac. La nuit, qu'est-ce qu'il sent bon. Quand j'étais petite, j'aimais sucer le suc de son calice. Maintenant, le goût n'est plus aussi bon. – Chez nous, dans le jardin, commença Loujine – et il s'arrêta, les yeux mi-clos, en regardant les massifs –, il y avait de ces fleurs-là, ajouta-t-il. Notre jardin était tout à fait présentable. – Ce sont des asters, expliqua-t-elle, je ne les aime pas : ils sont durs. Et dans notre jardin à nous… »

D'une manière générale, ils parlaient beaucoup de leur enfance. Le docteur en parlait aussi ; il posait des questions à Loujine : « Votre père possédait une propriété, n'est-ce pas ? » Loujine faisait un signe affirmatif. « La terre, la campagne, c'est excellent, continuait le docteur. Vous aviez sans doute des chevaux, des vaches ? » Nouveau signe de tête. « Aidez-moi à me représenter votre château… Tout autour des arbres séculaires… Une maison vaste et claire. Votre père revient de la chasse… » Loujine se rappela l'oisillon gras et antipathique que son père avait trouvé un jour dans un fossé et rapporté à la maison. « Oui, répondit-il sans conviction. – Donnez-moi d'autres détails, demanda doucement le docteur. Je vous en prie. Je voudrais savoir à quoi vous vous occupiez dans votre enfance, à quoi vous jouiez. Vous aviez sans doute des soldats de plomb… »

Mais, pendant ces conversations, Loujine ne s'animait que rarement. En revanche, sa pensée, aiguillonnée par ces questions, revenait sans cesse au secteur de son enfance. Il était impossible d'ajuster le langage à ces souvenirs – tout simplement, il n'existait pas de mots adultes pour ces impressions d'enfance – et si parfois il racontait quelque chose, il le faisait d'une manière saccadée et comme à contrecœur, en dessinant sommairement les contours du souvenir et en désignant d'une lettre et d'un chiffre des coups compliqués et fertiles en possibilités. Son enfance d'avant l'école, d'avant les échecs, à laquelle il n'avait jamais songé auparavant et qu'il écartait avec un léger frisson, craignant d'y trouver des horreurs oubliées, des vexations humiliantes, se révélait maintenant un lieu étonnamment sûr, où l'on pouvait faire d'agréables excursions, non dénuées d'un charme pénétrant. Loujine ne comprenait pas lui-même d'où lui venait cette émotion et pourquoi la vision de la Française corpulente, avec trois boutons en os sur le côté de sa jupe, qui se rapprochaient lorsque son énorme croupe se laissait choir dans un fauteuil, pourquoi cette image, qui l'avait jadis tellement irritée, lui causait maintenant un tendre pincement au cœur. Il se souvenait que sa corpulence asthmatique préférait à l'escalier de leur maison de Pétersbourg l'ancien ascenseur à propulsion hydraulique que le portier actionnait à l'aide d'un levier fixé au mur de l'entrée. « Et c'est parti ! » disait immanquablement le portier, en refermant derrière elle les deux battants de la porte, et le lourd ascenseur, tout soufflant et tremblant, se hissait lentement le long du gros cordon de velours, tandis qu'en face, sur le mur écaillé qui apparaissait à travers la vitre, descendaient avec la même lenteur ces taches de salpêtre et de vétusté qui offrent si souvent (tout comme les nuées célestes) les mêmes contours que la mer Noire ou l'Australie. Parfois le petit Loujine montait avec elle, mais le plus souvent il restait en bas, à écouter le bruit de l'ascenseur effectuant péniblement sa montée derrière le mur – et il espérait toujours, le petit Loujine, que l'ascenseur resterait bloqué à mi-chemin. Cela arrivait assez souvent. Le bruit cessait, de l'espace inconnu entre les murailles jaillissait un strident appel au secours ; en bas, le portier actionnait le levier en ahanant, ouvrait la porte sur l'obscurité et demandait, les yeux au ciel, d'un air affairé : « Alors, on repart ? » Enfin

quelque chose frémissait, s'ébranlait et, au bout d'un moment, l'ascenseur redescendait, à vide. Vide ! Dieu sait ce qui était arrivé à la Française – peut-être avait-elle atteint le ciel et y était-elle restée, avec son asthme, ses bonbons de réglisse et son pince-nez que retenait un cordonnet noir ? Le souvenir revenait à vide et, pour la première fois peut-être de sa vie, Loujine se demanda ce qu'il était advenu de toutes les choses de son enfance, si la véranda avait disparu et où s'en étaient allés, en se faufilant avec un bruit léger entre les buissons, les sentiers familiers.

Involontairement, poussé par un besoin de l'âme, il cherchait ces sentiers dans le jardin du sanatorium, mais les massifs y avaient des formes différentes et les bouleaux y étaient autrement disposés : entre leurs rousses frondaisons, les échappées sur le ciel d'un bleu automnal ne correspondaient nullement à celles dont il avait gardé le souvenir, et c'est en vain qu'il essayait d'ajuster les unes aux autres ces découpures de l'azur. Ce monde lointain où erraient les silhouettes de ses parents, rendues plus douces par l'éloignement et tout à fait supportables, semblait perdu sans retour ; et le train mécanique, avec son wagon de fer-blanc, disparaissait en bourdonnant sous les volants d'un fauteuil, et Dieu sait ce que pensait de tout cela le mécanicien, une poupée trop grande pour la locomotive et qu'on avait placée dans le tender.

Telle était cette enfance, où la pensée de Loujine s'attardait maintenant avec prédilection. Puis venait une autre époque, une longue époque vouée aux échecs, dont le docteur et sa fiancée disaient que c'étaient des années perdues, une sombre période de cécité spirituelle, un dangereux égarement – bref, des années entièrement perdues. Il ne fallait pas s'en souvenir. Là se dissimulait, tel un mauvais esprit, l'image confuse et effrayante de Valentinov. Bon, admettons que ce soient là des années perdues – n'en parlons plus – oublié, effacé ! Si l'on éliminait cette période-là, la lumière de l'enfance rejoignait sans transition celle du présent, concentrée dans l'image de sa fiancée. C'est dans cette image que s'exprimait tout ce qu'il pouvait tirer d'aimable et d'ensorcelant de ses souvenirs d'enfance – comme si les taches de lumière éparses sur les sentiers de la ferme ne formaient plus maintenant qu'une lueur chaude et compacte.

« Tu es contente ? demanda d'un ton morne la mère de la fiancée, en regardant le visage animé de sa fille, on va bientôt célébrer tes noces ? – Oui, bientôt, répondit-elle en jetant sur le divan son petit chapeau gris tout rond. De toute façon, il quittera le sanatorium ces jours-ci. – Ça va coûter à ton père dans les mille marks : une paille ! – Je viens de courir toutes les librairies, soupira la jeune fille. Il réclame à tout prix du Jules Verne et du Sherlock Holmes. Et il paraît qu'il n'a jamais lu Tolstoï. – Bien sûr, c'est un moujik, murmura la mère, je l'ai toujours dit. – Écoute-moi, maman, dit-elle en frappant légèrement de son gant le paquet de livres, faisons un pacte : à partir d'aujourd'hui, plus de ces charmantes remarques. C'est stupide, c'est humiliant pour toi, et surtout cela ne mène absolument à rien. – Ne l'épouse pas ! s'écria la mère, changeant de visage. Ne l'épouse pas ! Je t'en supplie. Veux-tu que je me mette à genoux devant toi ?… » Et, s'appuyant d'une main au fauteuil, elle se mit à ployer péniblement une jambe, abaissant lentement son grand corps dont les jointures craquaient légèrement. « Tu vas défoncer le parquet », dit sa fille, et elle quitta la pièce en emportant ses livres.

Loujine lut en deux jours le *Voyage de Philéas Fogg* et les *Mémoires de Holmes,* et, sa lecture terminée, il dit que ce n'était pas ce qu'il voulait – sans doute une édition abrégée ? Parmi les autres livres, il aima *Anna Karénine,* en particulier les pages consacrées aux élections du Zemstvo et au dîner commandé par Oblonski. *Les Âmes mortes* produisirent également sur lui une certaine impression ; il y reconnut avec surprise tout un passage que, dans son enfance, il avait longuement et péniblement écrit sous la dictée. En dehors de ce qu'on nomme les classiques, sa fiancée lui apportait aussi des livres d'inspiration libertine – des œuvres de nouvellistes français. Tout ce qui pouvait distraire Loujine était bon, même ces nouvelles douteuses, qu'il lisait non sans embarras, mais avec intérêt. En revanche, la poésie (ainsi, un petit recueil de Rilke qu'elle lui avait acheté sur le conseil du vendeur) le plongeait dans un état de lourde perplexité et de tristesse. En conséquence, le médecin lui interdit la lecture de Dostoïevski, qui, selon lui, produisait une impression néfaste sur le psychisme de l'homme moderne, car on y apercevait, comme dans un effrayant miroir…

« Oh ! mais M. Loujine ne réfléchit pas en lisant, répondit-elle gaiement ; quant à la poésie, il la comprend mal à cause des rimes, ce sont les rimes qui le gênent… »

Et, chose étrange : bien que Loujine eût lu dans sa vie encore moins que la jeune fille, qu'il n'eût pas terminé ses études secondaires et ne s'intéressât qu'aux échecs, elle devinait en lui le reflet d'une certaine culture qui lui faisait défaut à elle-même. Il y avait des titres de livres et des noms de héros qui étaient familiers à Loujine, pour quelque raison inconnue, bien qu'il n'eût jamais lu ces livres. Sa langue était maladroite, souvent informe et absurde, et cependant on y percevait parfois une intonation inconnue, qui suggérait d'autres mots, vivants, nourris d'un sens subtil, mais qu'il ne pouvait pas prononcer. Malgré son ignorance, malgré la pauvreté de son vocabulaire, Loujine dissimulait en lui comme une vibration à peine perceptible, une ombre des sons qu'il avait jadis entendus.

La mère de la jeune fille, depuis le jour où, laissée seule et à genoux, elle avait versé toutes les larmes de son corps, la joue appuyée contre le bras du fauteuil, avait cessé de parler de l'ignorance de Loujine ou de ses autres défauts. « J'aurais tout compris, dit-elle plus tard à son mari, j'aurais tout compris, tout pardonné, si elle l'aimait vraiment. Mais le plus horrible c'est que… – Non, ce n'est pas tout à fait juste, interrompit son mari, moi-même je croyais d'abord que ce n'était qu'un amour purement cérébral. Mais son comportement pendant la maladie de Loujine m'a convaincu du contraire. Bien entendu, une pareille union n'est pas sans danger, et notre fille aurait pu mieux choisir… Il est vrai qu'il appartient à la vieille noblesse, mais sa spécialité étroite l'a marqué d'une certaine empreinte. Souviens-toi d'Irène, qui est devenue actrice, rappelle-toi ce qu'elle était quand elle est venue chez nous. Cependant, malgré tous ses défauts, je le tiens pour un brave homme. Tu verras, il va maintenant se consacrer à quelque activité utile. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais, pour ma part, je n'ose plus la dissuader. À mon avis – si tu tiens à connaître mon opinion –, il faut, bien que ce soit à contrecœur, accepter l'inévitable. »

Il parla longuement, d'un air gaillard, se tenant très droit et tapotant le couvercle de son porte-cigarettes.

« Je ne sens qu'une chose, répétait sa femme, c'est qu'elle ne l'aime pas. »

# XI

Dans un veston embryonnaire, auquel manquait une manche, un Loujine qu'on était en train de remettre à neuf se tenait de biais devant une glace à trois faces, tandis qu'un tailleur chauve caressait d'un bout de craie son dos et ses épaules, ou bien le lardait d'épingles qu'avec une étonnante adresse il tirait de sa bouche, où elles semblaient pousser tout naturellement. Parmi tous les échantillons de drap, méticuleusement classés par nuances dans un album, Loujine avait choisi un rectangle gris foncé, et sa fiancée avait longuement palpé la pièce de drap correspondante, que le tailleur avait jetée sur le comptoir avec un bruit sourd, puis déroulée avec la rapidité d'un éclair et, bombant le torse, plaquée contre sa propre poitrine comme s'il avait voulu en cacher la nudité. La jeune fille avait trouvé que le drap avait tendance à se froisser, et alors une avalanche de rouleaux serrés avait envahi le comptoir, et le tailleur, mouillant son doigt contre sa lèvre inférieure, avait déplié pièce après pièce. Ils avaient fini par choisir un tissu également gris foncé, mais souple et moelleux, même, eût-on dit, un peu pelucheux ; et maintenant qu'un miroir à trois volets le divisait en tranches et le montrait en coupes, telle une préparation anatomique (… voici le visage plein et soigneusement rasé, puis le même visage vu de profil, et voici la nuque que le sujet a rarement l'occasion de voir, les cheveux coupés assez court, les plis du cou, les oreilles légèrement écartées et traversées d'une lumière rose…), Loujine se contemplait lui-même, ou bien regardait le tissu, ne reconnaissant pas en celui-ci la vaste pièce de drap bien lisse. « Je crois, dit la fiancée, qu'il faut reprendre un petit peu sur le devant. » Et le tailleur reculait d'un pas, regardait la silhouette de Loujine à travers ses cils rapprochés et marmonnait avec un petit rire poli que le monsieur était assez fort ; puis il se saisit des revers nouveau-nés, tira et épingla quelque chose, tandis que Loujine, faisant le geste propre à toutes les personnes

dans sa situation, écartait un peu le bras ou le pliait au coude en regardant sa main et en tâchant de s'habituer à sa nouvelle manche. Le tailleur lui traça à la volée un coup de craie à la hauteur du cœur, fixant la place de la petite poche, après quoi il arracha sans pitié la manche qui paraissait déjà achevée et se mit à retirer prestement les épingles du ventre loujinien.

Outre un bon costume, on fit à Loujine un habit ; quant à son smoking démodé, que l'on avait retrouvé au fond de sa mallette, il fut réajusté par les soins du même tailleur. Craignant de réveiller en lui des souvenirs du temps des échecs, sa fiancée n'osa pas lui demander quel besoin il avait eu jadis de ce smoking et de son chapeau haut de forme, et c'est pourquoi elle ne sut jamais rien d'un certain grand dîner de Birmingham, dîner au cours duquel Valentinov avait, entre autres… Mais non, ne parlons pas de lui.

Le renouvellement de l'enveloppe loujinienne ne s'arrêtait pas là. Des chemises, des cravates, des chaussettes firent leur apparition – et Loujine accueillait tout cela avec un intérêt insouciant. Il quitta le sanatorium pour une petite chambre aux murs recouverts de papier amusant, louée au second étage de la maison où habitait sa fiancée ; et, lors du déménagement, Loujine retrouva l'impression exacte qu'il avait connue quand, enfant, il rentrait de la campagne. Il était toujours étrange, ce retour en ville. On se couche, et tout semble nouveau ; dans le silence de la nuit, le pavé de bois, l'espace de quelques instants, s'anime au bruit lent des sabots ; les rideaux se croisent mieux et sont plus riches que ceux de la maison de campagne ; dans les ténèbres, à peine atténuées par le rai de lumière d'une porte mal fermée, les objets sont figés dans l'attente, comme si, n'ayant pas encore refait connaissance après la longue interruption des vacances, ils n'avaient pas eu le temps de se réchauffer. Et quand on se réveille, un jour gris et sobre attend derrière les fenêtres, un soleil pareil à la lune glisse à travers le brouillard laiteux et, accourant de loin, une musique militaire, qui déferle en vagues orangées, s'interrompt pour placer de rapides roulements de tambour ; mais bientôt tout se tait et, au lieu des sons jouffus des trompettes, on n'entend à nouveau que le choc imperturbable des sabots et le tintement léger d'un matin pétersbourgeois.

« Vous oubliez d'éteindre dans le couloir, lui disait en souriant sa logeuse, une vieille Allemande. Et, la nuit, vous oubliez de fermer votre

porte. » Elle se plaignait aussi à sa fiancée : « Il est distrait comme un vieux professeur. »

« Êtes-vous bien logé, Loujine ? lui demandait sa fiancée, est-ce que vous dormez bien ? Non, je sais que ce n'est pas très confortable, mais tout cela changera bientôt. – Il ne faut plus ajourner, marmottait Loujine en enlaçant la jeune fille et en croisant les mains sur sa hanche. Asseyez-vous, asseyez-vous… Il ne faut plus ajourner. Marions-nous demain. Demain ! Marions-nous le plus légalement possible. – Oui, bientôt, bientôt, répondait-elle, mais cela ne se fait pas en un seul jour. Il existe une administration où nous serons affichés au mur pendant deux semaines. Et pendant ce temps, votre femme arrivera de Palerme, verra nos noms et dira : c'est impossible, Loujine m'appartient. »

« Je l'ai perdu, répondit la mère, lorsque sa fille lui demanda son certificat de naissance. Je l'ai fourré je ne sais où. Égaré. Je ne sais pas, je n'en ai aucune idée. » Cependant le document fut retrouvé en un rien de temps. Il était trop tard maintenant pour intervenir, interdire, inventer des obstacles. Le mariage approchait avec une fatale célérité, il était impossible de le stopper ; on était comme sur une plaque de glace glissante et où il n'y a rien à quoi l'on puisse s'accrocher. La mère dut se résigner et réfléchir à la façon de parer et de présenter le fiancé de sa fille, pour n'en pas avoir honte devant le monde, et aussi à l'obligation de rassembler toutes ses forces pour présenter un visage souriant le jour du mariage, jouer les mères heureuses, vanter l'honnêteté et la gentillesse de Loujine. Elle pensait aussi à l'argent qu'on avait déjà dépensé et qu'on dépenserait encore pour lui, et elle essayait de chasser de son imagination l'affreuse image : Loujine en toilette de nuit, brûlant d'une passion simiesque, et sa fille, docile par entêtement et froide, froide… Cependant, le cadre de ce tableau était déjà prêt : on avait loué dans le voisinage un appartement pas trop cher, mais convenablement meublé, au quatrième, il est vrai, mais qu'y faire ? Pour parer à l'essoufflement de Loujine, il y avait dans l'immeuble un ascenseur ; de plus, l'escalier n'était pas raide et une petite chaise était placée à chaque palier sous une fenêtre à vitraux. Dans l'entrée, spacieuse et conventionnellement égayée de silhouettes dans des cadres noirs, la porte de gauche s'ouvrait sur la chambre et celle de droite

sur le cabinet de travail. Plus loin et toujours à droite se trouvait la porte du salon ; la salle à manger contiguë était un peu plus longue au détriment de l'entrée qui, à cet endroit, se transformait modestement en couloir, transformation pudiquement dissimulée par une tenture en peluche qui glissait sur des anneaux. À gauche du couloir se trouvait la salle de bains, suivie de la chambre de bonne ; tout au bout, une porte donnait accès à la cuisine.

La disposition des pièces plut à la future locataire, mais l'ameublement heurta un peu son goût. Il y avait dans le cabinet de travail des fauteuils de velours marron, une bibliothèque surmontée d'un Dante aux larges épaules, au visage aigu et coiffé d'un bonnet de bain, et une grande table vide, dont le passé et l'avenir étaient également inconnus. Un lampadaire instable, monté sur un pied noir et tordu, sous un abat-jour orange, se dressait près d'un canapé, sur lequel on avait oublié un petit ours en peluche blond et un chien à grosse gueule, qui montrait deux larges semelles roses et avait une tache sur l'œil. Un faux gobelin suspendu au-dessus du canapé représentait des paysans en liesse.

Du cabinet de travail – si l'on en poussait légèrement les portes coulissantes – on voyait en enfilade le salon et, plus loin, la salle à manger avec son buffet aminci par la perspective. Dans le salon, où de petits tapis étaient dispersés sur le parquet, scintillaient les feuilles lustrées d'un palmier. Enfin on passait dans la salle à manger, avec ses assiettes fixées au mur et son buffet qui avait maintenant retrouvé sa grandeur naturelle. Au-dessus de la table, un diablotin duveteux et solitaire était accroché à la suspension assez basse. La fenêtre en encorbellement permettait de voir un bout de la rue, un square et sa fontaine. La jeune fille revint vers la table et, par-delà le salon, jeta un regard dans le lointain cabinet de travail, où le gobelin paraissait à son tour rétréci, puis sortit dans le couloir et, en passant par l'entrée, se rendit dans la chambre à coucher. Là se trouvaient deux lits rebondis, étroitement serrés l'un contre l'autre. La lampe était de style mauresque, les rideaux jaunes des fenêtres promettaient, le matin, une trompeuse lueur de soleil – et entre les fenêtres était suspendue une gravure : un enfant vêtu d'une chemise blanche tombant sur ses pieds

jouait sur un immense piano noir, tandis que son père, en robe de chambre grise, était immobilisé sur le seuil, une bougie à la main.

Il fallut ajouter des objets, en enlever d'autres. Le portrait du grand-père fut sorti du salon du propriétaire et l'on se hâta de bannir du cabinet de travail un guéridon de style oriental dont la tablette nacrée figurait un échiquier. Dans la salle de bains, où la partie basse de la fenêtre était garnie de vitres bleues et irisées, comme couvertes de givre, l'une des vitres transparentes de la partie haute était fêlée et dut être remplacée. On fit reblanchir les plafonds de la cuisine et de la chambre de bonne. Dans le salon, un phonographe se dressa à l'ombre du palmier. Mais tout en examinant, puis en aménageant cet appartement « loué au pied levé et arrangé en un tour de main », comme disait en plaisantant son père, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de penser que ce n'était là qu'une solution provisoire et qu'il faudrait sans doute emmener Loujine ailleurs, le distraire en lui montrant d'autres pays. L'avenir, toujours, nous est inconnu, mais parfois il s'enveloppe d'une brume particulière, comme si, s'ajoutant à la sournoiserie naturelle du destin, une autre puissance s'efforçait d'épaissir le mystère devant lequel s'effare notre pensée.

Mais comme Loujine était doux et gentil tous ces jours-là ! Confortablement installé devant la table à thé, vêtu de son costume neuf et arborant sa cravate couleur de fumée, il approuvait poliment, bien que parfois fort mal à propos, son interlocuteur. Sa future belle-mère racontait à ses amis que Loujine avait décidé d'abandonner le jeu d'échecs qui lui prenait trop de temps, mais qu'il n'aimait pas qu'on lui en parlât, si bien qu'Oleg Serguéïevitch Smirnovski ne lui demandait plus de jouer, mais, au lieu de cela, lui dévoilait avec des yeux brillants les mystérieuses machinations de la franc-maçonnerie et promettait même de lui prêter, sur ce sujet, une remarquable brochure.

Dans les administrations où ils devaient se rendre pour faire part aux fonctionnaires de leurs intentions matrimoniales, Loujine se conduisait en adulte : il portait lui-même, avec soin et respect, tous les papiers et remplissait amoureusement les formulaires, traçant distinctement chaque lettre. Il avait une écriture ronde, extrêmement régulière, et il mettait beaucoup de temps à dévisser prudemment son stylo neuf, qu'il secouait

avec quelque affectation, avant de se mettre à écrire ; puis, après avoir savouré le glissement doux de la plume en or, il remettait du même geste prudent son stylo dans sa petite poche de côté, où le retenait une agrafe brillante. C'est avec plaisir qu'il accompagnait sa fiancée dans les magasins, et il attendait, comme on attend une surprise intéressante, l'appartement que la jeune fille avait décidé de ne lui montrer qu'après leur mariage.

Pendant les quinze jours où leurs noms furent affichés au vu de tous, des propositions affluèrent, émanant de vigilantes maisons de commerce, propositions aussi diverses que possible quant à leur objet : équipages de noce ou d'enterrement (avec un cliché représentant une voiture et deux chevaux lancés au galop) ; habits de location ; chapeaux hauts de forme ; mobilier ; vins ; salles de location ; spécialités pharmaceutiques. Loujine examinait consciencieusement ces catalogues illustrés et les empilait chez lui, tout en s'étonnant que sa fiancée traitât avec tant de dédain ces offres intéressantes. Il y en eut d'un autre genre. Il y eut ce que Loujine appela un « petit aparté » avec son futur beau-père, une conversation agréable au cours de laquelle celui-ci proposa à Loujine de le faire entrer dans une entreprise commerciale – pas tout de suite, bien entendu, un peu plus tard : que le jeune couple passe quelques mois tranquilles. « La vie, mon ami, déclara-t-il à Loujine, est organisée de telle manière que chaque seconde coûte à l'homme, selon le calcul le plus modéré, 1/432 de pfennig, et encore ne s'agit-il là que d'une existence misérable, tandis qu'il vous faudra subvenir aux besoins de votre femme, qui est habituée à un certain luxe. – Oui, oui », dit en souriant joyeusement Loujine qui essayait de refaire mentalement le calcul compliqué que son interlocuteur avait effectué avec tant d'adresse et de suavité. « Pour cela, continua celui-ci, il vous faudra un peu plus d'argent », et Loujine retenait son souffle, dans l'attente d'un nouveau tour de passe-passe. « Une seconde vous reviendra… plus cher. Les premiers temps, je le répète – mettons, la première année—je suis prêt à vous aider largement… Mais plus tard… Venez donc un jour dans mon bureau, je vous montrerai des choses intéressantes. »

C’est ainsi que, pour Loujine, tout concourait à colorer de la manière la plus agréable le vide de sa vie. Il se laissait bercer, gâter, dorloter, il acceptait, l’âme sommeillante, la douce existence qui l’enveloppait de toutes parts. L’avenir se présentait à lui comme une perpétuelle et silencieuse étreinte dans une pénombre bénie, où passaient, brièvement éclairés, et disparaissaient à nouveau en tintinnabulant gaiement les différents hochets de ce monde. Mais il y avait, inévitablement, dans sa vie de fiancé, des moments – tard dans la nuit ou tôt le matin – où il se retrouvait seul et parfois il éprouvait alors une étrange sensation de vide, comme s’il avait aperçu, dans un puzzle bariolé disposé sur la nappe, des lacunes aux contours alambiqués. Et, une fois, il vit en rêve Turati, qui lui tournait le dos. Turati était en train de réfléchir profondément, appuyé sur un bras, mais son large dos cachait l’objet sur lequel il était penché. Loujine ne tenait pas à voir cet objet, il en avait peur et cependant il ne put s’empêcher de jeter un regard circonspect par-dessus l’épaule noire. Il vit alors que, devant Turati, il y avait une assiette de potage, que Turati ne s’appuyait pas sur son bras, mais nouait tout simplement une serviette autour de son cou. Et dans la journée de novembre qui suivit ce rêve, Loujine se maria.

Oleg Serguéïevitch Smirnovski et un certain baron balte furent témoins, lorsque l’on conduisit Loujine et sa fiancée dans une grande salle, où on les fit asseoir devant une longue table recouverte de drap. Un fonctionnaire, qui avait échangé son veston contre une redingote élimée, leur lut le verdict de mariage. À ce moment, tout le monde se leva. Après quoi, le fonctionnaire, avec un sourire professionnel, gratifia les nouveaux mariés d’une moite poignée de main, et tout fut terminé. À la sortie, un gros concierge, rêvant d’un pourboire, les salua et les félicita, et Loujine, débonnaire, lui tendit une main que l’autre reçut dans sa paume, avant d’avoir compris que c’était là une main humaine et non pas une pièce de monnaie.

Le mariage religieux eut lieu le même jour. Depuis que, bien des années auparavant, il avait assisté au service funèbre de sa mère, Loujine n’était plus revenu à l’église. Remontant encore plus loin dans le passé, il se souvenait des retours à la maison, pendant la nuit des Rameaux, avec, à

la main, un petit cierge qui, au sortir de l'église chaude, vacillait follement dans les ténèbres incertaines et finissait par succomber à une défaillance cardiaque lorsque, au coin d'une rue, l'attaquait le vent de la Néva. Il se souvenait aussi de l'église de la rue des Postes où il allait se confesser ; le bruit des bottes retentissait, particulièrement sonore, dans l'ombre déserte ; on eût dit que les chaises, sur lesquelles les gens attendaient leur tour, toussotaient lorsqu'on les déplaçait et, d'une encoignure, mystérieusement dissimulée par une draperie, s'élevaient parfois des chuchotements. Et il se souvenait des nuits de Pâques : le diacre psalmodiait d'une voix de basse sanglotante, et il sanglotait encore lorsque, d'un geste large, il refermait l'énorme Évangile… Il se rappelait l'impression, à la fois légère et pénétrante, que lui produisait – il en ressentait comme un vide à l'estomac – le mot « Pâques » prononcé par le prêtre au visage émacié ; il se rappelait combien il était toujours difficile de saisir l'instant précis où l'encensoir le visait d'un mouvement souple – lui, et non pas son voisin – et comme il était difficile de s'incliner de telle sorte que le salut coïncidât avec le balancement de l'encensoir. Avec cela, l'odeur de l'encens, la chute brûlante d'une goutte de cire sur une phalange et le sombre et mielleux éclat de l'icône, qui attendait un baiser. Souvenirs langoureux, faces d'icônes basanées, scintillements, suave atmosphère de l'église, fourmillements dans les jambes. À tout cela s'ajoutait à présent sa vaporeuse fiancée et la couronne qui tremblait au-dessus de sa tête et qui, à chaque instant, pouvait tomber. Loujine l'observait prudemment du coin de l'œil et, une ou deux fois, il lui sembla que la main invisible qui tenait la couronne la passait à une autre main invisible. « Oui, oui », se hâta-t-il de répondre à la question du prêtre et il voulut ajouter que tout cela était bon, étrange et doux à son cœur, mais il ne fit que se racler la gorge, saisi d'émotion, tandis que, dans ses yeux, la lumière irradiait et devenait floue.

Plus tard, quand tout le monde fut assis autour d'une grande table, Loujine eut le même sentiment que jadis lorsqu'on revenait de la messe de Pâques et que l'on trouvait à la maison, à côté d'une motte de beurre à laquelle on avait donné la forme d'un agneau aux cornes dorées, un jambonneau et un gâteau de Pâques, encore vierge et lisse, qu'on avait

envie d'attaquer avant tout le reste, avant le jambon et les œufs. Il faisait chaud, il y avait du bruit, autour de la table étaient assis des gens qui avaient sans doute assisté au mariage à l'église – tant pis, tant pis, qu'ils restent là, pas trop longtemps toutefois… Mme Loujine regardait son mari, sa mèche bouclée, son habit de bonne coupe et le sourire en biais avec lequel il accueillait les plats. La mère de la mariée, généreusement poudrée, dans sa robe très décolletée par-devant et accusant, à l'ancienne, un creux entre les seins, relevés à la mode de la Grande Catherine – la mère se comportait bravement, allant jusqu'à tutoyer son gendre, si bien que Loujine, au début, ne comprenait pas qu'elle s'adressait à lui. Il n'avait vidé que deux coupes de champagne, mais une agréable somnolence l'envahissait par bouffées. Ils sortirent dans la rue. Loujine reçut contre sa poitrine, que protégeait mal son gilet atrophié, le choc doux de la nuit noire et venteuse, et sa femme lui dit de croiser son pardessus. Son beau-père qui, pendant toute la soirée, avait souri en élevant sans mot dire sa coupe au niveau de ses yeux (d'une manière particulière, empruntée à un diplomate qui prononçait très élégamment « skool ») continuait de sourire silencieusement et brandissait, en signe d'adieu, son trousseau de clefs qui brillait à la lueur du réverbère. Sa belle-mère, retenant sur ses épaules sa cape d'hermine, essayait de ne pas regarder le dos de Loujine qui montait en voiture. Les invités, tous un peu éméchés, prenaient congé de leurs hôtes, se disaient adieu entre eux et entouraient l'auto, en riant discrètement ; la voiture démarra enfin, quelqu'un poussa un « hourra » tonitruant et un passant russe attardé dit d'un ton approbateur en s'adressant à sa compagne : « Voilà des compatriotes qui s'amusent. »

Loujine, dans l'auto, s'endormit tout de suite ; des reflets de rencontre, s'ouvrant en éventail, animaient son visage d'une lumière blafarde, l'ombre molle du nez glissait lentement et contournait la joue, puis la lèvre, et à nouveau l'obscurité envahissait l'intérieur de la voiture, jusqu'à l'approche d'une nouvelle lumière qui caressait en passant la main de Loujine ; et cette main semblait s'enfoncer dans une poche noire, dès que la pénombre revenait. Il y eut ensuite une succession de feux vifs, dont chacun faisait lever de dessous sa cravate blanche un papillon d'ombre, et sa femme arrangea soigneusement le foulard de Loujine, car le froid de la

nuit de novembre entrait jusque dans l'auto fermée. Loujine se réveilla, clignant des yeux sous le choc de la lumière de la rue ; il ne comprit pas tout d'abord où il se trouvait, mais à ce moment la voiture s'arrêta et sa femme lui dit à voix basse : « Loujine, nous sommes arrivés chez nous. » Dans l'ascenseur, il regardait, souriant et battant des paupières, un peu hébété, mais nullement ivre, la rangée des boutons de manœuvre, dont l'un avait été pressé par sa femme. « C'est plutôt haut », dit-il, contemplant le plafond de la cabine comme s'il croyait y apercevoir le terme de la montée. L'ascenseur s'arrêta. « Hop ! » fit Loujine en partant d'un rire doux.

Dans l'entrée, leur nouvelle bonne les accueillit, une fille replète, qui leur tendit aussitôt sa main rougeaude, trop grande pour son corps. « Mais il ne fallait pas nous attendre ! » dit Mme Loujine. La bonne, parlant avec volubilité, leur présenta ses vœux et prit pieusement le chapeau-claque de Loujine. Il lui montra avec un fin sourire comment on le pliait. « C'est extraordinaire ! » s'écria la bonne. « Allez vous coucher, allez vous coucher, répétait Mme Loujine d'un air inquiet. Nous fermerons tout nous-mêmes. »

Le cabinet de travail, le salon et la salle à manger s'éclairèrent tour à tour. « Ça se déboîte comme un télescope », murmura Loujine d'une voix somnolente. Il ne put cependant rien examiner attentivement : ses paupières retombaient. En entrant dans la salle à manger, il s'aperçut qu'il tenait dans ses bras un gros chien de peluche aux semelles roses. Il le déposa sur la table et le diablotin duveteux, suspendu à la lampe, descendit aussitôt sur lui comme une araignée. Les pièces s'éteignirent, comme si les tubes du télescope s'emboîtaient les uns dans les autres, et Loujine se retrouva dans le couloir éclairé. « Allez vous coucher ! » cria encore sa femme à une ombre qui s'évanouit au fond du couloir, en leur souhaitant bonne nuit. « La chambre de bonne est là-bas, dit sa femme, et ici, à gauche, c'est la salle de bains. – Et l'endroit solitaire ? murmura Loujine, le petit endroit ? – Dans la salle de bains, tout est là », répondit-elle. Loujine entrouvrit prudemment une porte et, s'étant assuré de quelque chose, s'enferma prestement. Sa femme regagna le vestibule, entra dans la chambre à coucher et tomba dans un fauteuil, considérant les deux lits

délicieusement rebondis. « Oh ! que je suis fatiguée », se dit-elle en souriant, et elle suivit longtemps des yeux une grosse mouche somnolente qui, en bourdonnant désespérément, fit plusieurs fois le tour de la lampe mauresque et finit par disparaître. « Par ici, par ici ! » cria la jeune femme en entendant dans le couloir le pas hésitant et traînant de son mari. « La chambre à coucher », constata celui-ci avec satisfaction et, les mains derrière le dos, il examina la pièce pendant un moment. Elle ouvrit l'armoire où elle avait la veille rangé des affaires et se tourna vers son mari. « Je vais prendre un bain, dit-elle, vous trouverez vos effets là-dedans. – Attendez un instant, dit Loujine, et brusquement il bâilla à se décrocher la mâchoire. At-ten-dez », répéta-t-il d'une voix palatale, réprimant son bâillement entre chaque syllabe. Mais elle quitta la chambre d'un pas rapide, emportant son pyjama et ses chaussons.

L'eau jaillit du robinet à gros bouillons bleuâtres et, dégageant une vapeur légère, avec un murmure de plus en plus assourdi à mesure que le niveau s'élevait, remplit peu à peu la baignoire blanche. La jeune femme contemplait le liquide scintillant et se disait, non sans quelque trouble, que le temps de son initiative féminine touchait à son terme et qu'il y avait un domaine où elle ne pourrait plus assumer le rôle de guide. Puis, assise dans la baignoire, elle regarda les petites bulles d'air s'assembler sur sa peau et sur l'éponge poreuse qui s'enfonçait dans l'eau. Elle s'étendit dans la baignoire, ayant de l'eau jusqu'au cou et, à travers le liquide légèrement troublé par la mousse de savon, considéra ses formes délicates, presque diaphanes, et lorsqu'un de ses genoux, ronds et roses, émergeait un peu de l'eau, cette brillante petite île la frappait par son incontestable corporéité. « Après tout, ce n'est pas mon affaire », se dit-elle en sortant de l'eau son bras étincelant et repoussant une mèche de son front. Elle fit encore couler un peu d'eau chaude, jouissant des ondes de chaleur qui passaient, roides, sur son ventre ; et, suscitant une petite tempête dans la baignoire, elle en sortit enfin et se mit à s'essuyer sans hâte. « Une belle Turque », se dit-elle, debout dans le pantalon de son pyjama de soie devant la glace légèrement embuée. « En somme, je ne suis pas trop mal », ajouta-t-elle quelques instants plus tard. Et, se regardant toujours dans la glace, elle enfila lentement la veste du pyjama. « Les hanches sont un peu fortes », dit-elle

encore. L'eau de la baignoire qui s'écoulait avec un léger murmure émit soudain un piaulement et se tut : la baignoire était vide, un mince tourbillon savonneux disparaissait dans l'orifice. Et la jeune femme comprit subitement qu'elle s'attardait à dessein devant la glace, et elle ressentit un petit froid au cœur, comme cela arrive lorsqu'on feuillette une revue de l'année précédente, tout en sachant que la porte va s'ouvrir à l'instant et que le dentiste va surgir sur le seuil.

Tout en sifflant très fort, elle se dirigea vers la chambre, mais là, son sifflement s'arrêta net : l'édredon remonté jusqu'à la ceinture, la chemise déboutonnée et ballonnant, Loujine était couché sur le lit, les mains croisées derrière la nuque, et ronflait en faisant entendre un léger ronron. Son col pendait au pied du lit, son pantalon traînait par terre, bretelles étalées, son habit, accroché de travers sur un cintre, gisait sur le divan, la queue de pic repliée. Elle ramassa et rangea tout cela bien doucement. Avant de se coucher, elle écarta le rideau de la fenêtre pour voir si le store était baissé : il ne l'était pas. Dans les profondeurs noires de la cour, le vent nocturne agitait quelques buissons et, sous un pâle rayon, jailli on ne savait d'où, quelque chose brillait – peut-être une flaque d'eau sur le trottoir de pierre, le long du gazon – tandis qu'un peu plus loin surgissait et disparaissait l'ombre d'un grillage. Et brusquement tout s'éteignit, et elle n'eut plus devant elle qu'un gouffre plein de ténèbres.

Elle avait cru qu'à peine tombée dans son lit elle s'endormirait, mais il n'en fut rien. Ce doux ronflement auprès d'elle, une étrange tristesse et l'obscurité dans une chambre inconnue la tenaient en alerte, l'empêchant de glisser au sommeil. Et le mot « parti » ne cessait de flotter dans son esprit : « un bon parti », « trouver un bon parti », « une partie », « une partie interrompue, inachevée », « une si belle partie. » « Transmettez au maître toute mon émotion… » « Elle aurait pu faire un brillant parti », prononça distinctement sa mère, en glissant dans les ténèbres. « Trinquons », murmura une tendre voix, et les yeux de son père apparurent au bord de la coupe, et la mousse montait, montait, et ses souliers neufs lui serraient un peu le pied et il faisait si chaud à l'église…

# XII

On ajourna jusqu'au printemps le grand voyage à l'étranger – seule concession que Mme Loujine eût faite à ses parents, qui voulaient, au moins pendant les premiers mois, garder le jeune couple auprès d'eux. La jeune femme redoutait un peu pour son mari le séjour à Berlin où trop de choses lui rappelaient les échecs ; mais il s'avéra que, même à Berlin, il n'était pas difficile de lui trouver des distractions.

Il y avait ce grand voyage, les conversations à ce sujet, les projets d'itinéraires. On trouva dans le cabinet de travail, que Loujine affectionnait particulièrement, un magnifique atlas. Le monde, présenté d'abord comme une boule compacte et étroitement enserrée dans son réseau de lignes de longitude et de latitude, se déroulait ensuite à plat, était divisé en deux moitiés et enfin servi en tranches. Lorsqu'on l'étalait ainsi, le petit Groenland, qui n'avait été qu'une annexe insignifiante, un simple appendice, s'amplifiait soudain, atteignait presque les dimensions du continent voisin. Aux deux pôles s'étendaient de blanches calvities. Les océans s'étalaient largement, lisses et bleus. Même sur cette carte, il y avait assez d'eau pour, disons, se laver les mains – quelle quantité n'y en avait-il pas en fait ? Et quelles profondeurs, quelles immensités !… Loujine montra à sa femme tous les contours qu'il avait aimés dans son enfance : la Baltique qui ressemblait à une femme agenouillée, la botte de l'Italie, la goutte de Ceylan tombée du nez de l'Inde. À son avis, l'équateur n'avait pas de chance : il ne passait guère que par les mers ; il est vrai qu'il traversait deux continents, mais l'Asie qui le surplombait lui avait échappé ; il avait trop serré, trop écrasé ce qui lui était échu – de petits bouts insignifiants, des îles mal taillées. Loujine connaissait la montagne la plus haute et l'État le plus petit et, regardant la disposition respective des deux Amériques, il y voyait on ne sait quel équilibre acrobatique. « Dans l'ensemble, on aurait pu arranger ça de façon plus drôle, disait-il en

montrant la carte du monde, il n'y a pas d'idée là-dedans, ça manque de piquant. » Il s'irritait même un peu de ne pouvoir découvrir aucun sens à ces contours compliqués et, comme jadis dans son enfance, il cherchait longuement le moyen de passer de la mer du Nord dans la Méditerranée en suivant les méandres des rivières, et il eût voulu discerner un dessin rationnel dans la disposition des chaînes de montagnes.

« Alors, où irons-nous ? » disait sa femme en claquant légèrement de la langue, comme font les adultes lorsque, jouant avec un enfant, ils simulent ainsi une attente agréable. Puis elle nommait à haute voix des contrées romantiques. «… D'abord la Côte d'Azur, proposait-elle, Monte-Carlo, Nice. Ou, mettons, les Alpes. – Et puis, un peu de ce côté-là, disait Loujine, en Crimée, il y a du raisin très bon marché. – Voyons, Loujine, que dites-vous là ? Vous savez que nous ne pouvons pas aller en Russie. – Pourquoi pas ? demandait-il. On m'y a bien invité. – Vous dites des bêtises, taisez-vous, je vous prie », répondait-elle, fâchée, non parce que Loujine parlait d'un projet impossible, mais parce que, indirectement, il évoquait des choses ayant trait aux échecs. « Regardez là », disait-elle, et Loujine tournait docilement les yeux vers un autre point de la carte. « Ici, par exemple, c'est l'Égypte, les Pyramides. Et voilà l'Espagne, où l'on fait des choses horribles aux petits taureaux… »

Elle savait que Loujine était certainement passé par maintes villes qu'ils auraient l'occasion de visiter et, pour éviter de dangereuses réminiscences, elle ne nommait pas les capitales. Précaution inutile. Le monde que Loujine avait parcouru jadis ne figurait sur aucune carte et, sa femme lui eût-elle nommé Paris ou Londres, il se fût représenté, à l'entendre prononcer ces syllabes et à les lire sur la carte, des villes nouvelles et inconnues – en tout cas rien qui pût lui rappeler le vague café, toujours pareil, où se déroulaient les tournois, que ce fut à Rome, à Londres ou dans cette innocente ville de Nice qu'elle avait évoquée sans méfiance. Et lorsqu'elle eut rapporté du bureau des chemins de fer de multiples prospectus, le monde des échecs sembla s'éloigner davantage encore de ce monde nouveau où le touriste se promène, tout de blanc vêtu et les jumelles en bandoulière. On y voyait, sur le fond rose du couchant, les noires silhouettes des palmiers, et ces mêmes silhouettes, renversées, se

reflétaient dans le Nil, rose comme le couchant. On y voyait la mer, d'un bleu indécent, un hôtel blanc comme du sucre et sur lequel flottait, en sens inverse de la fumée d'un bateau visible à l'horizon, un drapeau multicolore, des cimes neigeuses et des ponts suspendus ; des lagunes à gondoles ; d'innombrables vieilles églises ; une ruelle étroite et un petit âne aux flancs chargés de deux lourds paniers… Tout était beau, tout était amusant, tout plongeait dans l'extase l'auteur inconnu des prospectus qui se répandait en louanges à en perdre le souffle… Des kyrielles de noms sonores, des millions de saints, des eaux miraculeuses contre toutes les maladies, l'âge des remparts, et des hôtels de première, de deuxième, de troisième catégorie – tout y était parfait, partout on y attendait Loujine, on l'y appelait d'une voix tonnante, partout on perdait le sens à force de cordialité, partout l'on était prêt à lui faire don du soleil, sans demander l'avis du propriétaire.

Un jour, peu après son mariage, Loujine se rendit au bureau de son beau-père. Celui-ci était en train de dicter, tandis que la machine à écrire semblait parler pour son propre compte, répétant rapidement le mot « Toto », ce qui donnait approximativement : « Toto, t'auras ton auto, Toto, tôt ou tard » – jusqu'au moment où quelque chose se déplaçait avec fracas. Son beau-père lui montra des piles de formulaires, des livres de comptabilité dont les pages étaient barrées d'un Z, des registres avec de petites fenêtres au dos, des volumes monstrueusement gros sur l'Allemagne commerciale, une machine à calculer très intelligente et parfaitement apprivoisée. Mais c'est « Toto » qui plut le plus à Loujine, les mots qui déferlaient prestement sur le papier, la régularité merveilleuse des lignes violettes, la possibilité d'avoir plusieurs copies à la fois. « Je voudrais, moi aussi… C'est utile à savoir », dit-il ; son beau-père fit un signe d'approbation, et la machine à écrire prit place dans le bureau de Loujine. Il refusa l'aide d'un employé qu'on voulait lui envoyer, disant qu'il apprendrait tout seul. Et en effet il se familiarisa assez vite avec le mécanisme, apprit à changer de ruban, à introduire la feuille de papier, fit bon ménage avec tous les petits leviers. Il lui fut plus difficile de retenir la disposition des lettres, la frappe n'allait pas vite, il n'atteignait pas à la volubilité de « Toto » et, Dieu sait pourquoi, dès le premier jour, le point

d'exclamation s'attacha à lui, surgissant aux endroits les plus inattendus. Loujine copia d'abord une demi-colonne d'un journal allemand, puis se lança dans une composition personnelle. Cela donna la petite lettre suivante : « Vous êtes convoquée pour accusation d'assassinat. Aujourd'hui vingt-sept novembre. Assassinat et incendie volontaire. Bonjour, Madame. Maintenant qu'on a besoin de toi, point d'exclamation, où es-tu ? Le cadavre est retrouvé ! Madame ! La police viendra aujourd'hui !!! » Loujine relut sa lettre plusieurs fois et, après avoir replacé la feuille, signa un peu de travers, en cherchant péniblement les touches : « Abbé Buzoni. » Il commença alors à s'ennuyer : cela n'allait pas assez vite. Mais il fallait utiliser cette lettre. En feuilletant l'annuaire, il y trouva le nom d'une certaine Louise Altmann, rentière, écrivit l'adresse à la main et lui envoya son petit factum.

Le phonographe, lui aussi, servait dans une certaine mesure à sa distraction. Sous le palmier, la petite armoire couleur chocolat chantait d'une voix de velours, et Loujine l'écoutait, assis sur le divan, tenant son épouse enlacée et se disant que la nuit ne tarderait pas à venir. La jeune femme se levait, choisissait, en le tournant vers la lumière, un autre disque, où se formait aussitôt un secteur chatoyant, d'un éclat soyeux, rappelant le jeu des rayons de lune sur la mer. La petite armoire, à nouveau, déversait de la musique et, à nouveau, sa femme venait s'asseoir auprès de lui et se remettait à écouter, battant des cils et le menton posé sur ses deux mains aux doigts entrecroisés. Loujine retenait certaines mélodies et essayait même de les fredonner. Il y avait des danses gémissantes, fracassantes, hurlantes, un Américain à la voix suave qui chantait en sourdine et un opéra entier en quinze disques – *Boris Godounov* – avec un carillon de cloches à un certain endroit et des pauses sinistres.

Les parents de sa femme passaient souvent les voir et il fut convenu que les Loujine dîneraient chez eux trois fois par semaine. À maintes reprises, la mère essaya de tirer de sa fille quelques détails sur sa vie conjugale. Elle lui demandait d'un ton inquisiteur : « Es-tu enceinte ? Je suis sûre que tu l'es déjà ! » Et sa fille répondait : « Mais voyons, maman, j'ai accouché depuis longtemps. » Elle était toujours aussi calme, souriait

en dessous comme avant et continuait à appeler Loujine par son nom de famille, sans le tutoyer. « Mon pauvre Loujine, disait-elle en avançant les lèvres avec une tendre moue, mon pauvre, pauvre Loujine. » Et Loujine frottait sa joue contre l'épaule de sa femme, et elle pensait confusément qu'il existait sans doute d'autres délices que celui de la pitié, mais que cela ne la concernait pas. Un seul souci commandait toute sa vie : celui de tenir en éveil la curiosité de Loujine à l'égard du monde extérieur, de soutenir sa tête au-dessus de l'eau noire, pour qu'il pût aisément respirer. Le matin, elle demandait à Loujine ce qu'il avait vu en rêve, amusait son appétit matinal tantôt d'une côtelette, tantôt d'une marmelade anglaise, l'emmenait en promenade, s'attardait avec lui devant les vitrines ; après dîner, elle lui lisait *Guerre et Paix,* faisait avec lui de la « géographie amusante » et, lui, tapait à la machine sous sa dictée. À plusieurs reprises, elle l'emmena au musée ; elle lui montrait ses tableaux favoris et lui expliquait que c'est en Flandre, où règnent les pluies et les brouillards, que les peintres affectionnent le plus les couleurs vives, et en Espagne, pays du soleil, qu'était né le maître aux tonalités les plus sombres. Elle lui disait encore qu'un tel avait le sens des objets de verre et que tel autre aimait les lys ainsi que les visages tendres et légèrement enflés par un rhume céleste ; et elle attirait son attention sur les deux chiens qui, de la façon la plus familière, cherchaient des miettes sous la table étroite et pauvrement servie d'une Sainte Cène. Loujine approuvait de la tête, en clignant consciencieusement des yeux ; et il examina très attentivement une immense toile où le peintre avait représenté, d'une façon curieuse et très détaillée, tous les tourments des pécheurs en enfer. Ils allèrent aussi au théâtre, au Jardin zoologique et au cinéma, et il s'avéra à cette occasion que Loujine n'y était jamais allé. Le film se déroulait dans une tonalité blanchâtre – et après mainte aventure, la fille de la maison, devenue une actrice célèbre, revenait enfin chez elle et s'arrêtait sur le seuil, tandis que, sans la voir, son père, dont les cheveux avaient blanchi, jouait aux échecs avec un docteur, ami fidèle de la famille et qui, lui, n'avait pas du tout changé malgré tant d'années écoulées. Le rire saccadé de Loujine retentit dans l'obscurité. « C'est une disposition des pièces absolument impossible ! » dit-il, mais à cet instant, au grand soulagement de sa femme,

tout changea : le père de l'héroïne grandit rapidement, tandis qu'il s'avançait vers les spectateurs et multipliait les jeux de physionomie : ses yeux d'abord s'élargirent, puis un léger tremblement s'empara de lui, ses cils battirent et il tressaillit de nouveau, puis ses rides s'amollirent, prirent une expression de bonté, un lent sourire exprimant une tendresse infinie se dessina sur son visage, qui continuait à tressaillir – et cependant n'oublions pas, Mesdames et Messieurs, que jadis ce vieillard avait maudit sa fille… Et le docteur ? Il se tient à l'écart, mais il se souvient, le pauvre et modeste docteur, comment, toute jeunette – c'était au début du film – elle lui avait jeté des fleurs par-dessus une haie, tandis que, couché dans l'herbe, il lisait un livre : il avait alors levé la tête : une haie, rien de plus, mais par-dessus la haie étaient soudain apparus une coiffure de jeune fille et deux yeux immenses – ô Seigneur, que d'espièglerie, que d'enjouement dans ce regard ! Vas-y, docteur, saute donc la haie ; la voilà, la charmante polissonne, qui court, qui se cache derrière les troncs d'arbres – attrape-la, attrape-la donc, docteur ! Mais tout cela est du passé. Et la voilà maintenant, la célèbre actrice – femme déchue, hélas ! – qui se tient immobile, tête basse, bras ballants, sans force, son chapeau à la main… Son père, tout en continuant de trembler, ouvre lentement les bras – et soudain elle tombe à genoux devant lui. Loujine se mit à se moucher. Quand ils quittèrent le cinéma, il avait les yeux rouges et toussotait, mais il se défendit d'avoir pleuré. Et, le lendemain matin, en prenant son café, il s'accouda soudain à la table et dit, rêveur : « C'était très, très beau. » Il réfléchit encore et ajouta : « Seulement, ils ne savent pas jouer. – Comment, ils ne savent pas jouer ? dit sa femme, étonnée. Mais ce sont des acteurs de premier ordre ! »

Il lui jeta un regard de côté, puis détourna les yeux, et il y avait dans ce mouvement quelque chose qui déplut à sa femme. Brusquement, elle comprit et se demanda ce qu'il fallait faire pour que Loujine oubliât ce malheureux jeu d'échecs qu'un stupide metteur en scène avait cru nécessaire d'introduire dans son film, afin, sans doute, d'y créer une atmosphère. Mais, manifestement, Loujine avait déjà tout oublié : il s'extasiait devant un vrai *kalatch,* ce petit pain russe en forme de cadenas,

que sa belle-mère leur avait envoyé ; et ses yeux étaient redevenus limpides.

Un mois passa ainsi, puis un autre. L'hiver, cette année-là, fut tout blanc : un hiver pétersbourgeois. On fit faire à Loujine un pardessus ouatiné. Parmi ses vieilles affaires, quelques-unes – notamment un cache-col en laine verte, de provenance suisse – furent distribuées aux Russes indigents. Les boules de naphtaline exhalaient une odeur âcre et mélancolique. Un veston condamné pendait dans l'entrée. « Il est si confortable, implora Loujine, si extraordinairement confortable ! – Laissez-le, dit sa femme, de la chambre à coucher. Je ne l'ai pas encore inspecté. Il est sans doute infesté de mites. » Loujine enleva le smoking qu'il était en train d'essayer pour voir s'il n'avait pas trop grossi depuis un mois (que si, que si, et le lendemain aurait lieu un grand bal russe, une réjouissance au profit des pauvres), et enfila amoureusement le veston condamné. Il était extrêmement sympathique – et pas la moindre mite. Il y avait, il est vrai, un trou dans une poche, mais celle-ci n'était pas percée de bout en bout, comme cela était si fréquent naguère. « Merveilleux ! » s'écria-t-il d'une voix fluette. Sa femme, une chaussette à la main, passa la tête dans le vestibule. « Enlevez-le, Loujine. Il est déchiré et plein de poussière. Dieu sait depuis combien de temps il traîne ici. – Non, non ! » dit Loujine. Sa femme l'inspecta de tous côtés ; Loujine, debout, s'assenait des claques sur les hanches – et soudain il sentit qu'il y avait quelque chose dans une poche ; il y enfonça la main : non, ce n'était qu'un trou. « Il est tout à fait vétuste, dit sa femme en faisant la grimace, mais peut-être que comme vêtement de travail… – Je vous en supplie, dit Loujine. – Bon, soit ! Seulement dites à la bonne de bien le taper. » « Mais non, il est propre », se dit Loujine, et il décida de l'accrocher dans un placard du cabinet de travail, de l'enlever et de l'accrocher, comme font les fonctionnaires. En retirant le veston, il sentit à nouveau que le côté gauche était plus lourd que le droit, mais il se souvint que les poches étaient vides et ne chercha pas la raison de ce poids. Le smoking, en revanche, était devenu étroit, franchement étroit. « Un bal », dit Loujine et il se représenta beaucoup de couples tournant et virevoltant.

Le bal eut lieu dans les salons d'un des meilleurs hôtels berlinois. Il y avait beaucoup de monde au vestiaire et les préposées recevaient et emportaient les vêtements, tels des enfants endormis. On remit à Loujine un joli jeton métallique. Il perdit sa femme de vue, mais ne tarda pas à l'apercevoir devant une glace. Il lui appliqua le jeton métallique au creux du dos, à cet endroit où la peau, légèrement poudrée, était si douce. « Brr ! que c'est froid ! s'écria-t-elle en remuant une omoplate. – Votre bras, votre bras, dit Loujine, nous devons nous avancer bras dessus bras dessous. » C'est ainsi qu'ils firent leur entrée. La première personne qu'il aperçut fut sa belle-mère, toute rajeunie, les joues roses et coiffée d'un magnifique *kokochnik* tout scintillant comme en portaient jadis les femmes de boyards. Elle vendait du punch, et un vieil Anglais (tout bonnement descendu de sa chambre) s'enivrait rapidement, accoudé à son comptoir. Sur une autre table, à côté d'un sapin de Noël aux lumières multicolores, étaient amoncelés des lots de tombola : un samovar monumental aux reflets rouges et bleus (côté sapin), des poupées vêtues à la russe, un phonographe et des liqueurs (don de Smimovski). Sur une troisième table, il y avait des sandwiches, de la salade russe, et du caviar – et la dame qui servait, une superbe blonde, criait à quelqu'un : « Maria Vassilievna, Maria Vassilievna ! Pourquoi l'a-t-on encore emporté ?… Je vous ai pourtant demandé… » « Je vous salue », dit tout près d'eux quelqu'un, et Mme Loujine offrit au baiser une main recourbée en col de cygne. Dans le salon voisin, la musique jouait déjà, et des couples piétinaient et tournaient entre de petites tables ; un dos heurta violemment Loujine, qui poussa une exclamation et recula d'un pas. Sa femme avait disparu ; la cherchant des yeux, il revint dans le premier salon. Là, son attention fut de nouveau attirée par la tombola. Payant chaque fois un mark, il plongeait la main dans une caisse et en retirait un billet roulé en tube. Soufflant du nez et avançant les lèvres, il déroulait lentement le billet, et, n'y trouvant pas de chiffre à l'intérieur, il vérifiait s'il n'y en avait pas à l'extérieur – recherche vaine, mais très habituelle. Il finit par gagner un livre pour enfants, *Ronron-Minet,* et, ne sachant qu'en faire, l'abandonna sur une petite table où deux coupes pleines attendaient le retour d'un couple de danseurs. Soudain, la cohue, le mouvement, les explosions de l'orchestre lui furent

désagréables ; il ne savait où se mettre et s'imaginait que tout le monde le regardait et s'étonnait qu'il ne dansât point. Sa femme, entre les danses, le cherchait dans l'autre salon ; à chaque pas, des personnes de connaissance l'arrêtaient. Il y avait beaucoup de monde : un ambassadeur étranger dont on avait non sans peine obtenu la présence, un célèbre chanteur russe et deux actrices de cinéma. On montra leur table à Mme Loujine : ces dames souriaient pour la galerie, tandis que leurs compagnons – trois hommes surnourris, genre « commerçant-metteur en scène » – faisaient « tss-tss ! », claquaient des doigts et invectivaient, à cause de sa lenteur et de sa maladresse, un garçon tout pâle et couvert de sueur. À Mme Loujine, l'un de ces hommes parut particulièrement antipathique : il avait des dents blanches, des yeux bruns et brillants et, quand il en eut fini avec le garçon, il se mit à raconter une histoire, en parlant très fort et en entremêlant les mots russes de mots allemands des plus triviaux. Et soudain la jeune femme ressentit une grande tristesse : tout le monde regardait ces dames du cinéma, le chanteur, l'ambassadeur, et personne ne semblait se douter qu'il y avait dans l'assistance un génie des échecs, dont le nom avait figuré dans des millions de journaux et dont les parties avaient été qualifiées d'immortelles. « Comme il est facile de danser avec vous ! La piste est bonne. Excusez-moi. Quelle bousculade ! La recette sera excellente. Ce type-là appartient à l'ambassade de France. Comme il est facile de danser avec vous ! » Habituellement, la conversation se bornait à de tels propos. On aimait à danser avec elle, mais on ne savait que lui dire. Une assez jolie personne, mais plutôt ennuyeuse. Et cet étrange mariage avec un musicien raté ou quelque chose d'approchant…

« Comment dites-vous ? Un ancien socialiste ? Un joueur ? Est-ce que vous les fréquentez, Oleg Serguéïevitch ? »

Cependant Loujine, qui avait trouvé un fauteuil profond non loin de l'escalier, regardait la foule de derrière une colonne et fumait sa treizième cigarette. Un monsieur au visage basané et à la fine moustache s'était installé dans un fauteuil voisin, après avoir demandé s'il était libre. La foule continuait à déferler devant eux et, peu à peu, Loujine commençait à avoir peur. Impossible de considérer quoi que ce fut sans rencontrer des regards curieux, et comme il fallait bien, malheureusement, poser ses yeux

sur quelque chose, il fixa la moustache de son voisin qui semblait, lui aussi, frappé et quelque peu hébété par cette bruyante et inutile cohue. Sentant que Loujine le regardait, le monsieur se tourna vers lui. « Il y avait longtemps que je n'étais pas allé au bal, dit-il en hochant la tête et en souriant amicalement. – Il ne faut surtout pas regarder, prononça Loujine d'une voix sourde, en faisant des œillères de ses mains. – J'arrive de loin, dit le monsieur d'un air affairé, c'est un camarade qui m'a traîné ici. À vrai dire, je suis fatigué. – Fatigue et lourdeur, dit Loujine en opinant de la tête, on ne sait pas ce que cela signifie. Cela me dépasse. – Surtout lorsque, comme moi, on travaille dans une plantation du Brésil, dit le monsieur. – Plantation, répéta Loujine en écho. – Vous vivez ici d'une étrange façon, continua le monsieur, les quatre côtés du monde vous sont ouverts, et vous vous contentez de charlestonner sur un petit bout de parquet. – Moi aussi, je vais partir, dit Loujine, je me suis procuré des prospectus. – Je vais où bon me semble, s'écria le monsieur. Au voyageur épris de liberté tous les vents sont favorables. Et quels magnifiques pays il y a ! Dans les forêts du Rio-Negro, j'ai rencontré un botaniste allemand et à Madagascar, j'ai couché avec la femme d'un ingénieur français. – Il faudra m'en procurer d'autres, dit Loujine, c'est une chose bien attrayante que les prospectus. Tout y est très détaillé.

— Vous êtes là, Loujine ! s'exclama soudain sa femme, qui passait rapidement au bras de son père. Je reviens tout de suite, je vais retenir une table pour nous », cria-t-elle encore, en se retournant, et elle disparut. « Vous vous appelez Loujine ? demanda le monsieur avec curiosité. – Oui, oui, dit Loujine, mais c'est sans importance. – J'ai connu un Loujine, dit le monsieur lentement et en plissant les yeux (car la mémoire, chez l'homme, est myope). J'en ai connu un. Est-ce que par hasard vous n'avez pas fait vos études à l'école Balachov ? – Admettons, dit Loujine et, saisi d'un soupçon désagréable, il se mit à scruter le visage de son interlocuteur. – En ce cas, nous sommes condisciples ! s'écria l'autre. Mon nom est Pétrichtchev. Vous vous souvenez ? Mais oui, bien sûr ! Quel hasard extraordinaire ! Je ne vous aurais jamais reconnu. Non, pas vous – toi ! Permets, Loujine… Ton prénom et patronyme ? Attends, je mè souviens, il me semble que c'est Anton… Anton, et puis comment ? – C'est une erreur,

une erreur, dit Loujine en frissonnant. – Oui, ma mémoire ne vaut rien, continua Pétrichtchev, j'ai oublié bien des noms. Par exemple, vous vous souvenez, il y avait chez nous un garçon bien calme ? Plus tard, il a perdu un bras dans un combat, à l'armée de Wrangel, juste avant l'évacuation. Je l'ai rencontré à Paris, à l'église. Eh bien, comment s'appelait-il ? – À quoi bon ? Dit Loujine, pourquoi parler de lui ? – Non, je ne m'en souviens plus, soupira Pétrichtchev, retirant la main de son front, mais, par exemple, il y avait chez nous un certain Gromov ; lui aussi est maintenant à Paris, et bien casé, paraît-il. Mais les autres, où sont-ils tous ? Dispersés, volatilisés. C'est étrange, quand on y pense. Et vous, comment vivez-vous, comment vis-tu, Loujine ? – Convenablement », dit Loujine, et il détourna le regard du visage de Pétrichtchev déchaîné, le revoyant soudain tel qu'il était autrefois : petit, rose, insupportablement moqueur. « Oui, c'était le bon temps ! s'écria Pétrichtchev. Vous vous souvenez, tu te souviens, Loujine, de Valentin Ivanovitch qui entrait en classe en coup de vent, la carte du monde sous le bras ? Et l'autre, le petit vieux – ah ! j'ai encore oublié son nom – vous vous souvenez comme il nous disait en tremblant : « Tu as une caboche vide… elle est bonne à dorer ! » C'était le bon temps. Et comme nous nous précipitions dans la cour du haut de l'escalier, vous vous souvenez ? Et comme, à une soirée, on a appris qu'Arbouzov, le professeur de chimie, savait jouer du piano ? Et vous vous rappelez comme il ratait toutes ses expériences ? Et la rime que nous avons trouvée à « expérience » ? «… Ne pas réagir, tout simplement », se dit vivement Loujine. « Et tout cela a disparu, continua Pétrichtchev, et nous voilà ici, au bal… À propos, ça me revient… Qu'as-tu donc fait après avoir quitté l'école ? Qu'est-ce que c'était ? Mais oui, bien sûr : les échecs ! – Non, non ; dit Loujine ; au nom du Ciel, pourquoi parlez-vous de… ? – Alors, excuse-moi, dit Pétrichtchev, débonnaire. Il est possible que je me trompe. Oui, oui, quelle affaire ! Le bal bat son plein. Et nous, nous sommes là à évoquer le passé. Moi, vous savez, j'ai fait le tour du monde… À Cuba, quelles femmes ! Ou bien encore, un jour, dans la jungle… »

« Il ne fait que mentir, dit derrière eux une voix indolente. Il n'a jamais été dans la jungle.

— Pourquoi viens-tu me couper mes effets ? dit Pétrichtchev en se retournant. – Ne l'écoutez pas, poursuivit un monsieur démesurément grand et chauve (le possesseur de la voix indolente) : depuis qu'il a quitté la Russie et qu'il est allé à Paris, il n'en a plus bougé avant l'autre jour. – Loujine, permets-moi de te présenter… » commença Pétrichtchev en riant ; mais Loujine s'éloignait déjà, la tête enfoncée dans les épaules, zigzaguant et tremblant, tant il marchait vite.

« Il fiche le camp », dit Pétrichtchev, surpris, et il ajouta, songeur : « Après tout, je l'ai peut-être pris pour un autre. »

Se heurtant sans cesse à des gens dont il essayait de ne pas voir le visage et répétant « *pardon, pardon* », d'un ton larmoyant, Loujine cherchait sa femme ; et lorsqu'il l'aperçut soudain, il lui saisit le coude par-derrière et si brusquement qu'elle se retourna en tressaillant ; tout essoufflé, il fut, durant un moment, incapable de parler. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, effrayée. – Partons, partons, murmurait-il sans lâcher son coude. – Calmez-vous, Loujine, ne vous mettez pas dans cet état, dit-elle en le poussant légèrement à l'écart, pour que des étrangers ne pussent pas les entendre. Pourquoi voulez-vous partir ? – Il y a là un homme, dit Loujine, haletant, qui tient des propos si désagréables… —… Un homme que vous avez connu autrefois ? demanda-t-elle à voix basse. – Oui, oui, fit-il en hochant la tête. Partons. Je vous en prie. »

Fermant à demi les yeux, pour que Pétrichtchev ne le remarque pas il se fraya un passage jusqu'au vestiaire et se mit à fouiller dans ses poches à la recherche de son numéro, qu'il ne retrouva qu'après quelques secondes interminables, des secondes lourdes d'angoisse et de désespoir ; il trépignait d'impatience, tandis que la préposée cherchait leurs effets avec des gestes de somnambule… Il s'habilla le premier et sortit le premier ; sa femme le suivait d'un pas rapide et croisait en marchant son manteau de taupe. Et c'est seulement dans l'auto que Loujine respira librement et que l'expression lugubre et éperdue de son visage fit place à un petit sourire contrit. « Mon cher Loujine a eu un ennui, dit sa femme en lui caressant la main. – Un camarade d'école, un individu louche, expliqua-t-il. – Mais maintenant mon cher Loujine se sent bien, murmura sa femme et elle baisa sa main molle. – Maintenant, c'est fini », dit Loujine.

Mais ce n'était pas tout à fait exact. Il en resta quelque chose : une énigme, une écharde. Il se mit, la nuit, à se demander pourquoi cette rencontre avait été si effrayante. Bien sûr, elle était, par certains côtés, désagréable : à l'école, jadis, ce Pétrichtchev l'avait fait souffrir, il lui avait indirectement rappelé un certain livre mis en pièces ; de plus, il s'avérait que tout un monde, plein de séductions exotiques, n'était qu'une duperie inventée par un fat, et, désormais, l'on ne pourrait plus se fier aux prospectus. Mais ce n'était pas tant la rencontre en elle-même qui était effrayante que la signification secrète de cette rencontre, une signification qu'il lui fallait deviner. Toutes les nuits, Loujine y pensait intensément – comme jadis Sherlock avait médité sur les cendres d'un cigare – et, peu à peu, il se persuada que la combinaison était encore plus compliquée qu'il ne l'avait cru tout d'abord, que la rencontre de Pétrichtchev représentait la suite de quelque autre chose et qu'il fallait creuser davantage, revenir en arrière, rejouer tous les coups de sa vie, depuis la maladie jusqu'à ce bal.

# XIII

À l'endroit même où se trouvaient, en été, des courts de tennis, sur une patinoire bleu acier légèrement saupoudrée de neige grenue, des citadins s'ébattaient prudemment et, au moment où les Loujine, qui faisaient leur promenade matinale, passaient sur le trottoir, le patineur le plus hardi, un gaillard en chandail, exécuta une élégante glissade hollandaise et, son élan brusquement coupé, se retrouva assis sur la glace. Plus loin, dans un petit square, un enfant de trois ans environ, tout de rouge habillé, s'avançait en vacillant sur ses petites jambes gainées de laine vers une borne, où la neige avait formé un petit tas appétissant, en recueillit un peu au creux de sa menotte sans doigts et porta celle-ci à ses lèvres, ce qui lui valut d'être immédiatement happé par-derrière et calotté. « Oh ! pauvre chou », dit Mme Loujine en se retournant. Un autobus qui passait sur la chaussée toute blanche laissa derrière lui deux larges raies noires. Une frileuse mélodie s'échappa d'un magasin d'appareils parlants et chantants et quelqu'un referma la porte pour que la musique ne prît pas froid. Un basset aux longues oreilles pendantes et emmitouflé dans un paletot bleu rapiécé s'arrêta pour flairer la neige et Mme Loujine en profita pour lui donner une caresse. Quelque chose de léger, de vif et de blanc piquait au visage et si on levait les yeux vers le ciel vide, on y voyait danser de petits points clairs. Mme Loujine manqua glisser et jeta un regard de reproche à ses bottillons gris. Près d'une épicerie russe, ils rencontrèrent un couple ami, les Alferov. « Un froid de loup, s'écria M. Alferov en secouant son bouc jaune. – Non, ne me baisez pas la main, mon gant est sale », dit Mme Loujine. Puis, souriant au visage charmant et toujours plein de vie de Mme Alferov, elle lui demanda pourquoi elle ne venait jamais les voir. « Vous engraissez, mon cher », grommela M. Alferov, louchant d'un air malicieux vers le ventre loujinien que le pardessus ouatiné faisait encore rebondir. Loujine adressa à sa femme un regard suppliant. « Vous êtes toujours les

bienvenus », dit celle-ci avec un geste vif. « Voyons, Machenka, tu connais leur numéro de téléphone ? s'enquit Alferov. Oui ? Alors ça va. Eh bien, salut, comme disent les Soviétiques. Mes hommages à madame votre mère. »

« Il est un peu tristounet, dit Mme Loujine en prenant le bras de son mari et en essayant de marcher du même pas que lui. Mais Machenka… Comme elle est mignonne, et quels beaux yeux !… Ne marchez pas si vite, mon cher Loujine, on glisse. »

La neige légère avait cessé de tomber ; à un endroit, le ciel s'était faiblement éclairci et le disque exsangue et pâle du soleil s'y glissa doucement. « Si vous voulez, nous tournerons maintenant à droite, proposa Mme Loujine, il me semble que nous ne sommes encore jamais passés par là. – Des oranges, dit Loujine, en désignant de sa canne un éventaire. – Vous voulez en acheter ? demanda sa femme. Voyez ce qui est écrit à la craie sur la planche : extra-douces. – Des oranges », répéta Loujine avec convoitise, et il se souvint que, d'après son père, en prononçant le mot « citron », on faisait involontairement une longue figure, tandis qu'on souriait largement en disant le mot « orange ». La marchande élargit adroitement l'ouverture d'un sac en papier et y fourra plusieurs boules rouges, froides et rugueuses. Tout en marchant, Loujine se mit à en éplucher une, clignant des paupières de crainte que le jus ne giclât dans ses yeux. Il enfonça les écorces dans sa poche : elles auraient fait sur la neige une tache trop éclatante – et peut-être pouvait-on en faire des confitures. « C'est bon ? » demanda sa femme. Il dégusta le dernier quartier et allait reprendre, avec un sourire satisfait, le bras de sa femme, quand soudain il s'arrêta et jeta un regard autour de lui. Après avoir réfléchi, il revint au coin de la rue et en regarda le nom. Puis il rattrapa sa femme et, de sa canne, indiqua la maison la plus proche, une banale maison en pierres grises, séparée de la rue par un jardinet et une grille de fonte. « C'est ici, dit-il, qu'habitait mon papa. Au 35 A. – Au 35 A », répéta sa femme ; elle ne savait que dire et restait là, les yeux levés, à regarder les fenêtres. Loujine se remit en marche, décapitant à coups de canne les petits tas de neige amoncelés sur la grille. Un peu plus loin, il s'immobilisa devant la vitrine d'une papeterie où l'on voyait le buste en cire d'un

homme à deux visages, l'un triste, l'autre joyeux ; cet homme ouvrait son veston, tantôt à gauche, tantôt à droite, et le stylo enfoncé dans la poche de gauche du gilet blanc l'avait maculé d'encre, tandis que le stylo de droite ne coulait jamais. L'homme à deux faces plut tellement à Loujine qu'un instant il songea à l'acheter. « Écoutez, Loujine, lui dit sa femme, lorsqu'il fut rassasié de la vitrine, il y a longtemps que je voulais vous le demander : après la mort de votre père, il a dû rester quelques effets. Que sont-ils devenus ? » Loujine haussa les épaules. « Un certain Khrouchtchenko », murmura-t-il après un silence.

« Je ne comprends pas, dit sa femme d'un ton interrogateur. – Il m'a écrit de Paris, expliqua Loujine à contrecœur, il m'a écrit au sujet de la mort, des obsèques et cætera et qu'il gardait les affaires du défunt. – Oh ! Loujine, en voilà une façon de parler ! » soupira-t-elle. Et, après un instant de réflexion, elle ajouta : « Cela ne me regarde pas, mais il me semble qu'il vous aurait été agréable de garder en souvenir quelques effets. » Loujine ne répondit pas. Elle se représentait ces objets dont personne au monde n'avait plus besoin – la plume de l'écrivain, quelques papiers, des photographies – et, attristée par cette pensée, elle accusa en elle-même son mari de manquer de cœur. «Mais il y a une chose que nous devons faire, dit-elle résolument. Nous devons aller au cimetière et voir dans quel état est sa tombe. – Il fait froid et c'est loin, dit Loujine. – Nous le ferons un de ces jours, décida-t-elle, le temps finira bien par changer. Faites attention, je vous prie : une auto. »

Le temps devint encore plus froid et Loujine, qui se remémorait le cimetière désert et mélancolique et le vent qui y soufflait, demanda à sa femme d'ajourner leur visite jusqu'à la semaine suivante. Il faisait, soit dit en passant, un froid exceptionnel. On ferma la patinoire, qui n'avait vraiment pas de chance : l'année précédente, il avait fait si doux que des flaques d'eau avaient remplacé la glace ; et cette année-ci, en revanche, le froid était tel que les écoliers eux-mêmes avaient renoncé à leurs patins. La neige des parcs était jonchée de petits oiseaux qui gisaient là, la poitrine bombée et les pattes en l'air. Sous l'influence du milieu, le mercure, manifestement aboulique, tombait toujours plus bas. Et même les

ours du Jardin zoologique grelottaient et trouvaient que la direction faisait cette fois trop de zèle.

L'appartement des Loujine avait le privilège de posséder un chauffage central héroïque et on pouvait y tenir sans s'envelopper de pelisses et de plaids. Les parents de la jeune femme, affolés de froid, n'étaient que trop contents de rendre souvent visite à leur chauffage central. Loujine, vêtu de son vieux veston sauvé de la mort, était assis à sa table de travail, s'appliquant à reproduire sur du papier un cube blanc posé devant lui. Son beau-père arpentait le cabinet de travail et racontait des anecdotes interminables et parfaitement décentes ou bien, assis sur le divan, il lisait son journal en aspirant l'air de temps à autre et en s'éclaircissant la gorge. La belle-mère et la femme de Loujine étaient assises devant la table de la salle à manger et, depuis le cabinet de travail, on apercevait, à travers le salon sombre, l'abat-jour jaune vif et, se détachant sur le fond marron du buffet, le profil éclairé de Mme Loujine, accoudée au milieu de la table, les bras nus qu'elle ramenait vers une épaule, les doigts entrecroisés, ou bien qu'elle allongeait lentement pour effleurer quelque objet brillant sur la nappe. Loujine repoussait le cube et, une feuille blanche devant lui, ouvrait la boîte de fer-blanc avec ses godets d'aquarelle et commençait en toute hâte un dessin perspectif, mais avant même qu'il eût achevé d'en tracer soigneusement les lignes à la règle, le fond du tableau changeait, sa femme ne se trouvait plus à l'endroit éclairé, la lumière dans la salle à manger s'éteignait pour se rallumer plus près dans le salon et, de perspective, il ne pouvait plus être question. Loujine avait rarement l'occasion d'utiliser les couleurs, d'autant qu'il leur préférait le crayon à vrai dire. L'humidité de l'aquarelle faisait gondoler le papier d'une façon désagréable, les couleurs, liquides, se mélangeaient ; il était impossible, parfois, de se débarrasser d'un certain bleu de Prusse extrêmement tenace : Loujine n'en prenait qu'un tout petit peu au bout de son pinceau, mais la couleur s'étalait aussitôt sur l'émail, dévorant la nuance préparée, et l'eau du verre prenait une teinte bleu sombre et vénéneuse. Il y avait aussi des tubes compacts d'encre de Chine et de blanc de céruse – mais les capuchons se perdaient immanquablement, les goulots se desséchaient ; et lorsqu'on appuyait dessus, le tube éclatait par le bas et il en sortait, en se

tortillant, un gros ver de couleur. Cela ne donnait qu'un barbouillage inepte, et les choses les plus simples – un vase plein de fleurs ou un coucher de soleil, emprunté à quelque prospectus de la Côte d'Azur – présentaient comme des taches de moisissure et prenaient un aspect maladif, horrible. Loujine, en revanche, avait plaisir à dessiner. Il fit le portrait de sa belle-mère, mais celle-ci s'en montra vexée ; il dessina le profil de sa femme, sur quoi elle affirma que, s'il la voyait ainsi, il avait eu tort de l'épouser ; par contre, il réussit parfaitement le faux col empesé de son beau-père. Loujine éprouvait des sensations agréables à tailler un crayon, à prendre des mesures, un œil clos et le crayon levé, avec son pouce appuyé dessus ; et il faisait de sa gomme un usage circonspect, retenant le papier avec la paume de sa main, sinon – il le savait par expérience – il se formerait, avec un bruit léger, un pli sur la feuille. Et c'est avec la même prudence qu'il soufflait sur les atomes de gomme, craignant de salir son dessin en l'effleurant de la main. Mais il préférait ce par quoi il avait commencé sur le conseil de sa femme et à quoi il revenait toujours : les cubes blancs, les pyramides, les cylindres et les fragments de frises ornementales en plâtre, qui lui rappelaient les leçons de dessin à l'école, les seules qui eussent été tolérables. Comme il était apaisant de retracer cent fois une ligne, en s'efforçant d'atteindre à l'extrême finesse, à l'extrême exactitude et pureté de trait ! Et comme il était agréable d'ombrer doucement et finement le dessin sans appuyer, à l'aide de hachures bien régulières !

« Fini ! » dit-il et, repoussant sa feuille, il contempla, à travers ses cils rapprochés, le cube qu'il venait de dessiner. Son beau-père mit son lorgnon et regarda longuement le dessin en hochant la tête. Sa femme et sa belle-mère vinrent du salon pour admirer le cube à leur tour. « C'est qu'il projette même une petite ombre, dit sa femme, c'est un cube très, très sympathique. – C'est formidable, on dirait un dessin futuriste », dit sa belle-mère. Loujine, ne souriant que d'un coin de la bouche, prit la feuille et jeta un regard sur les murs du cabinet de travail. L'une de ses œuvres était déjà accrochée près de la porte : un train sur un pont, lancé au-dessus d'un précipice. Il y en avait une autre dans le salon : un crâne posé sur l'annuaire du téléphone. Dans la salle à manger, on trouvait des oranges

très rondes que tout le monde prenait pour tes tomates. Un bas-relief dessiné au fusain et un dialogue confidentiel entre un cône et une pyramide ornaient la chambre à coucher. Loujine sortit du cabinet de travail, scrutant les murs des yeux et sa femme dit avec un soupir : « On se demande où ce cher Loujine va accrocher ça. »

« On n'a pas encore daigné m'informer… commença sa mère, désignant du menton le tas de prospectus bigarrés sur la table. – Mais je n'en sais rien encore moi-même, dit Mme Loujine. Il est très difficile de prendre une décision : c'est beau partout. Je pense que nous commencerons par aller à Nice. – Je vous conseille les lacs italiens », intervint le père et, repliant son journal, il enleva son lorgnon et se mit à vanter le charme de ces lacs. « Je crains qu'il ne soit un peu fatigué de ces propos sur les voyages, dit-elle. Un beau jour, nous monterons tout simplement dans le train et nous filerons. – Mais pas avant avril, supplia la mère, tu me l'as promis… »

Loujine revint dans le cabinet de travail. « J'avais là quelque part une boîte de punaises », dit-il, regardant sa table de travail et tâtant ses poches (et, ce faisant, il sentit pour la troisième ou quatrième fois qu'il y avait quelque chose dans la pioche de gauche – mais pas la boîte de punaises – et d'ailleurs il n'avait pas le temps de vérifier). On découvrit les punaises dans le tiroir de la table. Loujine s'empara de la boîte et sortit vivement.

« À propos, j'ai oublié de t'en parler… Hier matin, figure-toi… » Et elle raconta à sa fille qu'une dame, inopinément arrivée de Russie, lui avait téléphoné la veille. Quand elle était encore jeune fille, cette dame venait souvent chez eux à Pétersbourg. Elle s'était mariée, quelques années plus tôt, avec un commerçant ou fonctionnaire soviétique – la chose n'était pas facile à tirer au clair –, et elle faisait maintenant un séjour de deux semaines à Berlin, avant de se rendre dans une ville d'eaux où son mari espérait trouver des forces nouvelles. « Cela me gêne un peu, tu comprends, qu'elle vienne chez moi : mais elle est tellement collante ! Je m'étonne qu'elle ose me téléphoner. Car, si on l'apprenait chez eux, en Soviétie… – Ah ! maman, mais cette femme est sans doute très malheureuse ! Elle s'est échappée pour quelque temps, elle a envie de

revoir des amis… – Eh bien, dit la mère, soulagée, je vais te l'envoyer. D'autant plus que, chez vous, il fait plus chaud. »

Et, quelques jours plus tard, vers midi, la voyageuse fit son apparition. Loujine était encore au lit, car il avait mal dormi la nuit : il s'était réveillé à deux reprises, en poussant un cri guttural, sous l'effet d'un cauchemar, et, en cet instant même, Mme Loujine n'avait pas la tête aux visites. La visiteuse se trouva être une personne mince, vive, bien maquillée et bien coiffée, vêtue avec une simplicité coûteuse, comme s'habillait Mme Loujine elle-même. Parlant fort, se coupant mutuellement la parole, chacune assurant l'autre qu'elle n'avait pas du tout changé et n'avait fait qu'embellir, les deux jeunes femmes passèrent dans le cabinet de travail, plus intime que le salon. La voyageuse nota à part soi que Mme Loujine, qui, dix ou douze ans auparavant, avait été une fillette gracieuse et vive, avait pâli, un peu grossi et paraissait éteinte, tandis que de son côté Mme Loujine constatait que la jeune fille modeste et silencieuse, qui avait jadis fréquenté leur maison et qui était alors amoureuse d'un étudiant (fusillé plus tard), était devenue une dame fort séduisante et pleine d'assurance. « Eh bien, votre Berlin… mes félicitations ! J'ai failli crever de froid. Parole d'honneur, chez nous, à Leningrad, il fait plus chaud qu'ici. – Comment est-ce, maintenant, Pétersbourg ? La ville a sans doute beaucoup changé ? demanda Mme Loujine. – Je pense bien ! répondit avec aplomb la visiteuse. – Et la vie y est dure, très dure, dit Mme Loujine en hochant la tête d'un air pénétré. – En voilà des bêtises ! pas du tout. Chez nous, on travaille, on construit. Et même mon petit garçon – comment ? vous ne saviez pas que j'ai un fils ? mais si, mais si, un gosse adorable – eh bien, même mon Mitka dit : « Chez nous, à Leninglad, on tlavaille, et à Bellin, les boulzois ne fissent rien. » Il trouve en général que Berlin est moins bien que Leningrad, au point qu'il ne veut rien voir ici. Un enfant si observateur, si sensible… Non, plaisanterie à part, le petit a raison. Je vois moi-même que nous avons devancé l'Europe. Prenez notre théâtre. Chez vous, en Europe, le théâtre n'existe pas, tout simplement. Comprenez-moi bien, je ne dis pas cela pour vanter les communistes. Mais il faut reconnaître qu'ils préparent l'avenir, qu'ils construisent. Une reconstruction intensive. – Je n'entends rien à la politique, dit Mme Loujine d'un ton plaintif, mais il me semble…

– Je veux dire seulement qu'il faut avoir l'esprit large, se hâta de continuer la voyageuse. Ainsi, par exemple, à peine arrivée, j'ai acheté un journal d'émigrés. Mon mari m'a dit encore en plaisantant : « Pourquoi, ma chère, dépenser de l'argent pour cette « ordure » (il s'est exprimé encore plus énergiquement, mais soyons polis). Et moi : « Non, non, il faut tout voir, tout connaître, en toute impartialité. » Et voilà, figurez-vous : j'ouvre votre journal et je n'y trouve que des calomnies, des mensonges, que des platitudes… – Je ne lis que rarement les journaux russes, dit Mme Loujine d'un air confus, mais maman, elle, reçoit un journal, de Serbie, je crois… – Tout ce monde est solidaire, continua, emportée par son élan, la voyageuse. On ne fait que dénigrer et personne n'ose dire un mot pour. – Parlons donc d'autre chose, dit Mme Loujine, éperdue. Il m'est difficile d'en discuter, je ne saurais exprimer ma pensée, mais je sens que vous avez tort. Vous devriez en parler à l'occasion avec mes parents (et elle se représenta, non sans plaisir, les yeux exorbités de sa mère et ses cris de paon). – Allons, dit avec un sourire condescendant la voyageuse, vous n'êtes encore qu'une petite fille. Racontez-moi un peu ce que vous faites, de quoi s'occupe votre mari, comment il est… – Il a longtemps joué aux échecs, répondit Mme Loujine, et remarquablement bien. Mais il s'est surmené et, maintenant, il se repose. Et je vous en prie, ne lui parlez pas d'échecs. – Oui, oui, je sais que c'est un joueur d'échecs, répondit la voyageuse, mais, par ailleurs, qu'est-ce qu'il est ? Réactionnaire ? Russe blanc ? – Vraiment, je n'en sais rien, dit Mme Loujine en riant. – J'ai déjà entendu parler de lui, continua la voyageuse. Lorsque votre maman m'a appris que vous aviez épousé un certain Loujine, j'ai aussitôt pensé, sans savoir pourquoi, que c'était de lui qu'il s'agissait. J'ai une amie à Leningrad qui m'a raconté – avec une espèce d'orgueil naïf – qu'elle avait jadis appris à jouer aux échecs à un petit neveu et que, plus tard, celui-ci était devenu extrêmement… »

À ce moment, un bruit étrange retentit dans le salon contigu : comme si quelqu'un se fut blessé et eût poussé un cri. « Excusez-moi un petit instant », dit Mme Loujine, et déjà debout, elle s'apprêtait à pousser la porte à glissière menant au salon, lorsque, changeant d'avis, elle passa, pour s'y rendre, par le vestibule. Elle trouva au salon un Loujine

totalement inattendu, en robe de chambre et en pantoufles et tenant à la main un petit bout de pain. Mais ce n'était pas là l'étonnant, bien sûr : l'étonnant, c'était l'agitation qui altérait ses traits, c'étaient ses yeux écarquillés et brillants, son front qui semblait agrandi, sa veine gonflée ; tout d'abord il ne fît pas attention à sa femme et demeura bouche bée, regardant du côté du cabinet de travail. L'instant d'après, il s'avéra que son agitation était de nature joyeuse. Il adressa à sa femme un impétueux claquement de dents, virevolta lourdement, faillit renverser le palmier et perdit une de ses pantoufles, qui glissa, comme si elle eût été vivante, jusque dans la salle à manger, où fumait une tasse de cacao et où Loujine la suivit prestement. « Ce n'est rien, ce n'est rien », dit-il d'un ton malicieux et, tel un homme qui savoure une trouvaille secrète, il se donnait de grandes claques sur les cuisses et secouait la tête, les yeux mi-clos. « C'est une dame qui arrive de Russie, dit sa femme d'un ton presque interrogateur. Elle connaît votre tante qui… bref, une de vos tantes. – Parfait, parfait », dit Loujine et soudain il s'étrangla de rire. « Pourquoi m'effrayer ? pensa-t-elle. Il est gai, tout simplement, il s'est réveillé de bonne humeur, il voulait peut-être… » « C'est une petite plaisanterie, Loujine ? – Oui, oui », dit Loujine et il ajouta, ayant trouvé la façon de s'en tirer : « Je voulais me présenter en robe de chambre. – Nous voilà de bonne humeur, dit-elle en souriant, c'est très bien. Maintenant, vous allez déjeuner et puis vous vous habillerez. Il me semble qu'il fait moins froid aujourd'hui. » Et, laissant son mari dans la salle à manger, elle se hâta de revenir dans le cabinet de travail. La visiteuse, assise sur le divan, examinait les vues de la Suisse dans un guide broché. « Écoutez, dit-elle en voyant Mme Loujine, j'ai l'intention de vous exploiter. Il faut que je fasse quelques achats et je ne sais absolument pas où se trouvent ici les meilleurs magasins. Hier, je suis restée toute une heure devant une vitrine, en me disant qu'il y avait peut-être des boutiques plus chics. En outre, mon allemand n'est pas fameux… »

Loujine resta dans la salle à manger, où il continua à se donner, de temps en temps, des claques sur les genoux. Il avait en effet raison de se réjouir. La combinaison que depuis le jour du bal il cherchait si péniblement s'était soudain révélée à lui grâce à une phrase fortuite

prononcée dans la pièce voisine. Dans les premiers instants, il éprouva la joie aiguë du joueur d'échecs, un sentiment d'orgueil et de soulagement et cette sensation physiologique d'harmonie que connaissent si bien les créateurs. Il fit encore, avant de comprendre le sens de son extraordinaire découverte, une série de petits gestes : il finit son cacao, se rasa, fixa ses boutons de manchettes à une chemise propre. Et soudain sa joie s'évanouit, faisant place à un trouble et pesant effroi. De même que, dans une partie réelle, il arrive qu'une « étude » composée par un inventeur de problèmes se reproduise confusément sur l'échiquier, de même, dans son existence actuelle, se dessinait la répétition d'un schéma bien connu de lui. Et, la première joie passée – la joie d'avoir constaté le fait même de la répétition – Loujine, dès qu'il se mit à vérifier soigneusement sa découverte, eut un frisson. Avec une vague admiration et une vague terreur, il examinait la façon effrayante, souple et raffinée, dont s'étaient enchaînées, depuis quelque temps, un coup suivant l'autre, les images de son enfance (la maison de campagne, et la ville, et l'école, et sa tante de Pétersbourg), mais il ne comprenait pas encore ce que cette répétition avait de terrifiant pour son âme. Il ne ressentait nettement qu'un certain dépit d'avoir été si lent à saisir l'astucieuse coordination des coups ; et maintenant, évoquant tel ou tel détail (ils étaient nombreux et, parfois, si ingénieusement introduits que la répétition en était presque cachée), Loujine s'en voulait de n'avoir rien remarqué à temps, d'avoir laissé l'initiative à l'adversaire, permettant ainsi, dans son aveuglement candide, à la combinaison de se développer. Il décida d'être plus circonspect à l'avenir, de suivre attentivement la suite des coups, s'il devait s'en produire d'autres, et aussi, cela allait de soi, d'entourer sa découverte d'un secret impénétrable et de se montrer gai, extrêmement gai. Mais, à dater de ce jour, il n'eut plus de repos : sans doute aurait-il dû inventer une défense contre cette combinaison perfide, pour s'en délivrer ; mais il n'était pas encore possible d'en deviner le but ni la direction fatale. Et, saisi de peur à l'idée que les répétitions allaient probablement se poursuivre, – Loujine eut envie d'arrêter l'horloge de la vie, d'interrompre d'une manière générale le jeu, de rester immobile, et en plus il constatait qu'il

continuait d'exister et que quelque chose se préparait, rampait, se développait, et qu'il n'avait pas le pouvoir d'arrêter ce mouvement.

Si sa femme, ces jours-là, avait pu rester plus longtemps auprès de Loujine, elle aurait peut-être remarqué plus tôt le changement survenu en lui, et sa morne tristesse coupée de gaieté mécanique. Mais il se trouva que, précisément ces jours-là, la dame importune, arrivée de Russie, l'accapara comme elle avait promis de le faire. Elle obligeait Mme Loujine à l'accompagner pendant de longues heures dans les magasins, où elle essayait sans hâte des chapeaux, des robes et des souliers, après quoi elle s'éternisait chez les Loujine. Elle répétait qu'en Europe occidentale il n'y avait pas de théâtre et prononçait le mot « Leningrad » avec une froide aisance. Et Mme Loujine la plaignait, sans savoir pourquoi, l'accompagnait au café, offrait des jouets à son fils, un gamin morose et bouffi, que la présence des étrangers privait de l'usage de la parole. Il acceptait les cadeaux d'un air méfiant, à contrecœur, tandis que sa mère affirmait que rien ne lui plaisait à Berlin et qu'il rêvait de retrouver les petits pionniers, ses amis. Elle rencontra bien les parents de Mme Loujine, mais malheureusement il n'y eut pas de discussion politique ; on évoqua les anciens amis communs ; pendant ce temps, Loujine, silencieux et l'air concentré, bourrait Mitka de bonbons au chocolat ; silencieux et concentré lui aussi, Mitka les dévorait, lorsque, subitement, il devint tout rouge et l'on s'empressa de le faire sortir du salon. Cependant le temps s'était adouci, et Mme Loujine répétait à son mari que, dès que cette malheureuse femme avec son malheureux enfant et son mari sans doute peu présentable seraient enfin partis, ils iraient tous les deux au cimetière, sans plus tarder ; et Loujine faisait oui de la tête en souriant avec application. Il avait maintenant délaissé la machine à écrire, la géographie, le dessin, ayant compris que tout cela faisait partie de la combinaison et n'était qu'une répétition ingénieuse des coups fixés une fois pour toutes dans son enfance. Journées absurdes : Mme Loujine sentait bien qu'elle n'accordait pas assez d'attention à l'état d'esprit de son mari, que quelque chose lui échappait, mais elle continuait à prêter poliment l'oreille au babillage de la voyageuse, à traduire ses exigences aux vendeurs, et c'était particulièrement désagréable lorsqu'une paire de chaussures, déjà mise

une fois, s'avérait mal commode pour quelque raison et qu'il fallait accompagner la voyageuse au magasin, où, rouge d'indignation, la dame invectivait en russe la maison de commerce, tandis que Mme Loujine devait la calmer et atténuer dans la version allemande ses paroles cinglantes. Un soir, la veille de son départ, elle vint avec Mitka prendre congé. Laissant le gamin dans le cabinet de travail, elle se rendit avec Mme Loujine dans la chambre, où celle-ci, pour la énième fois, lui montra ses toilettes. Mitka, assis sur le divan, se grattait le genou, évitant de regarder Loujine qui ne savait lui-même où poser les yeux et comment distraire cet enfant mollasson. « Le téléphone ! » s'écria-t-il enfin d'une voix aiguë et, désignant du doigt l'appareil, il éclata de rire en simulant l'étonnement. Mais, Mitka, après avoir jeté un morne regard dans la direction du doigt loujinien, détourna les yeux et sa lèvre inférieure s'abaissa légèrement. « Le train et le précipice ! » risqua encore Loujine en tendant son autre bras vers son propre dessin accroché au mur. Une gouttelette transparente remplit la narine gauche de Mitka et celui-ci renifla, regardant devant lui avec indifférence. « L'auteur d'une divine comédie ! » rugit Loujine, pointant le doigt vers le buste de Dante. Silence ; léger reniflement. Fatigué de ses exercices de gymnastique, Loujine s'immobilisa lui aussi. Il se demanda s'il y avait des bonbons dans la salle à manger, s'il devait faire marcher le phonographe au salon ; mais la présence du gamin sur le divan l'hypnotisait et il n'osait pas quitter la pièce. « C'est un jouet qu'il faudrait », se dit-il ; il jeta un regard sur le bureau, se demanda si le coupe-papier pouvait éveiller la curiosité de l'enfant, se répondit par la négative et, en désespoir de cause, se mit à fouiller dans ses poches. Et, comme bien des fois déjà, il sentit de nouveau que la poche de gauche, quoique vide, recelait mystérieusement un objet impalpable. Loujine se dit que ce phénomène pourrait intéresser l'enfant. Il s'assit au bord du canapé près de Mitka et lui adressa un clin d'œil malicieux. « Un tour de passe-passe, dit-il en montrant sa poche vide. Ce trou, expliqua-t-il, n'a rien à voir avec le tour de passe-passe en question. » Mitka suivait les gestes de Loujine d'un air indifférent et hostile. « Et cependant, dit Loujine avec enthousiasme, en adressant à Mitka un nouveau clin d'œil, il y a là quelque chose. – C'est dans la doublure, fit Mitka entre ses dents, et il se

détourna en haussant une épaule. – Exact ! » s'écria Loujine, feignant l'admiration, et il enfonça la main dans le trou, soutenant de son autre main le pan du veston. Un angle rouge surgit d'abord, suivi de l'objet tout entier – une sorte de calepin en cuir. Loujine le contempla en haussant les sourcils, le tripota un instant, puis, tirant une languette, l'ouvrit avec circonspection. Ce n'était pas un calepin, mais un petit échiquier pliant en maroquin. Loujine se souvint aussitôt que cet objet lui avait été offert dans un club parisien – tous les participants au tournoi en avaient reçu un semblable, à titre de publicité ou peut-être en souvenir. Sur les côtés de l'échiquier il y avait, dans des cases, de petites pièces de celluloïd pareilles à des onglets, dont chacune représentait une figurine. Elles étaient placées de telle façon que la partie pointue de chacune s'insérait dans une petite fente sur le bord extérieur de chaque case, tandis que la partie arrondie, représentant une figurine, s'appliquait à plat contre la case. Tout cela – le petit échiquier blanc et rouge et les jolis onglets en celluloïd – était élégant et soigné ; et il y avait encore, sur le bord horizontal de l'échiquier, des lettres imprimées en or et, sur le bord vertical, des chiffres également dorés. Bouche bée de plaisir, Loujine se mit à enfoncer les onglets – tout d'abord un simple rang de pions sur la deuxième ligne – puis, changeant d'avis, il cueillit du bout des doigts les pièces minuscules et les plaça dans la même position que lors de sa partie contre Turati, au moment où elle avait été interrompue. Cette disposition se trouva reconstituée presque instantanément et, aussitôt, tout le côté matériel de l'affaire se dissipa : le petit échiquier, ouvert sur la paume de sa main, devint impalpable et impondérable, le maroquin se fondit dans une brume rosée, tout s'évanouit, sauf la position même des échecs, une position compliquée, subtile, riche de possibilités insolites. Loujine, un doigt sur la tempe, se mit à réfléchir si intensément qu'il ne remarqua pas que Mitka, par désœuvrement, avait glissé du divan et qu'il était en train de secouer la tige noire du lampadaire. Celui-ci s'inclina soudain et la lumière s'éteignit. Revenant à lui dans l'obscurité totale, Loujine ne comprit pas tout d'abord où il se trouvait, ni ce qui était arrivé. Un être invisible rampait et soufflait tout près de lui, et soudain l'abat-jour orangé resplendit à nouveau d'une lumière immatérielle – et un petit garçon pâle, le crâne rasé, se tenait à

genoux et arrangeait le fil électrique. Loujine tressaillit et referma l'échiquier. Son petit double effrayant, le petit Loujine, pour qui on avait disposé les échecs, rampait à genoux sur le tapis… Tout cela était déjà arrivé autrefois… Une fois de plus, il s'était laissé prendre ; il n'avait pas deviné de quelle manière se produirait la répétition d'un thème familier. L'instant d'après, l'équilibre fut rétabli ; Mitka grimpa sur le divan en reniflant légèrement ; le cabinet de Loujine flottait dans une pénombre légère, autour de la lampe orangée ; le carnet en maroquin rouge traînait, l'air innocent, sur le tapis. Mais Loujine savait que tout cela n'était qu'un leurre, que la combinaison ne s'était pas entièrement développée et qu'une nouvelle et fatale répétition allait se dessiner bientôt. Il se baissa rapidement pour ramasser et fourrer dans sa poche le symbole matériel de cette chose qui, d'une façon si douce et si terrifiante, s'était à nouveau emparée de son imagination et il se demandait où trouver une cachette plus sûre pour cet objet, lorsque des voix retentirent : sa femme et la visiteuse firent leur apparition, flottant vers lui comme à travers un nuage de tabac. « Lève-toi, Mitka, il est temps de partir. Mais oui, chère amie, j'ai encore tant de choses à emballer ! » dit la dame, et elle se dirigea vers Loujine pour prendre congé de lui. « J'ai été très heureuse de faire votre connaissance », dit-elle et, tout en prononçant ces paroles, elle eut le temps de penser, comme elle l'avait déjà fait plus d'une fois : « En voilà un benêt, en voilà un phénomène ! » « Très, très heureuse. Je ne manquerai pas de dire à votre tante que j'ai vu son petit joueur d'échecs devenu grand et célèbre… – Il faudra absolument venir nous voir à votre retour, dit aussitôt Mme Loujine, d'une voix forte, et elle jeta pour la première fois un regard plein de haine sur les lèvres souriantes et rouges comme cire à cacheter de la visiteuse et sur ses yeux implacablement stupides. – Mais je pense bien, cela va de soi. Mitka, lève-toi et dis au revoir ! » Mitka s'exécuta non sans une légère répugnance, et ils passèrent dans le vestibule. « Chez vous à Berlin, dit-elle d'un ton railleur en voyant Mme Loujine prendre les clefs sur la console, c'est toute une histoire pour faire sortir les gens. – Non, nous avons un ascenseur », dit Mme Loujine assez mal à propos, attendant avec une impatience fébrile le départ de la visiteuse ; elle fit, du sourcil, un léger signe à son mari pour qu'il aidât la

dame à mettre son manteau de loutre. Loujine prit au portemanteau le petit pardessus du gamin… mais, par bonheur, la bonne accourut à cet instant. « Au revoir, au revoir », répétait en saluant Mme Loujine, debout sur le seuil, tandis que les invités, accompagnés de la bonne, s'installaient dans l'ascenseur. Par-dessus l'épaule de sa femme, Loujine vit le gamin monter sur la banquette ; puis les deux battants de la porte se refermèrent et la cage de fer de l'ascenseur plongea et disparut. Mme Loujine courut dans le cabinet de travail et se laissa tomber à plat ventre sur le divan. Il s'assit auprès d'elle et se mit péniblement à préparer un sourire, un sourire sans fissure et solidement cousu, qu'il devrait arborer au moment précis où sa femme se tournerait vers lui. Lorsque le moment fut venu, le sourire fut tout à fait réussi. « Ouf ! soupira Mme Loujine, nous voici enfin débarrassés »… et, enlaçant prestement son mari, elle se mit à l'embrasser, d'abord sur l'œil droit, puis sur le menton, puis sur l'oreille gauche, respectant l'ordre strict qu'il avait un jour approuvé. « Voyons, souriez, souriez un peu ! répétait-elle, cette dame est partie pour de bon, disparue ! – Disparue, dit Loujine docilement, et il baisa en soupirant la main qui tapotait son cou. – Comme vous êtes tendre, murmura sa femme, quelle gentille tendresse !… »

Il était temps de se coucher ; elle alla se déshabiller, cependant que Loujine parcourait les trois pièces, en quête d'une cachette pour l'échiquier de poche. Le danger le guettait partout. La trompe féroce de l'aspirateur pénétrait chaque matin dans les endroits les plus inattendus. Il est difficile, bien difficile de cacher un objet : les autres sont jaloux et peu accueillants, ils défendent vigoureusement leur place et n'offrent aucune faille à l'objet sans abri et qui fuit devant les poursuivants. Ce soir-là, Loujine ne réussit pas à cacher le carnet de maroquin ; puis il décida de ne pas le cacher, mais de s'en défaire, tout simplement. Or, cela n'était pas facile non plus. Ainsi l'objet resta-t-il dans la doublure, et ce n'est que plusieurs mois plus tard, lorsque tout danger était depuis longtemps, bien longtemps écarté que le carnet de maroquin fut retrouvé, mais déjà on ignorait tout de son origine.

# XIV

Mme Loujine dut s'avouer que le séjour de trois semaines qu'avait fait à Berlin la dame venue de Russie n'était pas sans avoir produit sur elle une certaine impression. Les jugements de cette dame fourmillaient de mensonges et de sottises, certes – mais comment le prouver ? Mme Loujine constatait avec effroi combien elle s'était désintéressée, dans ces dernières années, de la science de l'exil ; elle avait accepté passivement les idées de ses parents, idées toutes faites et dorées sur tranches ; elle avait écouté, sans y prêter attention, les discours tenus dans les réunions publiques que, pendant un certain temps, il était de bon ton de fréquenter. L'idée lui vint que Loujine prendrait peut-être goût aux discussions politiques, qu'il se laisserait emballer par ce sujet, comme cela arrive à tant de gens d'esprit. Or, il fallait, à tout prix, trouver pour lui une nouvelle occupation. Il était devenu bizarre ; l'expression morne, qu'elle connaissait si bien, avait reparu sur son visage et souvent son regard, comme s'il lui cachait quelque chose, se dérobait. Qu'il ne s'intéressât sérieusement à rien inquiétait sa femme et elle se reprochait de ne pouvoir, faute d'une culture suffisante, trouver le domaine, l'idée, l'objet qui auraient pu fournir de travail et de substance les talents inemployés de son mari. Elle savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, que chaque instant vide de la vie de Loujine ouvrait une brèche aux fantômes. Avant de partir pour des pays pittoresques, il fallait trouver un jeu amusant pour Loujine et ne recourir que plus tard au baume des voyages, remède radical contre le spleen des millionnaires romanesques.

Elle commença par les journaux. Elle s'abonna au *Drapeau,* au *Russe,* à *La Voix de l'Émigration,* à *L'Union,* à *L'Appel,* acheta les dernières livraisons des revues d'émigrés et aussi, pour pouvoir comparer, quelques revues et journaux soviétiques. Elle décida que tous les soirs, après dîner, ils se feraient la lecture à haute voix. S'étant aperçue que quelques

journaux avaient une rubrique des échecs, elle eut d'abord l'intention de la découper, mais s'en abstint, de crainte d'offenser Loujine. Une ou deux fois elle tomba sur d'anciennes parties de Loujine, publiées à titre d'exemples, ce qui était aussi désagréable que dangereux. Elle ne put lui cacher les numéros contenant une rubrique des échecs, car Loujine collectionnait les journaux, voulant plus tard les faire relier en volumes. Lorsque, dans un journal qu'il dépliait, se trouvait un sombre diagramme d'échecs, sa femme épiait son expression, mais Loujine, sentant ce regard, ne jetait sur l'image qu'un coup d'œil fugitif. Et elle ne savait pas avec quelle impatience coupable il attendait les lundis et les jeudis, jours où paraissait la rubrique des échecs ; elle ne savait pas avec quelle curiosité il examinait en son absence les parties publiées. Quant aux problèmes, il les retenait immédiatement, un bref regard lui permettant de fixer dans sa mémoire la disposition des pièces et, plus tard, pendant que sa femme lui faisait la lecture d'un article de fond, il s'amusait à les résoudre mentalement. «… Toute leur activité se borne, lisait-elle d'une voix égale, à procéder à une transformation fondamentale, qui doit garantir… (« Disposition curieuse, pensait Loujine, la reine noire est parfaitement dégagée »)… limite nettement les intérêts vitaux et, à ce propos, il n'est pas inutile de noter que le talon d'Achille de cette dextre prompte à châtier… » « Contre deux menaces les noirs ont un système de défense évident », pensait Loujine, et il eut un sourire machinal car, interrompant un instant sa lecture, sa femme dit soudain à mi-voix : « Je ne comprends pas… Si l'on considère sur ce plan leurs plans ultérieurs… » continua-t-elle. « Oh ! quelle merveille ! » s'écria mentalement Loujine, car il venait de trouver la clef du problème : un sacrifice supérieurement élégant. «… et la catastrophe est devant la porte », termina sa femme en poussant un soupir. C'était un fait que plus elle lisait attentivement les journaux et plus elle s'ennuyait : la vérité incontestable qu'elle avait toujours pressentie et n'avait jamais su exprimer, se dissimulait ici sous la brume des mots, des métaphores, des hypothèses et des déductions. Et lorsque la jeune femme se tournait vers les journaux de l'autre bord, vers la presse soviétique, elle sombrait dans un ennui sans bornes. Ils exhalaient le froid d'une comptabilité sépulcrale et la morne angoisse d'un bureau tout bourdonnant de mouches, et ils

faisaient surgir dans sa mémoire – Dieu sait pourquoi – l'image d'un petit fonctionnaire au visage de bois qu'elle avait rencontré dans une administration à l'époque où, étant à la poursuite d'une quelconque pièce officielle, ils se voyaient, Loujine et elle, renvoyer d'un bureau à l'autre. Le petit fonctionnaire était susceptible et écrasé de besogne, il mangeait du pain de régime pour diabétiques, devait toucher un traitement de misère, était probablement marié et sans doute son enfant avait-il sur tout le corps une éruption de boutons. Il attribuait une importance cosmique au document qui leur manquait et qu'ils devaient obtenir ; le monde entier ne subsistait que grâce à ce papier et retombait en poussière, si un être humain en était privé. Ce n'était rien encore : les Loujine, semblait-il, ne pouvaient entrer en possession de ce document qu'après des délais monstrueux, des millénaires de désespoir et de vide, et cette souffrance universelle ne pouvait être apaisée que par la présentation des suppliques autorisées. Le fonctionnaire apostropha le pauvre Loujine pour avoir allumé une cigarette dans son bureau, et Loujine, en tressaillant, fourra le mégot dans sa poche. On apercevait par la fenêtre les échafaudages d'une maison en construction, battus d'une pluie oblique ; dans un coin de la pièce, un petit veston noir pendait que, pendant ses heures de travail, le fonctionnaire échangeait contre un veston de lustrine, et sa table laissait une impression mixte d'encre violette et d'ennui transcendantal. Ils repartirent sans avoir rien obtenu, et il semblait à la jeune femme qu'elle venait de soutenir un combat contre une éternité aveugle et grise qui l'avait finalement vaincue, après avoir repoussé avec dégoût sa timide et terrestre offrande de trois cigares. Dans une autre administration, le document leur fut délivré immédiatement, et plus tard la jeune femme pensa avec effroi que le petit fonctionnaire qui les avait renvoyés les voyait probablement errer, fantômes inconsolables, dans des espaces sans air et attendait peut-être encore leur retour sanglotant et docile. Elle ne comprenait pas elle-même pourquoi c'était précisément sa silhouette qui surgissait dans son imagination lorsqu'elle s'attaquait à un journal moscovite. L'ennui et la pitié qu'elle ressentait étaient-ils dans les deux cas de la même essence ? Mais elle ne se contentait pas de cette explication, son esprit n'en était pas satisfait, et soudain elle comprit qu'elle aussi était

en train de chercher une formule, une définition officielle de la pensée, tandis qu'il s'agissait de tout autre chose. Le sens des antagonismes idéologiques, compliqués et confus, que reflétaient les différents journaux de l'exil, échappait à son esprit ; la diversité des opinions politiques la frappa particulièrement, habituée qu'elle était à considérer – sans y attacher d'importance – que tous ceux qui n'avaient pas la même vue des choses que ses parents partageaient les idées de l'amusant boiteux qui, un jour, avait parlé de sociologie devant un groupe de jeunes filles rieuses. Elle découvrait maintenant qu'il existait des nuances d'opinions plus subtiles, une hostilité plus perfide, et si tout cela était trop compliqué pour son esprit, son âme du moins commençait à percevoir nettement une vérité : ici, comme là-bas, on faisait souffrir les hommes ou l'on cherchait à les faire souffrir, mais, là-bas, les souffrances et le désir d'en infliger étaient centuplés ; et c'est pourquoi il était préférable d'être ici.

Lorsque venait le tour de Loujine de lire à haute voix, sa femme choisissait pour lui un feuilleton au titre amusant ou un court récit sentimental. En lisant, il bégayait de façon drôle, prononçait incorrectement certains mots, s'arrêtait avant le point final ou le dépassait sans s'en apercevoir et tantôt baissait, tantôt élevait la voix, en dépit du bon sens. Elle devina sans peine que les journaux ne l'intéressaient pas ; lorsqu'elle essayait de discuter sur l'article qu'ils venaient de lire, Loujine se hâtait d'abonder dans son sens ; et lorsque, pour le mettre à l'épreuve, elle affirmait que les journaux des émigrés racontaient des mensonges, il lui donnait également raison.

Les journaux sont une chose, les gens en sont une autre ; il serait bon, pensa-t-elle, d'écouter ces gens. Elle se représenta des personnes de toutes tendances (« des intellectuels de tout acabit », comme disait sa mère) se réunissant dans son appartement et pensa que Loujine, en écoutant des discussions passionnées et des entretiens sur des sujets nouveaux, pourrait, sinon s'épanouir, du moins trouver dans ce milieu une distraction passagère. De tous les amis de sa mère, Oleg Serguéïevitch Smirnovski passait pour le plus cultivé, voire même (comme elle disait, non sans coquetterie) pour un homme de « gauche » ; mais lorsque Mme Loujine lui demanda de lui amener quelques personnes intéressantes,

larges d'esprit et lisant non seulement *Le Drapeau*, mais aussi *L'Union* et *La Voix de l'Émigration,* Smirnovski lui répondit qu'il n'évoluait pas dans ces milieux et, après les avoir critiqués, s'empressa d'expliquer qu'il évoluait dans d'autres milieux, ceux où il convenait d'évoluer – et, à l'entendre, la jeune femme se sentit prise de vertige comme sur une plaque tournante de *Luna-Park*. Après cet échec, elle se mit à extraire de tous les recoins de sa mémoire des personnes qu'elle avait jadis rencontrées par hasard et qui pouvaient maintenant lui être utiles. Elle se souvint d'une jeune fille russe, fille d'un leader démocrate et qui était sa voisine à l'École des Arts Appliqués ; d'Alferov qui frayait avec tout le monde et qui aimait à raconter comment, jadis, un vieux poète russe était mort dans ses bras ; d'un de ses parents, pour qui les gens avaient peu d'estime, et qui était employé dans l'administration d'un journal russe dont une grosse femme, qui le vendait tous les soirs au coin de la rue, hurlait le titre avec des roulades gutturales. La jeune femme choisit encore d'autres personnes, se disant que beaucoup de gens devaient se souvenir de Loujine l'écrivain et qu'il leur serait agréable de fréquenter dans leur salon.

Mais en quoi tout cela concernait-il Loujine ? La seule chose qui le préoccupât vraiment était le jeu compliqué et perfide dans lequel il avait été entraîné, sans savoir comment. Sombre et découragé, il guettait la répétition des coups, tout en se demandant où cela le mènerait. Mais il lui était impossible de rester toujours sur ses gardes, toujours tendu ; parfois sa vigilance se relâchait, il savourait sans arrière-pensée une partie reproduite dans un journal, puis, se ressaisissant brusquement, constatait avec angoisse qu'une fois de plus il avait manqué de vigilance, qu'un nouveau coup subtil venait d'être joué dans sa vie, s'ajoutant inexorablement à la fatale combinaison. Il décidait alors de redoubler d'attention, de surveiller chaque instant de sa vie, car à tout moment un piège pouvait lui être tendu. Et c'était l'impossibilité de concevoir une défense raisonnable qui surtout le tourmentait, car le dessein de son adversaire demeurait encore secret.

Trop corpulent, trop mou pour son âge, il errait, en quête d'un coin tranquille, parmi les gens trouvés par sa femme, et il demeurait l'œil et l'oreille aux aguets, pour savoir si le coup suivant allait se faufiler quelque

part, savoir si le jeu qu'il n'avait pas voulu, mais qui était mené contre lui avec une force terrifiante, allait continuer. Bien qu'il surprît parfois une de ces allusions qui faisaient progresser la partie, le sens de la combinaison n'en était pas plus clair pour lui. Il était difficile de trouver un coin tranquille : souvent on lui posait des questions qu'il devait plusieurs fois se répéter, avant d'en saisir la simple signification et d'y trouver une simple réponse. Dans les trois pièces qui s'emboîtaient comme les tubes d'un télescope et où les ampoules répandaient une clarté impitoyable, des gens étaient assis partout, dans la salle à manger, sur les chaises inconfortables du salon et sur le divan du cabinet de travail ; un individu en pantalon de flanelle claire essayait de s'installer sur la table du bureau, repoussant, pour être plus à l'aise, la boîte de couleurs et une pile de journaux qui n'avaient pas encore été dépliés. Un vieil acteur au corps mou, à la voix molle, au visage buriné par les nombreux rôles qu'il avait tenus – on avait l'impression qu'il devait exceller surtout dans ceux qu'on joue en pantoufles, avec force gémissements, soupirs, grimaces d'ivrogne, propos sophistiqués et croustillants – était assis sur le canapé, à côté d'une corpulente personne aux yeux noirs, ancienne actrice et l'épouse du journaliste Bars ; et, ensemble, ils évoquaient le temps où ils jouaient à Samara, dans *Rêve d'amour.* « Vous rappelez-vous, susurrait l'acteur, l'histoire qu'il y a eu à propos de mon chapeau haut de forme et comment je m'en suis habilement tiré ? – Je n'oublierai jamais, disait la dame aux yeux noirs, les ovations qu'on m'a faites, des ovations sans fin… Non, je n'oublierai jamais… » Ainsi devisaient-ils, se coupant mutuellement la parole, chacun d'eux dévidant ses propres souvenirs, cependant que l'homme au pantalon clair sollicitait pour la troisième fois d'un Loujine en proie à ses rêves « une cigarette, une petite cigarette ». Cet homme était un poète débutant dans la carrière et qui récitait ses vers avec emphase, d'une voix chantante, le regard perdu au loin et en dodelinant un peu la tête ou en la rejetant en arrière, ce qui faisait ressortir sa pomme d'Adam, qu'il avait proéminente et très mobile. Il n'obtint pas de cigarette, car Loujine, toujours plongé dans ses rêves, passa dans le salon ; et le poète, considérant avec respect sa nuque épaisse, pensait au merveilleux joueur d'échecs qu'était cet homme et savourait par avance le moment où,

Loujine étant reposé et guéri, il pourrait l'entretenir de son art dont il était lui-même fervent. Il aperçut par la porte entrebâillée la femme de Loujine et débattit un instant en lui-même la question de savoir s'il valait ou non la peine de lui faire un brin de cour. Mme Loujine écoutait en souriant les propos d'un homme de haute taille et au visage grêlé, qui était le journaliste Bars, et elle se disait qu'il était bien difficile de réunir tout ce monde autour d'une même table et qu'à l'avenir il serait peut-être préférable de faire servir le thé à chacun dans son coin. Bars parlait toujours avec une vélocité extraordinaire, comme s'il lui fallait exprimer en un temps record, avec tous ses appendices et ses vrilles folâtres, sans en rien sacrifier ni négliger, une pensée serpentine – et s'il tombait sur un auditeur attentif, celui-ci, peu à peu, à travers ce dédale et ce débit précipité, percevait une surprenante harmonie ; et, soudain, malgré les accents parfois faux, malgré sa langue de journaliste, ce discours se transformait, comme s'il eût emprunté à la pensée son élévation et sa noblesse. Mme Loujine, avisant son mari, lui mit entre les mains une petite assiette sur laquelle se trouvait une orange artistement pelée et, passant devant lui, elle entra dans le cabinet de travail. « Et remarquez bien, dit un homme d'aspect insignifiant, qui avait suivi et apprécié la pensée du journaliste, remarquez bien que chez Tioutchev la nuit est fraîche et les étoiles rondes, humides, chatoyantes et non pas de simples points lumineux. » Il n'ajouta rien de plus, car il parlait en général fort peu, non seulement par modestie, mais comme s'il craignait de répandre quelque chose de précieux qui lui aurait été confié, mais ne lui appartiendrait pas. Soit dit en passant, il plaisait beaucoup à Mme Loujine, précisément par son air de médiocrité et l'insignifiance de ses traits, comme s'il n'était lui-même qu'un vase rempli d'une essence sacrée et si rare qu'il eût été sacrilège d'orner l'extérieur du vase. Il s'appelait Petrov, n'était remarquable en rien, n'écrivait pas, vivait, disait-on, misérablement, mais n'y faisait jamais allusion. Sa seule mission ici-bas était de porter en lui, avec une vénération fervente, ce qui lui avait été confié et qu'il était de toute nécessité de conserver dans son intégrité, sans en rien laisser perdre, et c'est pourquoi il marchait à petits pas prudents, prenant bien garde de ne heurter personne ; et ce n'est que très rarement et s'il devinait chez son

interlocuteur un souci analogue au sien, qu'il laissait entrevoir un instant, de tout ce qu'il portait en lui d'immense et de secret, un détail délicat et précieux : quelque vers de Pouchkine ou le nom populaire d'une fleur des champs. « Je me souviens de son père, dit le journaliste lorsque le dos de Loujine disparut dans la salle à manger. Ils n'ont pas les mêmes traits, mais il y a quelque chose dans la chute des épaules… C'était un brave homme, très sympathique, mais en tant qu'écrivain… Comment ? Vous croyez que ses contes-chromos pour la jeunesse ?… – Je vous en prie, je vous en prie, venez dans la salle à manger, disait Mme Loujine en revenant du bureau, accompagnée de trois invités qu'elle y avait découverts. Le thé est servi. Voyons, je vous en prie… » Ceux qui étaient déjà dans la salle à manger étaient installés à un bout de la table, tandis qu'à l'autre bout, baissant la tête, sombre et solitaire, Loujine mâchonnait une orange et remuait le thé dans son verre. Il y avait là Alferov et sa femme ; une jeune fille au teint mat, hardiment maquillée et qui savait merveilleusement dessiner les oiseaux de feu ; un jeune homme chauve qui se qualifiait avec humour de travailleur de la presse, mais qui rêvait en secret de devenir leader politique ; deux dames dont les maris étaient avocats… Et il y avait aussi ce cher Vassili Vassilievitch, personnage timide et vénérable, à la barbiche claire et aux bottines démodées : un homme à l'âme de cristal ! Il avait été jadis déporté en Sibérie, puis exilé à l'étranger ; rentré en Russie, il avait tout juste eu le temps de jeter un regard furtif sur la révolution, lorsqu'on le déporta de nouveau. Il parlait avec nostalgie de son activité clandestine, de Kautsky et de Genève, et ne pouvait regarder Mme Loujine sans attendrissement, car il lui trouvait une ressemblance avec ces jeunes filles, idéalistes aux yeux clairs, qui avaient jadis travaillé avec lui pour le bien du peuple. Et cette fois-ci, comme les précédentes, la jeune femme constata que, lorsque tous les invités étaient enfin réunis autour de la table, il se faisait un silence, si profond que l'on pouvait entendre distinctement la respiration de la bonne qui servait le thé. Et, plusieurs fois, Mme Loujine se surprit à avoir l'idée impossible de demander à la bonne pourquoi elle respirait si bruyamment et si elle ne pouvait pas le faire plus discrètement. Cette fille potelée n'était pas, d'une manière générale, très débrouillarde et, au téléphone, c'était un vrai désastre.

Écoutant respirer la bonne, Mme Loujine se souvint vaguement que, quelques jours plus tôt, celle-ci lui avait dit en riant : « Un monsieur Fa… Fa… Fati a téléphoné. Voilà, j'ai inscrit son numéro. » Mme Loujine avait appelé le numéro indiqué, mais une voix rude lui avait appris que c'était le bureau d'une société cinématographique et qu'il n'y avait là aucun M. Fati. Un brouillamini désespérant. Pour rompre le silence de son voisin, Mme Loujine s'apprêtait à se plaindre des bonnes allemandes, lorsqu'elle s'aperçut qu'un sujet de conversation venait de jaillir : on parlait d'un livre nouveau. Bars affirmait qu'il était écrit dans un style raffiné et tarabiscoté et que cela sentait l'huile, à quoi une voix féminine répondit : « Oh ! non, ça se lit très facilement. » Petrov se pencha vers Mme Loujine pour lui murmurer à l'oreille un vers de Joukovski : « S'écrit péniblement ce qui se lit sans peine », tandis que le poète, coupant la parole à son interlocuteur et s'emportant brusquement, cria en grasseyant que l'auteur n'était qu'un imbécile – et Vassili Vassilievitch, qui n'avait pas lu le livre, hocha la tête d'un air de reproche. C'est dans le vestibule, au moment où les invités prenaient congé les uns des autres – ce qui n'était qu'une sorte de répétition générale, car ils recommenceraient à se dire adieu dans la rue, bien que tous allassent dans la même direction –, c'est alors seulement que l'acteur au visage marqué par ses rôles s'écria brusquement, en se frappant le front de la paume de sa main : « J'allais oublier, chère amie – et à chaque mot il étreignait la main de Mme Loujine —; l'autre jour, un type du royaume du cinéma m'a demandé votre numéro de téléphone. » Il mima l'étonnement, ouvrant de grands yeux, et lâcha la main de Mme Loujine : « Comment, vous ne saviez pas que je fais du cinéma ? Mais si, mais si ! Des rôles importants et la gueule en gros plan. » À cet instant, il fut repoussé par le poète, et Mme Loujine ne put savoir de qui il avait voulu lui parler.

Les invités étaient partis. Loujine restait assis de biais devant la table, sur laquelle étaient figés dans des positions différentes – tels des personnages de la scène finale du *Revizor* – les reliefs de la collation et des verres vides ou à moitié pleins. Les doigts écartés de sa main s'appuyaient pesamment sur la nappe. De dessous ses paupières baissées et à nouveau tout enflées, il regardait le bout noir d'une allumette qui, en se tordant de

douleur, venait de s'éteindre entre ses doigts. Son large visage aux plis mollement dessinés autour du nez et de la bouche luisait faiblement, et sur ses joues se hérissaient déjà, dorés par la lumière, ces petits poils qui, éternellement rasés, repoussent éternellement. Son costume gris foncé, velu au toucher, le moulait plus étroitement que naguère, bien qu'il eût été conçu très ample. Loujine était là, sans bouger, et sur la table scintillaient les coupes de verre pleines de bonbons ; et, loin des autres couverts, une petite cuillère traînait sur la nappe, et un gâteau peu séduisant pour les yeux, encore qu'il fut très, très bon, était resté inentamé. « Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? se demandait Mme Loujine en regardant son mari. Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ? » Et, avec le sentiment de son impuissance, elle éprouva un désespoir, une angoisse nauséeuse, comme si elle eût entrepris une tâche au-dessus de ses forces. De même que ce gâteau, tout ce qu'elle faisait était perdu, tout était inutile : inutile de se donner tant de peine, d'inventer des distractions, d'inviter des gens intéressants. Elle essaya de se représenter ce qui arriverait, si elle traînait avec elle sur la Côte d'Azur Loujine tel qu'il était à nouveau : aveugle et morne, et elle ne l'imaginait qu'assis dans une chambre d'hôtel, le regard fixé sur le plancher. Avec le sentiment désagréable d'épier le destin par le trou de la serrure, elle se pencha en avant, l'espace d'un instant, et entrevit l'avenir : dans dix, vingt ou trente ans, il n'y aurait pas de changement et ce serait toujours le même Loujine morne et voûté, toujours le même silence, toujours le même désespoir. Pensée mauvaise et indigne. Aussitôt son âme se redressa, tandis que surgissaient les images et les soucis familiers : il était temps d'aller se coucher, elle n'offrirait plus de sablés la prochaine fois, Petrov était un homme charmant, demain matin il lui faudrait s'occuper des passeports et la visite au cimetière serait encore ajournée. Rien de plus simple, semblait-il, que de monter dans un taxi et de filer là-bas, vers le petit cimetière de banlieue entouré de terrains vagues. Mais il y avait toujours quelque empêchement : soit que Loujine eût mal aux dents, soit qu'il fallût faire des démarches pour les passeports ou pour quelque autre raison, raison insignifiante, imperceptible… Et que de choses à faire encore… Il fallait absolument mener Loujine chez le dentiste. « Vous souffrez toujours ? lui demanda-t-elle en posant sa main sur la sienne. –

Oui, oui », dit-il en crispant son visage et en faisant entendre une sorte de claquement, tandis qu'une de ses joues se creusait. Il avait, quelques jours plus tôt, inventé ce mal de dents pour expliquer d'une façon quelconque son abattement et son mutisme. « Je téléphonerai au dentiste dès demain, dit-elle résolument. – Non, dit Loujine d'une voix traînante, je vous en prie, il ne faut pas. » Ses lèvres tremblaient. Il sentait qu'il allait éclater en sanglots – tout cela devenait trop effrayant. « Il ne faut pas quoi ? » demanda-t-elle affectueusement, en accompagnant sa question d'un son inarticulé, émis les lèvres closes. Il secoua la tête et, à toutes fins utiles, creusa encore sa joue, comme s'il suçait sa dent. « Il ne faut pas aller chez le dentiste ? Mais si, on va vous y mener. Il ne faut pas négliger ces choses-là. » Loujine se leva et se dirigea vers la chambre à coucher en se tenant la joue. « Je vais lui donner un cachet, se dit-elle. Voilà ce que je vais faire. »

Le cachet ne produisit aucun effet. Loujine demeura éveillé longtemps encore après que sa femme se fut endormie. À vrai dire, ces heures nocturnes, ces heures d'insomnie dans la chambre close et obscure étaient les seules où il pût réfléchir tranquillement, sans craindre qu'un nouveau coup de la monstrueuse combinaison ne lui échappât. La nuit, surtout si on reste immobile et les yeux fermés, rien ne peut arriver. Loujine vérifiait soigneusement, et avec tout le sang-froid dont il était capable, les coups déjà joués contre lui ; mais dès qu'il se mettait à faire des conjectures sur la façon dont se répéterait ultérieurement le schéma de son passé, il était saisi de trouble et d'effroi comme si quelque malheur inimaginable et fatal approchait avec une inexorable rigueur. Il eut, cette nuit-là, le sentiment particulièrement aigu de son impuissance devant cette attaque subtile et lente, et il eut envie de ne pas dormir du tout, de prolonger le plus longtemps possible cette nuit avec sa paisible obscurité et d'arrêter le temps à la mi-nuit. Sa femme dormait, parfaitement silencieuse, ou, plus exactement, elle n'existait pas du tout. Seul le tic-tac de sa montre sur la table de nuit prouvait que le temps continuait à vivre. Loujine écoutait ces menus battements de cœur, tout en continuant de réfléchir – et brusquement il tressaillit en constatant que le tic-tac s'était arrêté. Il lui sembla alors que la nuit, dont aucun son ne scandait plus l'écoulement, s'était à jamais figée ; le temps était mort, tout allait bien. Silence de

velours. Sans qu'il s'en rendît compte, ce bonheur et cet apaisement profitèrent à son sommeil, mais ses rêves ne le laissèrent pas en repos : il voyait devant lui les soixante-quatre cases d'un immense échiquier, et lui-même, pas plus grand qu'un pion, était debout, tout nu et tremblant, au milieu de l'échiquier, essayant de reconnaître la disposition confuse des pièces énormes, celle-ci bossue, celle-là macrocéphale, cette autre ceinte d'une couronne.

Il se réveilla parce que sa femme, déjà habillée, se penchait sur lui et l'embrassait à la naissance du nez. « Bonjour, mon cher Loujine, disait-elle, il est déjà dix heures. Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? Le dentiste ou le visa ? » Loujine la considéra de ses yeux clairs au regard éperdu et referma les paupières. « Qui a oublié de remonter sa pendule hier soir ? continua-t-elle en riant et en tapotant légèrement le cou blanc et potelé de son mari. On risque de passer ainsi sa vie à dormir ! » Et, penchant la tête de côté, elle regarda le profil de Loujine enfoui dans l'oreiller gonflé ; puis, constatant qu'il s'était rendormi, elle sourit et sortit de la chambre. Elle s'arrêta quelques instants devant la fenêtre du cabinet de travail et contempla le ciel d'hiver, d'un bleu verdâtre et sans nuages, se disant qu'il devait faire très froid et qu'il fallait préparer le gilet de laine de Loujine. Le téléphone sonna sur la table : c'était probablement sa mère qui demandait s'ils viendraient dîner chez elle ce jour-là. « Allô ! dit Mme Loujine en s'asseyant sur le bord de la table. – Allô, allô ! cria dans l'appareil une voix inconnue, manifestement irritée et nerveuse. – Oui, oui, je vous écoute, dit Mme Loujine en prenant place dans un fauteuil. – Qui est là ? demanda en allemand, mais en traînant sur les mots à la manière russe, la voix mécontente. – Qui est à l'appareil ? s'enquit Mme Loujine. – M. Loujine est-il là ? demanda-t-on en russe. – Qui est à l'appareil ? » répéta Mme Loujine en souriant. Un silence. La voix semblait se demander si elle devait révéler son identité. « Je veux parler à M. Loujine, reprit la voix, en revenant à la langue allemande. Il s'agit d'une affaire très urgente et très importante. – Un petit instant », dit Mme Loujine, et elle arpenta deux fois la pièce. Non, elle n'allait pas réveiller Loujine pour si peu. Elle revint à l'appareil. « Il dort encore, dit-elle, mais s'il y a une commission… – Ah ! c'est bien ennuyeux, reprit la voix, adoptant définitivement le russe. C'est

la deuxième fois que je téléphone. J'avais laissé l'autre jour mon numéro. Il s'agit d'une affaire extrêmement importante pour lui et qui ne souffre pas de retard. – Je suis sa femme, dit Mme Loujine, si vous avez quelque chose à lui dire… – Très heureux de faire votre connaissance, coupa l'inconnu d'un ton affairé. Je m'appelle Valentinov. Votre mari vous a sans doute parlé de moi. Eh bien, dès qu'il sera réveillé, dites-lui de sauter dans un taxi et de venir me rejoindre. La Société cinématographique « Veritas », Rabenstrasse 82. Une affaire très urgente et très importante pour lui », ajouta la voix, revenant à la langue allemande, soit que l'importance de l'affaire l'exigeât, soit que l'adresse l'eût tout simplement amené à se servir de l'allemand. Mme Loujine fit semblant de noter l'adresse et dit : « Vous voudrez peut-être me dire d'abord de quoi il s'agit ? » La voix répondit, désagréablement agitée : « Je suis un vieil ami de votre mari. Chaque seconde qui passe est précieuse. Je l'attends aujourd'hui même, à midi juste. Je vous prie de lui faire la commission. Chaque seconde… – C'est bon, dit Mme Loujine, je le lui dirai. Mais je ne sais pas s'il est libre aujourd'hui… – Glissez-lui seulement : Valentinov t'attend », lui répondit-on en riant, après quoi son interlocuteur chantonna un « au revoir » en allemand et, avec un bruit de déclic, la voix s'évanouit comme dans une trappe. Pendant quelques instants, Mme Loujine demeura songeuse, puis elle se traita d'imbécile. Avant tout, il aurait fallu expliquer à ce monsieur que Loujine avait abandonné les échecs. Valentinov… C'est alors seulement qu'elle se souvint de la carte de visite trouvée dans un chapeau-claque. Valentinov était certainement une relation de Loujine appartenant au monde des échecs. Il n'en avait jamais eu d'autres, ne lui avait jamais parlé d'aucun vieil ami. Le ton de ce monsieur était absolument inadmissible. Elle aurait dû exiger qu'il lui expliquât l'affaire. Quelle imbécile elle était ! Que faire maintenant ? Demander à Loujine ? Non. Qui était ce Valentinov ? Un vieil ami ? Gralski avait dit qu'on s'était informé auprès de lui… Ah ! c'était très simple. Elle alla dans la chambre à coucher s'assurer que Loujine donnait encore – le matin, il avait le sommeil extrêmement profond – et revint à l'appareil.

Par bonheur, l'acteur se trouvait chez lui, et il se lança aussitôt dans une longue histoire sur les frasques et les incorrections commises jadis par

son interlocutrice de la veille. Après l'avoir écouté avec impatience, Mme Loujine lui demanda qui était Valentinov. L'acteur poussa une exclamation et dit : « Voyez combien je suis devenu oublieux, je ne puis vivre sans souffleur » ; là-dessus il parla longuement de ses propres rapports avec Valentinov et ajouta enfin en passant que celui-ci se disait l'ancien « tuteur de Loujine en matière d'échecs » et affirmait avoir fait de lui un grand maître. Puis il revint à la dame de la veille, conta encore une de ses intrigues et se mit à prendre congé de Mme Loujine avec volubilité ; il termina par « un petit baiser sur la paume de votre main ».

« C'est donc cela, dit Mme Loujine en raccrochant. Très bien. » Elle s'avisa brusquement que, pendant cette conversation, elle avait prononcé à deux reprises le nom de Valentinov et que son mari, s'il était sorti dans le vestibule, avait peut-être pu l'entendre. Son cœur tressaillit, et elle courut voir s'il dormait encore. Il était éveillé et fumait dans son lit. « Aujourd'hui, nous n'irons nulle part, lui dit-elle. La matinée est déjà avancée. Et nous dînerons chez maman. Restez encore couché : vous êtes gros, cela vous fait du bien. » Elle ferma soigneusement la porte de la chambre, puis celle du cabinet de travail, chercha rapidement dans l'annuaire le numéro de la société « Veritas » et, tout en écoutant si Loujine ne rôdait pas aux alentours, demanda le numéro. Il s'avéra qu'il n'était pas si facile que cela de joindre Valentinov. Trois personnes vinrent successivement à l'appareil et promirent de l'appeler à l'instant même, après quoi la téléphoniste coupait chaque fois la communication et tout était à recommencer. De plus, Mme Loujine s'efforçait de parler le plus bas possible, et cela l'obligeait à répéter sa demande, ce qui était très désagréable. Une petite voix terne et grêle lui apprit enfin d'un ton morne que M. Valentinov était absent, mais qu'il reviendrait sans faute à midi et demi. Mme Loujine demanda qu'on fasse savoir à M. Valentinov que Loujine ne pourrait pas venir, qu'il était malade et le serait très longtemps et qu'il priait instamment qu'on ne le dérangeât plus. Elle reposa l'écouteur et prêta encore l'oreille, mais ne perçut que les battements de son propre cœur. Alors elle poussa un grand soupir et fit un « ouf ! » exprimant un soulagement sans bornes. C'en était fini avec Valentinov. Quelle chance qu'elle se fut trouvée seule auprès de l'appareil. Le danger

était écarté. Et bientôt ce serait le départ. Elle devait encore téléphoner à sa mère et au dentiste. Oui, c'en était fini avec Valentinov. Quel nom douceâtre ! Et, l'espace d'une minute, elle s'abandonna à la rêverie, et – comme cela arrive parfois – accomplit durant ce bref instant un long et lent voyage, plongeant dans le passé de Loujine et traînant derrière elle ce Valentinov que, d'après sa voix, elle se représentait avec des lunettes d'écaille et de longues jambes ; et, cheminant à travers une brume légère, elle cherchait un endroit où déposer ce Valentinov visqueux aux tortillements abjects ; mais l'endroit était introuvable, car elle ignorait presque tout de la jeunesse de Loujine. Elle plongea plus profondément encore et – en passant par une fantomatique ville d'eaux et un fantomatique hôtel où avait vécu cet enfant prodige de quatorze ans – elle rejoignit l'enfance de Loujine, mais, bien qu'il y fît un peu plus clair, elle ne put y situer Valentinov. Alors traînant toujours son fardeau de plus en plus immonde, elle rebroussa chemin et, dans la nébuleuse jeunesse de Loujine, découvrit quelques îlots : Loujine partant pour l'étranger où il allait jouer aux échecs, Loujine à Palerme, achetant des cartes postales, Loujine tenant à la main une carte de visite au nom mystérieux… Il lui fallut encore revenir sur ses pas, avec ce Valentinov qui triomphait et soufflait bruyamment, et renvoyer celui-ci, tel un paquet recommandé dont l'adresse serait fausse, à la société « Veritas ». Et qu'il y reste donc avec son effrayant surnom de « tuteur en matière d'échecs », cet homme inconnu, mais certainement néfaste !

Tandis que par une rue ensoleillée et légèrement touchée de givre, elle se rendait chez ses parents au bras de Loujine, elle dit à celui-ci qu'ils partiraient au plus tard dans une semaine, mais que d'ici là ils devaient absolument aller sur la tombe que tous avaient oubliée. Elle fixa aussitôt le programme de cette semaine : le passeport, le dentiste, des achats, une dernière réception et – le vendredi – la visite au cimetière. Dans l'appartement de sa mère il faisait moins froid que le mois précédent, mais froid tout de même, et sa mère était emmitouflée dans un châle extravagant, brodé de pivoines sur fond vert, où elle se pelotonnait frileusement, en serrant les épaules. Son père arriva pendant le dîner ; il réclama de la vodka et se frottait les mains avec un bruit sec. Et, pour la

première fois, Mme Loujine remarqua combien ces pièces sonores étaient tristes et vides et que la gaieté de son père était aussi factice que le sourire de sa mère, combien ils étaient déjà vieux et seuls tous les deux, et qu'ils n'aimaient pas le pauvre Loujine et s'efforçaient de ne pas parler de leur prochain départ. Elle se remémora les choses affreuses qu'on avait dites au sujet de son fiancé, les funestes avertissements et les cris de sa mère : « Il te coupera en morceaux, il te brûlera dans un poêle !… » Or qu'est-ce que cela avait donné ? Une atmosphère paisible et qui manquait totalement de gaieté ; tout souriait, mais d'un sourire figé : les paysannes faussement gaillardes des tableaux, les glaces ovales, le samovar acheté à Berlin, les quatre personnes à table.

« Une accalmie, pensait Loujine ce jour-là, une accalmie, mais il y a des préparatifs secrets. On veut me prendre au dépourvu. Attention, attention. Se concentrer et observer. »

Ces temps derniers, toutes ses pensées appartenaient au domaine des échecs, mais il tenait encore bon, s'interdisait de réfléchir à la partie interrompue avec Turati, ne dépliait pas les numéros de journaux interdits – et cependant il ne pouvait plus penser qu'en termes d'échecs et son cerveau fonctionnait comme s'il se fut trouvé devant un échiquier. Parfois, dans ses rêves, il jurait au docteur aux yeux d'agate qu'il ne jouait plus du tout, qu'il n'avait disposé qu'une seule fois les pièces sur son échiquier de poche et n'avait étudié deux ou trois parties reproduites dans le journal que par désœuvrement. Et d'ailleurs il n'était pas responsable de ces rechutes : ces séries de coups faisaient partie de la combinaison d'ensemble qui reproduisait avec ingéniosité un certain thème mystérieux. Il était difficile, très difficile de prévoir à l'avance la répétition suivante, mais patience : bientôt, tout deviendrait clair et peut-être finirait-il par trouver une défense…

Mais le coup suivant se préparait avec une extrême lenteur. L'accalmie dura deux ou trois jours : Loujine se faisait photographier pour son passeport et le photographe le prenait par le menton, lui demandait d'ouvrir davantage la bouche et lui perçait la dent avec un vrombissement continu. Le vrombissement cessait, le dentiste cherchait quelque chose sur une tablette de verre et, l'ayant trouvé, apposait un cachet sur le passeport

et se mettait à écrire en faisant courir sa plume avec rapidité. « Voilà », disait-il en lui tendant un papier, sur lequel étaient dessinées deux rangées de dents dont deux étaient marquées d'une croix tracée à l'encre. Il n'y avait rien de suspect dans tout cela, et cette accalmie narquoise dura jusqu'au jeudi. Et, le jeudi, Loujine comprit tout.

La veille encore, l'idée lui était venue d'un procédé curieux qui lui permettrait peut-être de déjouer les machinations de son mystérieux adversaire. Le procédé consistait à faire délibérément quelque mouvement absurde, mais inattendu, qui romprait le cours régulier de la vie et, par cela même, bouleverserait la suite des coups imaginés par son adversaire. C'était une défense d'essai, une défense inventée, pour ainsi dire, au petit bonheur, mais Loujine, affolé de terreur devant l'imminence d'une nouvelle répétition inévitable, ne put rien trouver de mieux.

Dans la journée du jeudi, tandis qu'il accompagnait sa femme et sa belle-mère dans les magasins, il s'arrêta soudain et s'écria : « Le dentiste ! J'ai oublié le dentiste. – En voilà des bêtises, Loujine, dit sa femme, puisqu'il vous a dit hier que tout était terminé. – Mais ça me gêne, dit Loujine en levant un doigt ; il a dit que, si le plombage gênait, il fallait revenir à quatre heures précises. Ça me gêne. Et il est quatre heures moins dix. – Vous devez avoir mal compris, dit sa femme en souriant. Mais, bien entendu, si cela vous gêne, allez-y. Ensuite, revenez à la maison : j'y serai vers six heures. – Venez souper chez nous, dit sa mère d'une voix suppliante. – Non, ce soir nous avons des invités – des invités que tu n'aimes pas. » Loujine brandit sa canne en signe d'adieu, et arrondissant le dos, monta dans un taxi : « Une petite manœuvre », se dit-il en souriant, et, sentant qu'il avait trop chaud, il déboutonna son pardessus. Après le premier tournant, il arrêta la voiture, régla la course et se dirigea sans hâte vers son domicile. Soudain il lui sembla avoir déjà fait tout cela autrefois, et il en fut si effrayé qu'il entra dans le premier magasin venu, décidé à déjouer la ruse de son adversaire par cette nouvelle surprise. Le magasin se trouva être un salon de coiffure, au surplus, de coiffure pour dames. Loujine, immobile, regardait autour de lui, et une femme souriante s'enquit de ses désirs. « Acheter… », dit Loujine, continuant à jeter des regards circulaires. Il aperçut alors un buste de cire et le désigna de sa

canne (un coup inattendu, un coup magnifique !). « Ce n'est pas à vendre, dit la femme. – Vingt marks, dit Loujine en sortant son portefeuille. – Vous voulez acheter cette poupée ? demanda la femme, incrédule, et une autre personne s'approcha d'eux. – Oui », dit Loujine, et il se mit à examiner le visage de cire. « Prudence, murmura-t-il soudain pour lui-même, je crois que je me laisse attraper. » Le regard de la dame de cire, ses narines roses – cela aussi avait déjà existé jadis. « Ce n'était qu'une plaisanterie », dit-il, et il se hâta de quitter le salon de coiffure. Se sentant horriblement mal à l'aise, il pressa le pas, bien qu'il n'eût aucune raison de se dépêcher. « À la maison, à la maison, marmonnait-il, là-bas, je trouverai la bonne combinaison. » En approchant de son domicile, il vit une grande auto noire et miroitante, qui était arrêtée devant la porte. Un monsieur coiffe d'un melon posait des questions au concierge. Celui-ci, apercevant Loujine, pointa soudain son doigt vers lui et s'écria : « Le voici ! » Le monsieur se retourna.

… Le teint un peu plus hâlé – ce qui rendait plus clair le blanc de ses yeux –, toujours aussi élégant, vêtu d'un pardessus au col de loutre rond, le cou entouré d'un large foulard de soie blanche, Valentinov s'avança vers Loujine avec un sourire séduisant, qui éclaira l'autre à la manière d'un projecteur et, à la lumière dont il l'inonda, Valentinov vit le visage plein et blafard de Loujine, ses paupières clignotantes – et, l'instant d'après, ce visage blême perdit toute expression et la main que Valentinov serrait entre les siennes était absolument sans volonté. « Mon cher, s'écria Valentinov d'un air radieux, que je suis heureux de te revoir ! On m'a dit que tu étais malade, que tu étais au lit, mon cher… Quel imbroglio… » Et, appuyant sur ce dernier mot, Valentinov avança ses lèvres rouges et humides et cligna des yeux avec une expression suave. « Mais remettons les effusions à plus tard, s'interrompit-il de lui-même, en se coiffant de son melon avec un petit claquement sec. Partons ! Il s'agit d'une affaire exceptionnellement importante, tout délai serait… funeste », conclut-il en ouvrant la portière de l'auto, après quoi, passant sa main dans le dos de Loujine, comme s'il le soulevait de terre et l'enlevait, il le fit asseoir et se laissa tomber à ses côtés sur la banquette basse et moelleuse. Sur le strapontin de devant était assis de biais un petit homme au nez pointu et

dont le col de manteau était relevé. Dès qu'il se fut rejeté en arrière et eut croisé les jambes, Valentinov reprit avec ce petit homme la conversation interrompue à une virgule et qui maintenant se précipitait à mesure que l'auto accélérait sa vitesse. Il le tançait d'une manière mordante et circonstanciée, sans faire la moindre attention à Loujine, qui était assis là, pareil à une statue qu'on aurait prudemment adossée à quelque chose, et qui, totalement figé, percevait, comme à travers un lourd rideau, le ronronnement confus et lointain de Valentinov. Pour l'homme au nez pointu ce n'était nullement un ronronnement, mais des paroles extrêmement cinglantes et vexantes ; cependant, la force étant du côté de Valentinov, l'offensé se contentait de pousser des soupirs et, l'air malheureux, de gratter une tache de graisse sur son méchant petit manteau noir ; parfois, à un mot particulièrement bien envoyé, il haussait les sourcils et regardait Valentinov mais, incapable de supporter la fulgurance de celui-ci, clignait des yeux et secouait doucement la tête. La semonce continua jusqu'à la fin du trajet et, lorsque Valentinov eut doucement poussé Loujine sur le trottoir et claqué la portière, le petit homme anéanti demeura à l'intérieur ; l'auto l'emmena immédiatement et, bien qu'il y eût maintenant assez de place, il resta, morne et voûté, sur le strapontin. Cependant Loujine considérait d'un regard immobile et obtus l'enseigne blanche comme une coquille d'œuf, où était inscrit en noir le mot « Veritas » – mais Valentinov l'entraîna aussitôt et le fit choir dans un fauteuil de cuir, appartenant à l'espèce dite « fauteuil club » et qui était encore plus profond et plus tenace que la banquette de l'auto. À cet instant, une voix agitée appela Valentinov, qui s'excusa et disparut, après avoir poussé dans le champ visuel fort restreint de Loujine une boîte de cigares ouverte.

La voix de Valentinov continua de vibrer dans la pièce, et pour Loujine, qui sortait lentement de sa torpeur, ce son se transformait par degrés insensibles et de façon insidieuse en une image séduisante. Au son de cette voix, à cette musique qui suscitait en lui la tentation des échecs, Loujine se souvint, avec la délicieuse et fluide tristesse propre aux souvenirs d'amour, de mille parties qu'il avait jouées jadis. Il ne savait laquelle choisir pour la savourer avec des larmes, toutes sollicitaient,

aimantaient son imagination, et il voltigeait de l'une à l'autre, s'arrêtant un instant à des combinaisons qui déchiraient son âme. Il y en avait des pures et déliées, où la pensée montait vers la victoire par des degrés de marbre ; il y en avait qui étaient comme de tendres frémissements dans un coin de l'échiquier ; il y avait des explosions passionnées, il y avait la fanfare de la reine lorsqu'elle s'avance vers le sacrifice suprême… Tout cela était sublime : sublimes, tous les chatoiements de l'amour, toutes ses irradiations, tous les méandres et toutes les sentes mystérieuses par lui choisis… Et c'était cet amour qui causait sa perte.

La clef était trouvée. Le but de l'attaque était clair. Par une répétition impitoyable de coups, elle le ramenait vers la même passion qui détruisait le songe de la vie. Dévastation, horreur, folie.

« Oh ! non, il ne faut pas », dit Loujine à haute voix, et il essaya de se lever. Mais il était faible et corpulent et, tenace, le fauteuil ne le lâcha pas. D'ailleurs que pouvait-il entreprendre maintenant ? Sa défense se trouvait être erronée. Cette faute avait été prévue par son adversaire, et le coup inexorable, préparé depuis longtemps, venait d'être joué. Loujine gémit et se racla la gorge, jetant autour de lui des regards éperdus. Il y avait devant lui une table ronde, des albums, des revues, des feuilles éparses, des photographies de femmes effrayées et d'hommes les dévisageant avec une expression féroce. Sur l'une de ces photos, il vit un homme pâle au visage inexpressif, portant de grosses lunettes américaines et qui, accroché à la corniche d'un gratte-ciel, allait d'un moment à l'autre s'abîmer dans le vide. Et de nouveau retentit la voix insupportablement familière : Valentinov, pour ne pas perdre de temps, avait commencé à parler en s'approchant de la porte et, tout en l'ouvrant, il continua sa phrase : «… tourner un nouveau film. Le scénario est de moi. Représente-toi, mon cher, une jeune fille, belle et passionnée, dans le compartiment d'un express. À une station, un jeune homme monte. De bonne famille. C'est maintenant la nuit. La jeune fille s'est endormie ; en rêve, elle se découvre. Des formes superbes. Et l'homme – plein de sève, comprends-tu, un jeunot parfaitement pur et intact – commence à perdre la tête, littéralement. Il se jette sur elle, comme en transe (… et Valentinov, se levant brusquement, fit semblant de haleter et de se jeter sur quelqu'un…). Il respire ce parfum, ce

linge, ces dentelles, ce corps jeune et magnifique… Elle se réveille, le repousse, se met à crier (… Valentinov appliqua son poing sur sa bouche et écarquilla les yeux…). Arrivent en courant le contrôleur, d'autres voyageurs. Le jeune homme passe en jugement et est condamné au bagne. Sa vieille mère vient supplier la jeune fille de sauver son fils. Tragédie de la jeune fille. C'est qu'elle s'était éprise, éprise, é-pri-se du jeune homme, comprends-tu, dès le premier instant, dans le compartiment de l'express – elle brûle de passion, tu comprends le drame – et lui, il est envoyé au bagne à cause d'elle. » Valentinov reprit haleine et continua plus calmement : « Plus tard, il s'évade. Une suite d'aventures. Il change de nom et devient un célèbre joueur d'échecs, et c'est pour cette séquence-là, mon cher, que j'ai besoin de ta collaboration. J'ai eu une idée lumineuse, celle de filmer un véritable tournoi avec d'authentiques joueurs d'échecs qui joueront contre mon héros. Turati a déjà donné son accord, Moser aussi. Le grand maître Loujine est également indispensable… »

« Je suppose, reprit Valentinov, après une petite pause pendant laquelle il contempla le visage parfaitement impassible de Loujine, je suppose qu'il ne dira pas non. Il me doit beaucoup. Pour cette brève apparition il touchera une certaine somme. Il se rappellera à cette occasion que lorsque son père l'eut abandonné à son sort, je lui ai largement ouvert ma bourse. Je me disais alors que cela n'avait pas d'importance, qu'on ferait un jour ses comptes entre amis. Je continue de le penser. »

À cet instant, la porte s'ouvrit d'un coup et un monsieur tout bouclé et en bras de chemise cria en allemand d'un ton inquiet et suppliant : « Oh ! monsieur Valentinov, un instant, je vous prie ! – Tu m'excuseras, mon cher », dit Valentinov en se dirigeant vers la porte, mais, avant de l'atteindre, il se retourna d'un mouvement brusque, fouilla dans son portefeuille et jeta un bout de papier sur la table, devant Loujine : « J'ai composé cela récemment, dit-il, résous ce problème pendant mon absence. J'en ai pour dix minutes. »

Il disparut. Loujine souleva prudemment les paupières et prit la feuille machinalement. C'était une coupure d'une revue spécialisée, le diagramme d'un problème. Échec au roi en trois coups. Composition du docteur Valentinov. Il y avait, dans ce problème, un élément de ruse froide et,

connaissant Valentinov, Loujine en trouva immédiatement la clef. Dans ce tour de passe-passe, il reconnut, comme s'il la voyait de ses propres yeux, toute la perfidie de son auteur ; et dans les paroles obscures que celui-ci venait de prononcer devant lui avec tant de prolixité, Loujine n'avait compris qu'une seule chose : le film n'existait pas, le film n'était qu'un prétexte… un piège, un piège… On voulait l'attirer vers le jeu d'échecs, et le coup suivant ne faisait pas de doute. Mais ce coup n'aurait pas lieu.

Loujine fit un effort et, dévoilant ses dents dans une grimace douloureuse, s'arracha du fauteuil. Une soif de mouvement s'empara de lui. Jouant de la canne, faisant claquer les doigts de sa main libre, il sortit dans le couloir, et, marchant au hasard, échoua dans une cour, puis se retrouva dans la rue. Un tramway, dont le numéro lui était familier, s'arrêta devant lui. Il y monta, s'assit, se releva aussitôt, et, roulant exagérément les épaules, s'accrochant aux courroies de cuir, alla s'installer près de la fenêtre. La voiture était vide. Il donna un mark au receveur et secoua violemment la tête, refusant la monnaie. Mais il ne pouvait tenir en place, se releva à nouveau, faillit tomber, car le tramway prenait un virage, et s'assit plus près de la sortie. Là non plus il ne put rester tranquille, et lorsque la voiture fut soudain envahie par une bande d'écoliers, une dizaine de vieilles femmes et une cinquantaine de gros bonshommes, Loujine continua de se déplacer, écrasant les pieds des voyageurs, et se fraya un chemin vers la plate-forme. À la vue de sa maison, il quitta le tramway en marche, l'asphalte fila sous son talon gauche, puis, se retournant, le frappa dans le dos, tandis que sa canne, qui s'était empêtrée dans ses jambes, bondit brusquement comme un ressort libéré, s'envola vers le ciel et retomba près de lui. Deux dames accoururent et l'aidèrent à se relever. Il chassa de la main la poussière de son pardessus, remit son chapeau et se dirigea, sans se retourner, vers sa maison. L'ascenseur était en panne, mais Loujine ne s'en plaignit pas : sa soif de mouvement n'était pas encore étanchée. Il se mit à gravir l'escalier et, comme il habitait très haut, cette ascension dura longtemps et il lui semblait qu'il escaladait un gratte-ciel. Il atteignit enfin le dernier palier, fit grincer la clef dans la serrure et entra dans le vestibule. Sa femme, sortant du cabinet de travail, vint à sa rencontre. Elle était très rouge et ses yeux brillaient. « Loujine,

dit-elle, où étiez-vous ? » Il enleva son pardessus, le suspendit, le décrocha pour le remettre à une autre patère, voulut encore s'en occuper, mais sa femme s'approcha de lui, le touchant presque ; il fit alors un crochet pour l'éviter et alla dans son cabinet, où elle le suivit. « Je veux que vous me disiez où vous avez été. Pourquoi vos mains sont-elles dans cet état ? Loujine ! » Il arpenta le cabinet, puis se racla la gorge et, traversant le vestibule, se dirigea vers la chambre, où il se mit à se laver soigneusement les mains dans une grande cuvette de faïence blanc et vert, décorée d'une branche de lierre en relief. « Loujine ! s'écria sa femme, tout éperdue, je sais que vous n'êtes pas allé chez le dentiste. Je viens de lui téléphoner. Voyons, répondez-moi ! » Il fit le tour de la chambre, en s'essuyant les mains avec une serviette, puis revint dans le cabinet, tout en continuant à regarder fixement devant lui. Elle le saisit par l'épaule, mais sans s'arrêter, il s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau, aperçut des lumières glissantes dans le gouffre bleu du soir et, après avoir remué les lèvres, reprit sa marche. Alors commença une étrange promenade : Loujine arpentait sans cesse, comme s'il avait un but déterminé, les trois pièces communicantes, tandis que sa femme tantôt marchait à ses côtés, tantôt s'asseyait n'importe où – et parfois Loujine se dirigeait vers le couloir, jetait un coup d'œil dans les pièces donnant sur la cour, puis réapparaissait dans son cabinet de travail. Il semblait par moments à sa femme que ce n'était là qu'une de ses petites plaisanteries un peu lourdes ; cependant le visage de Loujine avait une expression qu'elle ne lui avait jamais vue… une expression solennelle, pourrait-on dire… c'était difficile à définir, mais, sans savoir pourquoi, devant ce visage, elle sentait une peur indicible l'envahir. Cependant il continuait, en toussotant et en reprenant péniblement son souffle, à arpenter les pièces d'un pas égal. « Au nom du Christ, Loujine, disait-elle à voix basse, sans le quitter du regard, asseyez-vous. Voyons, parlons de quelque chose, Loujine. J'ai acheté pour vous un nécessaire de voyage. Oh ! asseyez-vous, je vous en prie ! Si vous ne cessez pas de marcher, vous allez mourir. Demain, nous avons encore beaucoup de choses à faire. Demain, nous irons au cimetière. Le nécessaire est en peau de crocodile. Loujine, je vous en prie ! »

Mais il ne s'arrêtait pas ; parfois, arrivé près d'une fenêtre, il ralentissait le pas, levait un bras, puis, après réflexion, poursuivait sa marche. Dans la salle à manger, le couvert était mis pour huit personnes. Elle se souvint brusquement que ses invités pouvaient arriver d'un moment à l'autre – il était trop tard pour les décommander par téléphone – et voilà qu'ici… cette horreur… « Loujine, cria-t-elle, nos invités seront là dans un instant ! Que faire ? Je n'en sais rien… Dites-moi quelque chose. Peut-être vous est-il arrivé un malheur, peut-être avez-vous fait une rencontre désagréable ? Dites-le-moi ! Je vous en supplie, je ne peux pas vous supplier davantage… »

Et soudain Loujine s'arrêta. C'était comme si l'univers entier avait cessé de se mouvoir. Cela se produisit dans le salon, près du phonographe.

« Machine, stop ! » murmura-t-elle et, brusquement, elle éclata en sanglots. Loujine commença à sortir des objets de ses poches : d'abord son stylo, puis un mouchoir chiffonné, puis un autre mouchoir, soigneusement plié celui-là, qu'on lui avait remis le matin ; puis un porte-cigarettes dont le couvercle était orné d'une troïka (cadeau de sa belle-mère), un paquet de cigarettes rouge, vidé de son contenu, et deux cigarettes isolées, un peu tordues ; et c'est avec un soin particulier qu'il tira de ses poches son portefeuille et sa montre en or, un présent de son beau-père. Il s'y trouva en outre un gros noyau de pêche. Il déposa tous ces objets sur le coffret du phonographe et vérifia s'il ne lui restait pas autre chose.

« Je crois que c'est tout », dit-il en reboutonnant son veston sur son ventre. Sa femme leva son visage inondé de larmes et fixa avec étonnement la petite collection d'objets disposée par Loujine.

Il s'approcha d'elle et lui fit un bref salut.

Elle porta les yeux sur son visage, espérant confusément y trouver le sourire en biais, son sourire familier – et, en effet, Loujine souriait.

« C'est la seule solution, dit-il, il faut se retirer du jeu. – Du jeu ? Nous allons jouer ? » lui demanda-t-elle affectueusement, et au même instant elle se dit qu'elle devait se poudrer, que les invités ne tarderaient pas à arriver.

Loujine lui tendit les mains. Elle laissa tomber son mouchoir sur ses genoux et se hâta de lui abandonner ses doigts.

« Nous avons été heureux, dit Loujine et il lui baisa une main, puis l'autre, comme elle lui avait appris à le faire.

— Qu'est-ce donc, Loujine, on croirait que vous me dites adieu ?

— Oui, oui », dit-il, feignant d'être distrait. Puis il se détourna en toussotant et sortit dans le couloir. À cet instant, un coup de sonnette retentit dans le vestibule – le coup de sonnette candide d'un invité exact. Mme Loujine rattrapa son mari dans le couloir et le saisit par la manche. Loujine se retourna et, ne sachant que dire, regarda les pieds de sa femme. La bonne surgit des profondeurs de l'appartement et, comme le couloir était assez étroit, il s'y produisit une brève bousculade : Loujine recula un peu, fit un pas en avant, sa femme se porta d'un côté et de l'autre, tout en arrangeant machinalement ses cheveux, tandis que la bonne, marmottant quelque chose et baissant la tête, tâchait de se frayer un passage. Lorsqu'elle y fut enfin parvenue et qu'elle eut disparu derrière la portière qui séparait le couloir du vestibule, Loujine fit encore à sa femme le même petit salut que tout à l'heure et ouvrit prestement la porte devant laquelle il se trouvait. Sans savoir pourquoi, sa femme saisit la poignée de la porte qu'il refermait déjà derrière lui. Loujine appuyait de son côté ; elle s'agrippa à la poignée et, tout en riant convulsivement, essaya de glisser un genou dans l'interstice encore suffisamment large. Mais à ce moment Loujine pesa de tout son corps sur la porte qui se referma ; un verrou claqua et la clef, à l'intérieur, tourna deux fois. Cependant des voix retentissaient déjà dans le vestibule, quelqu'un soufflait bruyamment, un autre disait bonjour.

La porte étant fermée à clef, Loujine commença par faire de la lumière. À gauche, contre le mur, une baignoire émaillée surgit dans sa blancheur éclatante. Sur le mur de droite, on voyait un dessin au crayon : un cube projetant une ombre. Au fond, devant la fenêtre, il y avait une commode basse. La partie inférieure de la fenêtre, d'un bleu étincelant et opaque, paraissait recouverte d'une couche de givre, tandis que, dans la partie supérieure, miroitait un carré de nuit noire. Loujine tira la poignée du châssis inférieur, mais celui-ci résista, comme si quelque chose y était coincé ou collé. Après un instant de réflexion, il saisit le dossier d'une chaise qui se trouvait près de la baignoire et porta ses regards de cette

chaise blanche et solide sur le carreau recouvert d'une épaisse couche de givre. Se décidant enfin, il prit la chaise par les pieds et, se servant du dossier comme d'un bélier, il en frappa la vitre. On entendit un craquement et Loujine porta un nouveau coup à la vitre givrée, dans laquelle apparut soudain un trou noir en forme d'étoile. Un instant d'attente silencieuse, et, très loin en bas, dans les profondeurs, quelque chose se répandit avec un tintement délicat.

Afin d'élargir le trou, Loujine frappa une nouvelle fois, et un grand fragment de verre vint se briser à ses pieds. Loujine s'immobilisa. Il entendait des voix derrière la porte. Quelqu'un frappait. Quelqu'un, d'une voix forte, l'appelait par son nom. Puis il y eut un silence, et la voix de sa femme lui parvint très distinctement : « Cher Loujine, ouvrez, s'il vous plaît ! » En retenant péniblement son souffle bruyant, Loujine reposa la chaise et essaya de passer la tête par la fenêtre. Mais de gros morceaux de verre anguleux tenaient encore au châssis. Quelque chose lui lacéra le cou et il se hâta de rentrer la tête : non, impossible de passer par là. Un coup de poing ébranla la porte. Deux voix d'hommes discutaient et les chuchotements de sa femme s'insinuaient au milieu de ce vacarme. Loujine décida de ne plus casser les carreaux : ceux-ci étaient trop sonores. Il leva les yeux vers le châssis supérieur. Mais comment l'atteindre ? Tâchant de ne pas faire de bruit et de ne rien casser, il se mit à débarrasser la commode, enleva un miroir, une petite bouteille et un verre. Il procédait soigneusement et sans hâte – ils avaient tort de le presser en faisant un tel vacarme derrière la porte. Après avoir enlevé le napperon de la commode, il essaya de se hisser sur ce meuble, qui lui arrivait à la ceinture, mais il n'y parvint pas du premier coup. Il commençait à suffoquer ; en se débarrassant de son veston, il remarqua que ses mains étaient ensanglantées et que le devant de sa chemise était couvert de taches rouges. Il réussit enfin à se dresser sur la commode, qui craqua sous son poids. Harcelé par le vacarme et les voix qui retentissaient derrière la porte, comprenant maintenant qu'il ne pouvait pas ne pas se hâter, il se haussa vers le châssis supérieur. Il leva le bras et tira violemment sur le châssis, qui s'ouvrit tout grand. Devant lui, le ciel noir. Et, parvenant jusqu'à lui, à travers l'obscurité glaciale, la voix de sa femme qui disait

tout bas : « Loujine, Loujine. » Il se rappela que la fenêtre de leur chambre s'ouvrait un peu plus loin à gauche : c'est de là que sortait ce murmure. Cependant, derrière la porte, le vacarme et le bruit de voix allaient en s'amplifiant : ils étaient sans doute une vingtaine – Valentinov, Turati, le vieillard aux fleurs, qui reniflait, et ahanait, d'autres, beaucoup d'autres encore et, tous ensemble, ils tapaient, on ne savait avec quoi, contre la porte qui tremblait sous leurs coups. Mais le carré de la nuit était encore beaucoup trop haut. Ployant le genou, Loujine hissa la chaise sur la commode. La chaise n'était pas d'aplomb, il était difficile de s'y tenir en équilibre, mais Loujine finit par y parvenir. Maintenant il pouvait s'accouder librement au bord de la nuit noire. Son souffle était si bruyant qu'il en était lui-même assourdi et les cris derrière la porte étaient déjà loin, bien loin, en revanche la voix qui s'échappait, stridente, de la fenêtre de la chambre, était plus distincte. Après maints efforts, il se trouva dans une position étrange et pénible : l'une de ses jambes pendait au-dehors, quant à l'autre, il ne savait pas où elle se trouvait – et son corps refusait de passer. Sa chemise était déchirée à l'épaule, son visage tout baigné de sueur. Il s'agrippa d'une main à quelque chose en haut et passa de biais par l'ouverture de la fenêtre. Maintenant, ses deux jambes pendaient au-dehors, il suffirait de lâcher ce à quoi il se cramponnait – et il serait sauvé. Mais avant de lâcher prise, Loujine regarda en bas. On y procédait en hâte à des préparatifs : les reflets des fenêtres se rejoignaient et s'alignaient, l'abîme était divisé en carrés clairs et en carrés sombres et, au moment même où Loujine desserra les doigts, au moment où l'air glacial s'engouffra impétueusement dans sa bouche, il comprit quelle éternité s'ouvrait devant lui, accueillante, inexorable.

La porte venait d'être enfoncée. « Alexandre Ivanovitch, Alexandre Ivanovitch ! » hurlèrent plusieurs voix.

Mais il n'y avait plus d'Alexandre Ivanovitch.

*Commencé au Boulou (Pyr.-Or.) au début de 1929 ; terminé à Berlin à la fin de la même année.*

# Du même auteur

CHAMBRE OBSCURE *(Laughter in the Dark), roman,* Grasset, 1934, 1959.

LA COURSE DU FOU *(The Defense), roman,* Fayard, 1934, repris sous le titre LA DÉFENSE LOUJINE, nouvelle traduction, Gallimard, 1964.

L'AGUET *(The Eye), roman,* Fayard, 1935, repris sous le titre LE GUETTEUR, nouvelle traduction, Gallimard, 1968.

LA MÉPRISE *(Despair), roman,* Gallimard, 1939, 1959.

LA VRAIE VIE DE SEBASTIAN KNIGHT *(The Real Life of Sebastian Knight), roman,* Albin Michel, 1951, Gallimard, 1962.

NICOLAS GOGOL *(Nikolaï Gogol), essai,* La Table Ronde, 1953, nouvelle traduction, Rivages, 1988.

LOLITA *(Lolita), roman,* Gallimard, 1959.

INVITATION AU SUPPLICE *(Invitation ta a Beheading), roman,* Gallimard, 1960.

AUTRES RIVAGES *(Speak, Memory), souvenirs,* Gallimard, 1961, édition revue et augmentée, 1989.

PNINE *(Pnin), roman,* Gallimard, 1962.

FEU PÂLE *(Pale Fire), roman,* Gallimard, 1965.

LE DON *(The Gift), roman,* Gallimard, 1967.

ROI, DAME, VALET *(King, Queen, Knave), roman,* Gallimard, 1971.

ADA OU L'ARDEUR *(Ada or Ardor : a Family Chronicle), roman,* Fayard, 1975.

L'EXTERMINATION DES TYRANS *(Tyrants Destroyed and Other Stories), nouvelles,* Julliard, 1977.

REGARDE, REGARDE LES ARLEQUINS ! *(Look all the Harlequins !), roman,* Fayard, 1978.

BRISURE À SENESTRE *(Bend Sinister), roman,* Julliard, 1978.

LA TRANSPARENCE DES CHOSES *(Transparent Things), roman,* Fayard, 1979.

UNE BEAUTÉ RUSSE *(A Russian Beauty), nouvelles,* Julliard, 1980.

L'EXPLOIT *(Gloty), roman,* Julliard, 1981.

MACHENKA *(Mary), roman,* Fayard, 1981.

MADEMOISELLE O *(Nabokov's Dozen), nouvelles,* Julliard, 1983.

LITTÉRATURES I *(Lectures on Literature), essais,* Fayard, 1983.

LITTÉRATURES II *(Lectures on Russian Literature), essais,* Fayard, 1985.

DETAILS D'UN COUCHER DE SOLEIL *(Details of a Sunset), nouvelles,* Julliard, 1985.

INTRANSIGEANCES *(Strong Opinions), interviews,* Julliard, 1985.

LITTÉRATURES III *(Lectures on Don Quixote), essais,* Fayard, 1986.

L'ENCHANTEUR *(The Enchanter), roman,* Rivages, 1986.

L'HOMME DE L'U.R.S.S. ET AUTRES PIÈCES *(The Man From the U.S.S.R.), théâtre,* Fayard, 1987.

CORRESPONDANCE NABOKOV-WILSON, 1940-1971 *(The Nabokov-Wilson Letters, 1940-1971),* Rivages, 1988.

LA VÉNITIENNE, *nouvelles,* Gallimard, 1991.

Table des matières

1. Biographie
2. PRÉFACE
3. I
4. II
5. III
6. IV
7. V
8. VI
9. VII
10. VIII
11. IX
12. X
13. XI
14. XII
15. XIII
16. XIV
17. Du même auteur
18. Table des matières
19. Quatrième de couverture
20. Notes

Vladimir Nabokov
La défense Loujine

*Traduit du russe par Genia et René Cannac*

De tous mes livres russes, *La défense Loujine* est celui qui contient et dégage la plus grande « chaleur » – ce qui peut paraître curieux, sachant à quel suprême degré d'abstraction les échecs sont supposés se situer. En fait, Loujine a paru sympathique même aux gens qui ne comprennent rien aux échecs et/ou détestent tous mes autres livres. Il est fruste, sale, laid – mais comme ma jeune fille de bonne famille (charmante demoiselle elle-même) le remarque si vite, il y a quelque chose en lui qui transcende aussi bien la rudesse de sa peau grise que la stérilité de son génie abscons.

Vladimir NABOKOV

# Notes

1 Le mot anglais. (N.d.T.)

2 Allusion à la célèbre partie d'échecs, surnommée « l'Immortelle », qui se déroula à Londres en 1851, et que Anderssen remporta contre Kieseritzki. (N.d.T.)

3 En français dans le texte. (N.d.T.)